rock&folk

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

GOODBYE PHILMAN !

TIM PRESLEY
PUBLIC IMAGE LTD
TEMPLES
CACTUS
GRANDADDY
LITTLE WALTER
DOGS

VIRÉ DES CURE

"UN SOIR DE 1989, LE BATTEUR LOL TOLHURST REÇOIT UNE LETTRE DE ROBERT SMITH..."

[SUITE PAGE 60]

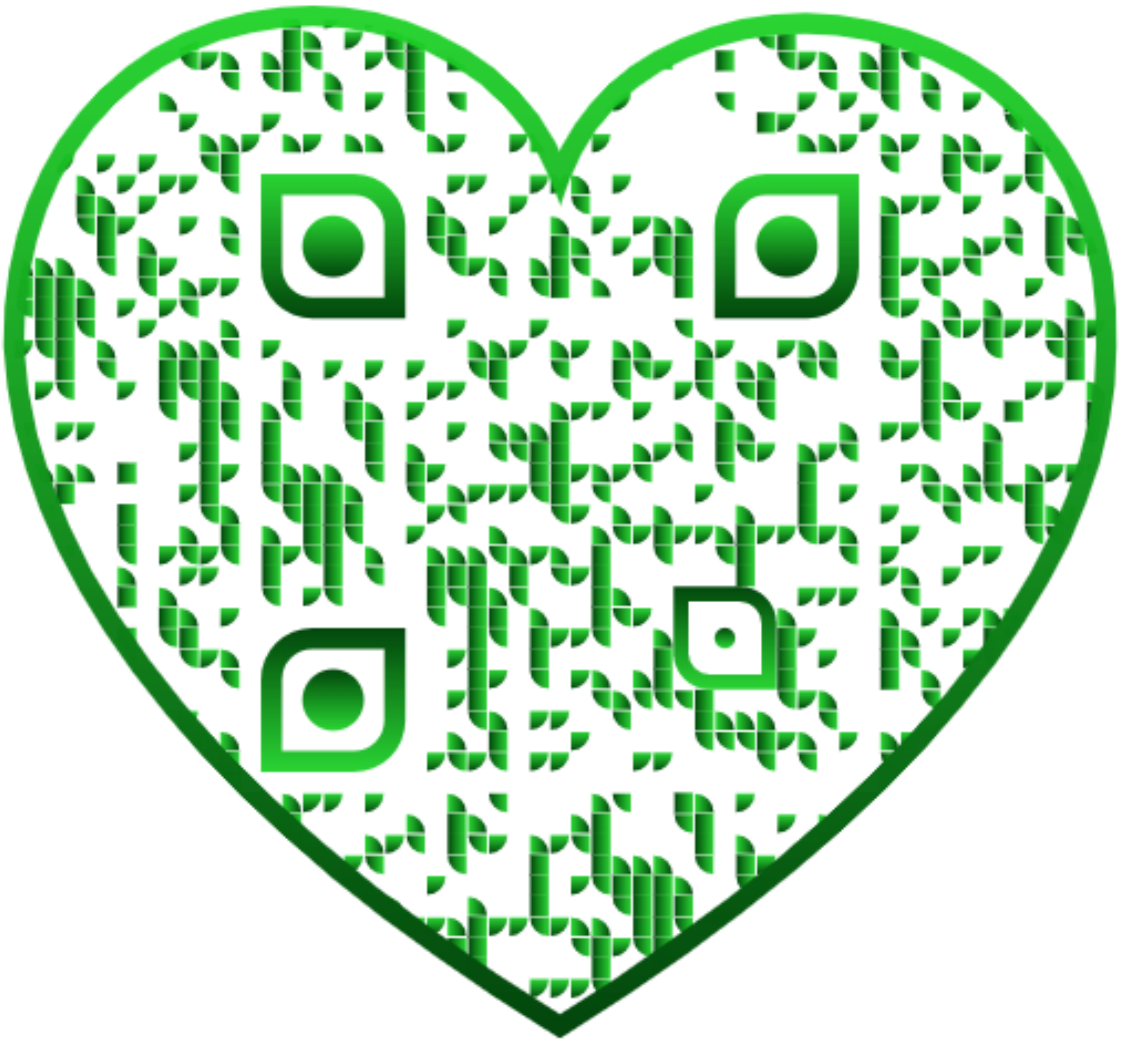
MARS 2017
N°595 / 6,40 € / MENSUEL

BEL 7 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7 € / PORTUGAL CONT 7,30 €
CAN 11,10 $ CAN / ITA 7,30 €
DOM 7,30 € / N CAL (S) 960 XPF
POL (S) 1080 XPF
ESPAGNE 7,30 €
ILE MAURICE 7,30 €

L 19766 - 595 - F: 6,40 € - RD

Editions Larivière

ROCK&FOLK N°595 ★ MARS 2017 ★ THE CURE



PLONGEZ DES MAINTENANT DANS LES ENTRAILLES DU FESTIVAL

EN EXCLUSIVITÉ SUR

Red Bull TV

beyond the ordinary*

* hors du commun

Red Bull France SASU, RCS Paris 502 914 658

Edito

Philippe Manœuvre et Vincent Tannières

Quelle étrange carrière

J'avais commencé à vous peaufiner un édito où il était question de Lady Gaga, de Trump, du scandale Deezer et autres sujets palpitants, mais il y a ce mois-ci autre chose à vous expliquer... Tout de même.

Résumons à gros traits : apparu en 1973 dans le Courrier des Lecteurs, j'ai rejoint l'équipe Koechlin/ Paringaux dès 1974.
En 1982, je pars chez les Enfants du Rock.
Je reviendrais à Rock&Folk en 1990, créant la rubrique Mes Disques à Moi à la demande de Eric Breton.
Je deviens rédacteur chef de Rock&Folk en 1993.
Première couverture de l'ère Philman : Aerosmith.
Vincent Tannières était là, brillant jeune maquettiste.
Sur le tas, nous apprenons le métier.
Yasmine Aoudi arrive en 1994. Palmer en 1995.
Matthieu Vatin en 2001.
Basile Farkas rejoint Rock&Folk en 2003.

Ensemble, nous avons donc sorti 286 numéros.
Et 25 numéros spéciaux. Soit un total de plus de trente mille pages consacrées au rock'n'roll.
C'est et ce sera toujours pour moi une source de fierté énorme.
Trente mille putain de pages ! J'aimerais citer les 666 noms de rédacteurs et photographes qui ont participé à l'aventure, mais la place manque.
Aujourd'hui, je prends ma retraite.
Vincent Tannières devient rédacteur en chef, Basile Farkas sera son adjoint. L'équipe a bien l'intention de perpétuer l'aventure et, selon les mots de Keith Richards, *"voir jusqu'où on peut emmener ce truc"*.

Notre musique continuera, toujours.
Rival Sons, Flaming Lips et demain Sore Losers...
Vous risquez de me voir dans les salles, comme souvent depuis mars 1972, date à laquelle j'assistais au Bataclan au concert de Captain Beefheart et depuis je n'ai jamais racheté un ticket de concert...

J'aimerais remercier du fond du cœur toute l'équipe des Editions Larivière, qui a toujours été derrière notre petite bande de rockers et qui a permis au journal de continuer dans une indépendance totale.

Merci, donc, Patrick Casasnovas pour avoir été un président compréhensif ! Merci à nos éditeurs, Fabien Darmon hier et Philippe Budillon aujourd'hui.
Pour moi, dès la sortie de ce numéro, une nouvelle vie commence.
Je peux vous confirmer une chose : chaque mois donc, je continuerai à me pencher sur Rock&Folk.
Désormais, ce sera en tant que simple lecteur...
Keep rocking !!
PHILIPPE MANŒUVRE

Photo Chloë Des Lysses

NOT IN THIS LIFETIME TOUR

VENDREDI 7 JUILLET 2017
STADE DE FRANCE

LOCATIONS / LIVENATION.FR / TICKETMASTER.FR / POINTS DE VENTE HABITUELS

GUNSNROSES.COM

#GNFNR

LIVE NATION

AMERICAN EXPRESS

2

RTL2
LE SON POP-ROCK

Sommaire 595

Parution le 20 de chaque mois

Laurent Chalumeau **GOODBYE PHILMAN !** 12

Nécrologies

Jérôme Soligny **JAKI LIEBEZEIT** 20

BUTCH TRUCKS/ PETE OVEREND WATTS

Tête d'affiche

Yann Kerninon **PINGOUIN CANNIBALE** 18

David Fakrikian **L'ETOILE NOIRE** 22

Sacha Rosenberg **RYAN ADAMS** 24

En vedette

Thomas E. Florin **TIM PRESLEY** 26

Philippe Manœuvre **DOGS 74** 30

Eric Delsart **TEMPLES** 34

François Kahn **GRANDADDY** 38

Benoît Sabatier **JOHN LYDON & PIL** 42

Tony Marlow **CACTUS** 48

Christian Casoni **LITTLE WALTER** 54

En couverture

Jérôme Reijasse **THE CURE** 60

La vie en rock

Patrick Eudeline **HOLOGRAMMES** 66

www.rocknfolk.com

COUVERTURE : FIN COSTELLO/ REDFERNS/ GETTY IMAGES GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo William Beaucardet

34 Temples

60 The Cure

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 071 DISQUES 072 REEDITIONS 080 HIGHWAY 666 REVISITED 084 VINYLES 086 DISCO IDEALE 089 QUALITE FRANCE 090 BEANO BLUES 092 ERUDIT ROCK 094 FILM DU MOIS 096 CINEMA 097 LA SERIE DU MOIS 099 DVD MUSIQUE 100 CULTE DES OBJETS 102 VIDEO GAMES 103 BANDE DESSINEE 104 LIVRES 105 LIVE 106 AGENDA 108 CHARTS 113 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (32 93)

Directeur Artistique Vincent Tannières (32 95) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96)

Secrétariat Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82) **Assistante de Publicité** Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Agathe Chaillat (56 95)

ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC : Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 € Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. *Papier issu de forêts gérées durablement.*

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 1 er trimestre 2017. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

“Je suis mort”

Illustrations : Jampur Fraize

Highly Suspect

Tout le monde se souvient d’une première fois. Qu’elle soit musicale ou professionnelle. Première murge, premier coup de boule, première b... Elle fait parfois mal, parfois rire. Elle arrive par inadvertance ou reste le fruit d’une préparation maintes fois répétée. Une chose est sûre : on s’en souvient ! Alors, sur les préconisations de mon frérot il y a quelques mois, j’ai ouvert le Tupperware Highly Suspect le bien nommé.

Et là bing ! En pleine face ! Comme une première fois. Ma psy me dit souvent que je suis mort le 13/11 et que lorsque le RAID m’a sorti du Bataclan, tout m’a paru ensuite plus beau car je suis revenu à la vie, comme une naissance, une première fois.
Eh bien musicalement, Highly Suspect, m’a fait cet effet. Je me suis retrouvé môme à découvrir pour la première fois des groupes devenus depuis, si ce ne sont des légendes, de grands groupes. Peut-être est-ce là la naissance d’un grand groupe. De prime abord, “Lydia” m’a fait l’effet d’un “Showbiz” (Muse), quant à “Wolf” (...) : pur, puissant, providentiel. En deux albums, la progression de ce groupe est... foudroyante. Les influences sont multiples et le vide médiatique qui les entoure me laisse perplexe.
Qu’importe. Une chose est sûre, ça fait du bien de découvrir pour la première fois un groupe comme celui-là. Alors, c’est vrai que l’on va aller le voir en concert mon frérot (même si c’est avec une certaine appréhension) car les concerts, il n’y a que ça de vrai. Et puis merde, la foudre ne s’abat jamais deux fois au même endroit, rien qu’une fois. La première et seule fois.
RICHARD CARTIER – 95560 Baillet-en-France *(courriel)*

Culotté

C’est quoi, être rock’n’roll en 2017 ? Etre dingue des petites louloutes fessues et fortement tétonnées !
D’où cette suggestion : pourquoi pas un article (forcément richement illustré) de l’impact sur le rock’n’roll des culs majestueux dans des culottes délirantes, mais trop étroites. De l’influence sur les mélodies des camel-toes dodues et transpirants, sous des strings tendus comme des cordes d’arbalètes. De l’importance sur les rythmes lourds des nichons arrogants, si robustes qu’on pourrait tordre du fer à cheval dessus, frapper de la monnaie avec, ou emboutir de la tôle pour faire des cocottes Seb ! Alors, ce n’est pas une riche idée à article, ça ? Rock’n’lolochement vôtre.
CHRISTIAN – 07200 Ucel *(courriel)*

Incroyable

Rock&Folk 2017, incroyable, on parle du Chico Magnetic Band, c’est super. J’en veux encore, des groupes de la même date... Bises à vous.
JEANJEAN – 77810 Thomery *(courriel)*
PS : j’ai vu le groupe sur scène et le feu a bien pris dans la crinière de Chico.

Et si...

Le meilleur Rolling Stones depuis “Exile On Main St”, c’était le bonus CD de “Some Girls”... ?
Luv’.
LEBOWSKI FRC – 54000 Nancy *(courriel)*
Réponse : Heu, vous charriez là, tout de même...

Happy new year

Hello, God save Nikki Sudden ! Il était une fois deux copains dans Paris. Pour nous, c’était l’espoir, la survie... Voir les Dogs sur scène, c’était toujours une fête, il y en avait d’autres, Fleshtones, Chris Wilson, Johan Asherton, Peter Case... Nous, on rêvait New York Dolls et, quand Johnny Thunders est venu au Gibus, on ne pouvait rater ça. Et la vie continue, les Flamin’ Groovies étaient quand même là. En 2016. On a aussi raccompagné Patrick Eudeline, un soir... Il fallait aussi que je voie les Dolls, Sylvain et Johansen, les Only Ones et le Kingsnakes Daniel Jeanrenaud. Merci Rock&Folk !
LEGENDARY LOVER *(courriel)*
PS : Dominique est parti, mais Tony Truant keep on rockin’ et j’embrasse le Père Noël via Ronnie Spector...

So long, Philman !

Dans mon pied-à-terre morzinois, en attendant que la neige tombe et pendant que les mouflets font des dessins, j’ouvre mon Rock&Folk. *Damnaide.* Alors comme ça mon Philman, tu vas quitter le navire. Tiens c’est à Morzine, d’ailleurs que je t’ai croisé une fois. Comme moi tu emmenais ta progéniture à l’école de ski (pas très sex & drugs & rock’n’roll hein ? Eh oui, on vieillit tous l’ami).
Je ne suis pas trop groupie dans l’âme, mais je m’étais tout de même fendu d’un *“j’aime beaucoup ce que vous faites, merci !”*. Banal à souhaits. Tant pis. Alors comme ça, tu quittes le navire amiral. En lisant ça, plein de sensations remontent, celles que j’associe à ta plume branchée sur 220 volts... ce feu intérieur, ce choix des mots et des adjectifs pour transmettre l’idée d’un disque, traduire son urgence, son énergie... ces indéboulonnables Stones, ces analogies qui n’appartiennent qu’à toi, ces soutiens aux confins de l’absurde (je n’ai jamais compris pour les BB Brunes, Philippe. Jamais), ces envolées lyriques télévisuelles... Une chose m’a marqué plus que les autres te concernant : c’est la grande Virginie Despentes qui l’a écrit dans un édito une fois. Je ne me souviens plus des termes exacts, ça disait en substance (putain j’espère ne pas trop trahir ce qu’elle écrivait) : *“Philippe Manœuvre a conservé un enthousiasme très premier degré. Je ne l’ai jamais vu faire preuve de cynisme.”* Je me suis rendu compte que c’était très vrai. Et à notre époque, ne jamais céder au cynisme, c’est devenir plus grand qu’un guitar hero, mec. C’est un *hero* tout court. So long, et au plaisir de te croiser à Rock The Pistes.
ETIENNE – Genève *(courriel)*

Sauf erreur...

... De ma part, et contrairement à ce qu’écrit Patrick Eudeline en intro de son article “Dylan, le Nobel et nous”, Stephen King a défendu le Nobel de Dylan et longuement évoqué son influence sur la culture américaine et mondiale.
PIERRE SCHEPENS – Belgique *(courriel)*
Réponse : Merci de cette utile précision. Nos lecteurs avaient rectifié d’eux même...

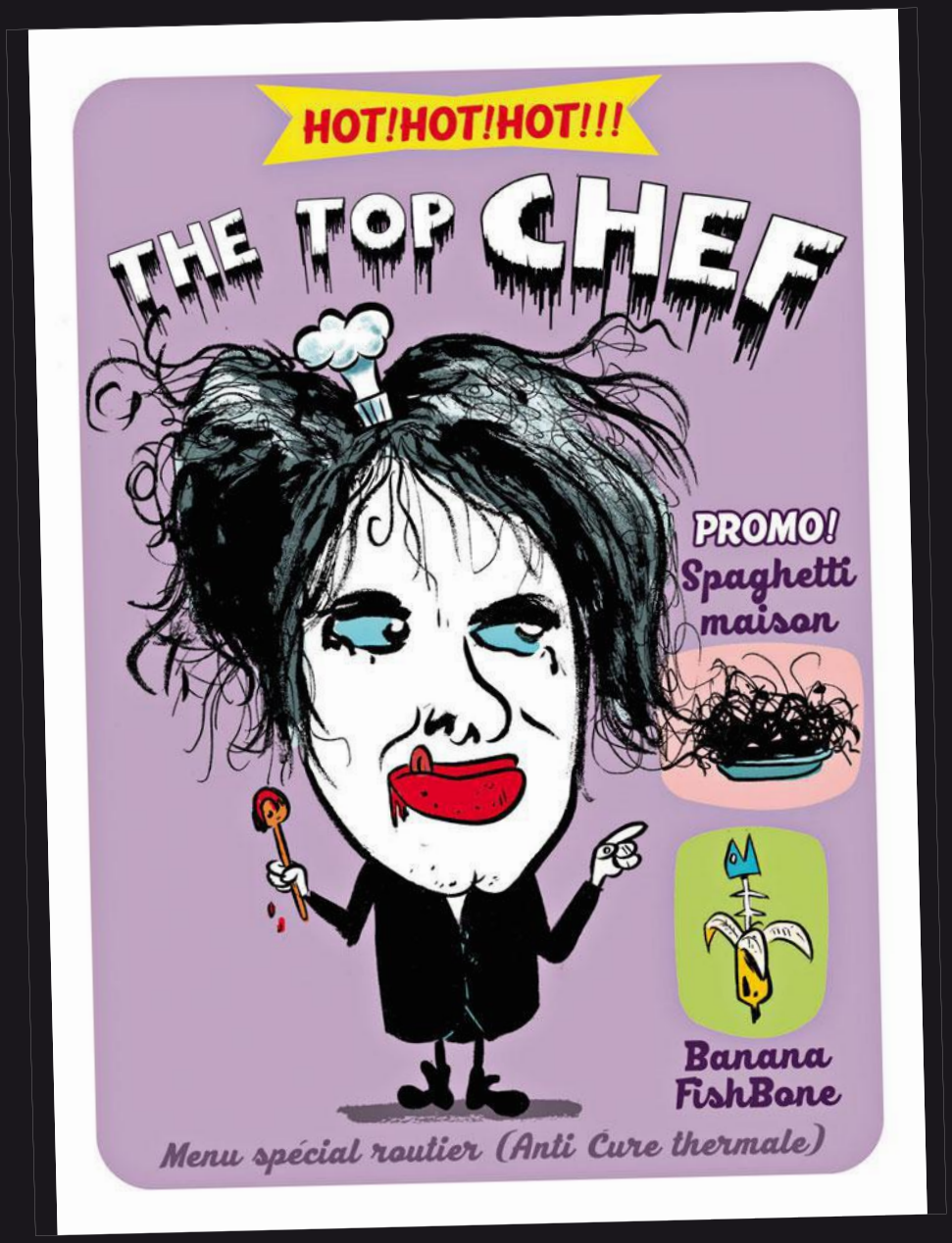
© Disney 2016. Euro Disney Associés SCA - Siren 397471822 - RCS MEAUX – Capital Social 1 203 699 718,90 € Siège social : 1 rue de la Galmy - 77700 Chessy - Licences ES n° 1-1096489 ; 1-1096253 ; 2-1096251 et 3-1096250 Imprimeur : Dupligraphic

CAHORS BLUES FESTIVAL

ROCK&FOLK

COLLECTIF DES RADIOS BLUES

France BLUES



Festin

Après trois heures de route dont une heure d'embouteillages, le ventre vide, j'ai pu assister au concert de The Cure à Montpellier. En entrée : "Shake Dog Shake", froid et lumineux. En plat : "Fascination Street", tout juste sorti du four. En dessert, il restait de la place pour "Charlotte Sometimes". On a collectivement abusé en se servant "One Hundred Years" jusqu'à la lie. Complètement KO, repu, plein comme une barrique, je suis allé me pieuter dans mon camion avec le goût du charbon dans la gueule et la chaleur de la braise pour compagne.

ERIC DES CEVENNES *(courriel)*

Poésie pour Jaki

Batteur métronomique
Percussionniste tribal
Drummer diabolique
Et son rythme infernal
Son style robotique
Ambient paranormal
Jungler exotic
Forcené des cymbales
Eternelle musique
De Jaki Liebezeit !

ALAIN BARDOT *(courriel)*

Mouvement

Hello ! Pour la seconde fois, je me suis régalé avec le concert de The Temperance Movement actuellement en tournée française, hier soir au Splendid de Lille Fives. Comment se fait-il qu'aucun article n'ait encore été publié dans Rock&Folk sur cet excellent groupe de rock anglais ? Souvenez-vous, en février 1978, un lecteur s'étonnait que vous n'ayez encore rien écrit sur AC/DC... Bye.

FREDERIC GHEWY
– 59380 Armbouts-Cappel

Le Pingouin

Décrire avec autant de précision et d'émotion ce que nous avons tous ressenti pendant le concert de Ludwig Von 88 en démarrant, qui plus est, par une citation des Wampas... Cela faisait des mois que je cherchais à savoir à quoi servait la chronique du Pingouin Cannibale. Je viens de comprendre et je vais me réabonner pour la peine.

VICTOR GENIN-GERBET *(courriel)*

Révélation après le chaos

Un jour que j'étais à me morfondre, non pas dans un pub anglais du cœur de Londres, mais dans mon fauteuil roulant en attendant ma séance censée me réapprendre à marcher après un certain concert moustachu de fin 2015, je *spotifyais* tranquillement pour assouvir ma boulimie de musique, quand tout à coup mon moteur de recherche se fige sur un groupe : Highly Suspect. Qu'est-ce que c'est que ces branleurs qui se la jouent tatoué rebelle ? Encore qui diffusent sur le net ? Classé dans quoi ? Rock ! Bon, on va écouter. Et là, bim, pleine face : "Mister Asylum". OK, pas mal, de l'influence il y en a. Je continue de creuser, pam : "Lydia" ! Non mais c'est quoi, ce truc (18 millions d'écoutes sur le net, on n'est pas sur du platine, là ?) Je m'enfonce dans mon fauteuil roulant, je frémis. Je retente un coup : "23" ! Mais c'est fou, ce truc ! C'est quoi ? Des Ricains ! Pfiou (merde, ça pourrait presque être mon gosse). On est sur quelque chose. Je creuse, pas grand-chose dans la presse, un peu sur le net ! Mais c'est pas possible ! *Avant* la démarche était claire, message à Titi, Steph et Frérot pour leur dire : *"Attention c'est du bon, vous prenez un peu de Nirvana, de Metallica, de Muse, de Pink Floyd, de Stooges, de stoner... Dans un Tupperware, vous remuez fort, vous branchez un jack (et vous en buvez un par la même occasion) et vous ouvrez le Tupperware avec le potentiomètre à donf !) et on en reparle lors du prochain apéro."* Maintenant malheureusement les deux premiers sont tombés au champ du déshonneur humain. Donc je balance l'info à Frérot dit Jeckel. Ça va faire un peu prétentieux mais ce groupe m'apparaît comme une renaissance. Lors d'un précédent courrier, je parlais de musicothérapie. On y est ! Arrive le non anniversaire du non événement fin 2016 et arrive aussi le second album (qui en fait est le troisième mais, bon, il faudrait aller dans des explications méta-informatiques et le sujet n'est pas là). Une chose est certaine, il est de la même trempe que le premier (qui en fait est le second... enfin quoi, suivez !). il faut écouter "Wolf" si vous ne me croyez pas ! C'est bon d'être en vie pour entendre de la bonne musique. On guette fébrilement un éventuel concert (puisque le dernier s'est fini en bain de sang) en sachant que ce ne sera pas possible (sauf événement planétaire). Et là on voit qu'ils sont à Paname fin février. On est dans la mouise ! C'est quoi, cette salle ? Théâtre Des Etoiles ? Jamais entendu parler (pourtant on en a fait, des salles). Personne n'en parle, toujours rien dans la presse ou à la radio. Et si c'était le concert du Grande Ballroom des Stooges ou le Club Pop de Nirvana ? Va falloir bosser avec la psy mais faut qu'on y soit, faut qu'il y ait plein de monde, venez, venez (et je n'ai aucun lien commercial avec le groupe !). Au moment où je dis ça, une dépêche tombe... Ils seront à Arras au Main Square ! Et voilà, Bibi vous l'avait pas dit ! On est sur du lourd ! Titi et Stéph, vous auriez aimé. Force, honneur et rock'n'roll !

L. MINOT *(courriel)*

Réponse : Ce disque est paru aux USA en novembre, il sortira ici en mars.

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr. Chaque publié reçoit un CD…

MUMFORD & SONS

LIVE FROM SOUTH AFRICA: DUST AND THUNDER

CONCERT FILMÉ À PRETORIA EN 2016
DISPONIBLE EN DVD ET BLU-RAY
ÉGALEMENT EN ÉDITION DE LUXE
GENTLEMEN OF THE ROAD
CONTENANT LE DOCUMENTAIRE
"WE WROTE THIS YESTERDAY"
ET UN CD LIVE.

DÉJÀ DISPONIBLE

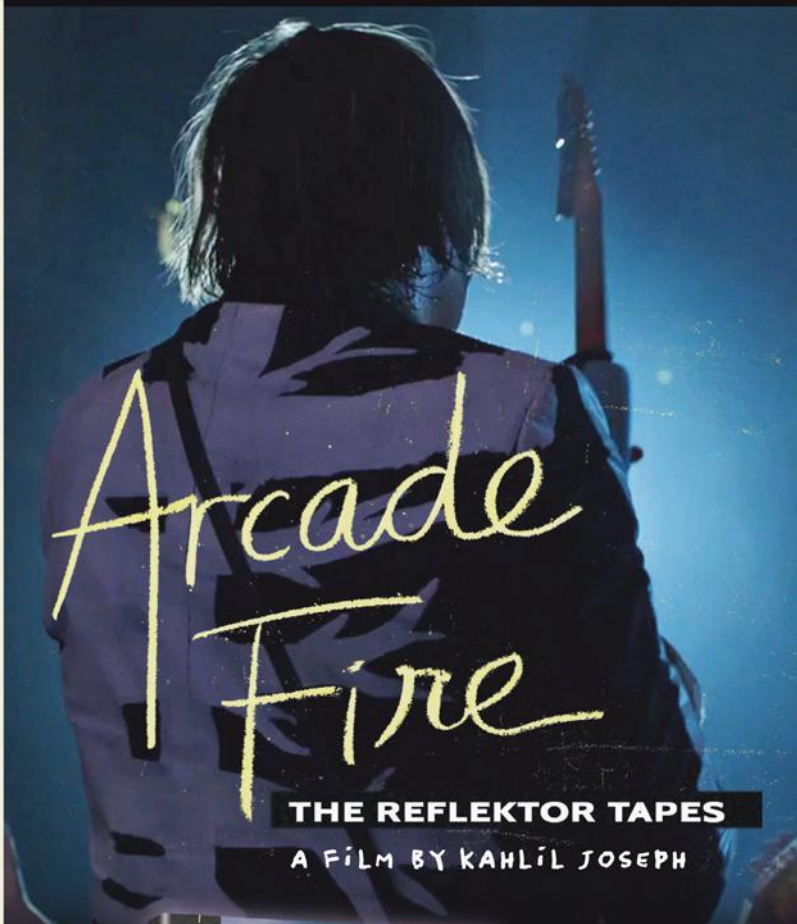
eagle vision · UNIVERSAL UNIVERSAL MUSIC GROUP · ISLAND

Filmé au DTE Energy Music Theatre durant l'été 2016
En bonus : 5 titres vidéo inédits

Inclus : **Pour Some Sugar On Me, Dangerous, Hysteria, Let's Get Rocked, Photograph, Love Bites, Rocket, Let's Go, Animal, Rock Of Ages** & beaucoup d'autres !

Déjà disponible en DVD, Blu-ray, Digipack 2CD+DVD et en digital.

DVD VIDEO · Blu-ray Disc · COMPACT DISC DIGITAL AUDIO · Rock Hard · UNIVERSAL UNIVERSAL MUSIC GROUP · eagle vision



DOUBLE DVD ET DOUBLE BLU-RAY
DIGIPAK EDITION LIMITÉE,
CONTENANT :

"THE REFLEKTOR TAPES", **documentaire** hypnotique sur l'enregistrement de *"Reflektor"* en 2013, les coulisses, les concerts et le séjour du groupe en Haïti.

"LIVE AT EARL'S COURT", **concert** filmé en haute-définition à Londres le 6 juin 2014.

Inclus : *Reflektor, No Cars Go, Rebellion (Lies), Neighborhood # 3 (Power Out), The Suburbs, Wake Up...*

PRÈS DE 4H30 D'IMAGES
Nombreux bonus inédits !

DÉJÀ DISPONIBLE

OÜI FM · ROCK&FOLK · DVD VIDEO · Blu-ray Disc · eagle vision · UNIVERSAL UNIVERSAL MUSIC GROUP

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Alexandra Savior

ALEXANDRA SAVIOR

Repérée par Alex Turner, cette Américaine sort un remarquable premier album le 7 avril, "Belladonna Of Sadness".

THE BLACK ANGELS

Inspiré par les élections américaines, "Death Song", le nouveau projet du groupe psychédélique d'Austin, sera commercialisé le 21 avril.

BLACK SABBATH

Le groupe de Tony Iommi a donné le 4 février dans sa ville de Birmingham son tout dernier concert. Les pionniers du metal n'excluent cependant pas de réenregistrer un jour ensemble...

BNQT

La mode des supergroupes est relancée avec cette collaboration qui réunit Jason Lytle (Grandaddy), Fran Healy (Travis), Alex Kapranos (Franz Ferdinand), Eric Pulido (Midlake) et Ben Bridwell (Band Of Horses). L'album "Volume 1" attendu le 28 avril répond à un principe démocratique : chacun des membres y a composé deux chansons.

BOB DYLAN

Plus porté que jamais sur l'art de la reprise, le barde publie le 31 mars un triple album, "Triplicate", qui contiendra trente versions de standards de Charles Strouse et Lee Adams, Cy Coleman et Carolyn Leigh, Harold Hupfield...

DEPECHE MODE

Les rois de la pop synthétique de stade sont de retour : une nouvelle chanson, "Where's The Revolution", déjà écoutable, précède le nouvel album, "Spirit", attendu pour le 17 mars. Dave Gahan et Martin Gore seront en concert le 1er juillet au Stade de France.

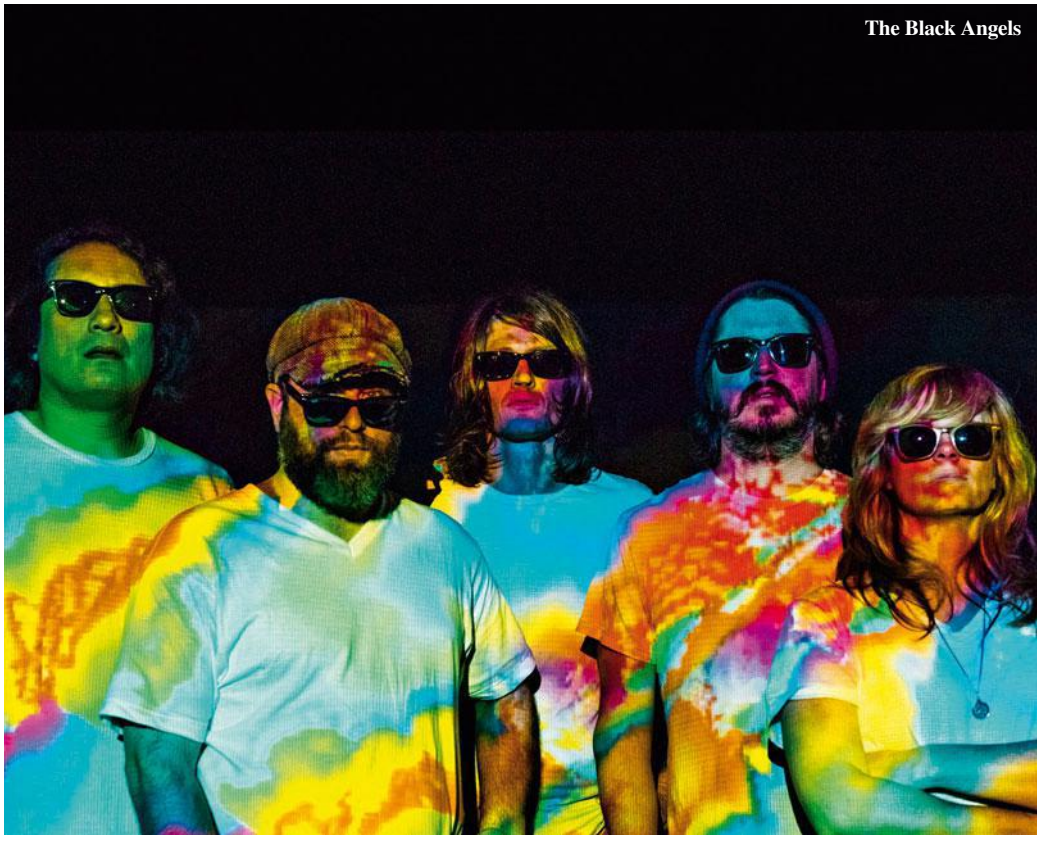
ELASTICA

Le groupe qu'on croyait carbonisé par les années britpop s'est remis a enregistrer, 16 ans après sa séparation. Affaire à suivre.

INTERPOL

Tandis qu'il se lance dans une tournée célébrant les 15 ans de son premier album, le groupe new-yorkais planche également sur son sixième album.

Juniore



The Black Angels

Photo Alexandra Valenti-DR

“Je ne prends plus que de la drogue bio désormais” BEZ (HAPPY MONDAYS)

Photo DR

JUNIORE
Le très néo-sixties groupe parisien emmené par Anna Jean sort enfin son premier album, “Ouh Là Là”, le 5 mars.

JACCO GARDNER
Le 5 mars, le musicien hollandais improvisera en trio à la Cinémathèque Française une musique accompagnant l’un de ses films préférés, “Faust” (1926), de Friedrich Wilhelm Murnau, qui sera projeté en version restaurée.

JARVIS COCKER
Le chanteur de Pulp a composé avec Chilly Gonzales un album uniquement habillé de piano et de cordes. “Room 29” paraîtra le 17 mars, sur le label Deutsche Grammophon.

JOHN LENNON & YOKO ONO
Un biopic narrant l’histoire du couple est en préparation, il sera produit par Ono elle-même.

KASABIAN
Le sixième album des lads de Leicester est bouclé, il fera la part belle aux grosses guitares d’après son créateur Serge Pizzorno. Une chanson, “Pressie”, est déjà disponible.

POND
Cousin étrange de Tame Impala, le groupe de Perth sort en mai son septième album, “The Weather”, qui a d’ailleurs été produit par Kevin Parker.

RAY DAVIES
Le génie fragile des Kinks a enregistré avec les Jayhawks son premier album en dix ans. “Americana”, qui porte le même titre que sa récente autobiographie, paraîtra le 21 avril.

ROCK THE PISTES
Du 17 au 24 mars, ce festival situé en altitude sur le domaine des Portes du Soleil accueillera les skieurs et une programmation éclectique : Matmatah, Chinese Man, Caravan Palace, Make Plain...

SLOWDIVE
Les shoegazers anglais sortent le 5 mai leur premier album depuis 22 ans.

Condoléances
David Axelrod, **Butch Trucks**, **Jaki Liebezeit**, **Pete *Overend* Watts**, **John Wetton** (bassiste de King Crimson)

Photo Matt Sav-DR

Pond

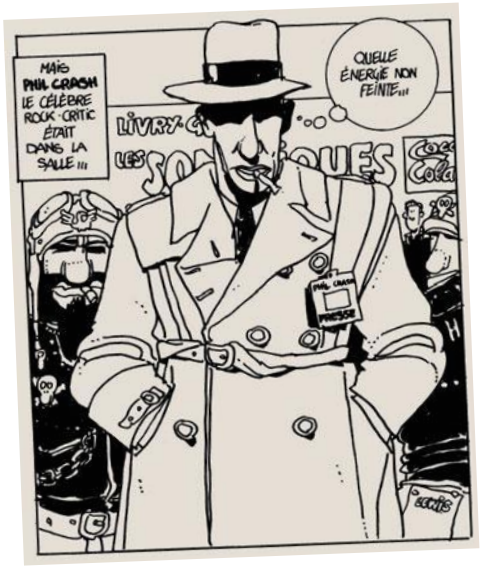
Goodbye Philman !

Notre intrépide rédacteur en chef part en retraite et va enfin pouvoir prendre le temps d'écouter ses 6000 bootlegs de Led Zeppelin. Avant cela, Laurent Chalumeau s'est fendu d'un délicat hommage.

PAR LAURENT CHALUMEAU
PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Autour de Philman, les attachées de presse qui font le rock, de gauche à droite : Marion Seury, Emmanuelle Buffard, Anne-Marie Dordor, Laurence Delbalsty, Carine Chevanche, Sabrina Cohen, Catherine Scarpi, Léa Rehnfeldt, Sophie Louvet, Candice de la Richardière, Corinne Stenneler, Clarisse Vallée, Nathalie Ridard, Anne Michel, Tania Scemama, Véronique Beaufils, Catherine Gaud, Emmanuelle Renon

Un manifeste rock, mois après mois



Rock&Folk est un temple dont les quatre piliers se prénomment tous Philippe. Koechlin, fondateur bienfaisant et designer gourmand. Paringaux, rédac chef distancié qui l'air de rien hissa un fanzine glorifié au rang d'ouvroir littéraire potentiel. Garnier, promeneur solitaire, goguenard et bougon, chef de file malgré lui. Sans ces trois-là, la revue n'existerait pas, ou bien sans ce statut qu'on lui sait. Mais le d'Artagnan de ce carré mousquetaire, c'est bien le quatrième, le plus jeune, le plus fougueux, celui qui incarne le mieux depuis plus de quarante ans ce foutu magazine : Phil *Mad* Man à l'œuvre, mesdames messieurs ! Le retraité imminent le plus groovy de ce côté-ci de la loi El Khomri.

Meilleur ouvrier de France

Je cite de mémoire : c'est un dessin de Serge Clerc en 1976 ou 1977 (peut-être pour illustrer Cheap Thrills, la page iconoclaste d'une jeune recrue nommée Manœuvre). On y voit, trench et bitos, une espèce de Philip (sic) Marlowe dont on comprend qu'il est en train d'assister à un concert. La narration dit : *"Phil Crash le célèbre rock-critic est dans la salle."* Lequel *"célèbre rock-critic"* se dit à propos du groupe : *"Quelle énergie non feinte !"* Je ne sais si c'est l'intéressé qui a écrit le texte — l'ironie pourrait être celle de Paringaux — mais tout Manœuvre est pour moi énoncé. *"Célèbre rock-critic"*, oxymore où se mêlent provoc et prophétie : un jour en France, terre d'accordéons, il y aura au moins *un* critique rock célèbre et je serai celui-là. La panoplie de privé, autrement dit, via les codes du polar, le rock-critic rêvé en figure héroïque. Et le sens du slogan : *énergie non feinte*, devise possible d'un upstart boulimique 100 % sans trucage. A l'époque, ça m'a paru coller avec ce nom en fin d'articles distincts du lot, bab bêlant boring ou rock snob pisse-vinaigre. Dès 1976, Philippe Manœuvre, le célèbre rock-critic, était dans la salle. Aujourd'hui, par la télévision, des foules connaissent ses shades sans savoir qu'il écrit et qu'il écrit si bien. Assez injustement, l'accessoire, indice d'un sens du packaging, y compris en mode self (lunettes noires comme le costume blanc de Tom Wolfe ou le fume-cigarette de Hunter Thompson), fait écran. Car avant le *personnage*, il y a un styliste scandaleusement sous-célébré,

bien plus fin que ses modèles supposés (jamais réussi à finir la lecture d'un SMS de Lester Bangs tant c'est foutraque et forcé, tandis que je mets quiconque au défi de ne pas terminer un papier de Manœuvre). Disons ça de notre homme : peu de gens écrivent aussi *efficacement*. Personne ne vend un sujet comme lui. Il vous agrippe, il vous accroche par tous les moyens nécessaires. Sa prose est dynamique, greasy, pulpeuse, entêtante, tendue, entraînante, comme certains riffs anthologiques ou nos intros sacrées. C'est le plus près qu'on se sera jamais approché en français et avec une machine à écrire du son d'une Gibson Les Paul branchée sur un Marshall.
La seule déontologie, c'est que le papier pulse, qu'on ne se fasse pas chier et à partir de là, tout s'envisage, y compris, honni soit, *"imprimer la légende"*. On est dans l'entertainement, folks, pas la recherche anti-cancer ! C'est donc la rock-critic envisagée comme un sport de combat extrême où tous les coups sont bons si le lecteur y gagne. Or, à ce jeu, personne ne bat le PhilMan : croisement de correspondant de guerre et d'aboyeur forain, de chroniqueur de boxe et de vendeur itinérant d'huile de crotale. Sauf qu'on s'en doute, le gars n'a pas fait la course en tête pendant plus de quarante ans juste en sentant le graillon et la barbe à papa. Ses analyses sont au laser, pénétrantes, éclairées, adossées à une culture musicale qui confine à l'exhaustivité et, plus, à une culture tout court — jamais, *jamais*, *intellectuelle* ou sorbonnarde. A la fin de la journée, c'est juste du rock'n'roll et Greil Marcus devrait péter un coup, ça le décongestionnerait. Dès lors, pas plus que de sa patte unique ou de sa signature stylistique *"séminale"*, on ne le crédite assez de son érudition 360. Lui-même, ne vous déplaise, sur ce point, n'est pas ramenard, pudique presque. Pourtant, je ne sais pas ce qu'il vous faut ! La collection Speed 17 aux Humanos, c'est du mou de veau, peut-être ? Speed 17, aventure éditoriale grâce à laquelle toute une génération a découvert Bukowski, Hunter Thompson, Selby et John Gregory Dunne. Or on dit merci qui ? Pas Jacquie et Michel. Merci les deux Philippe. Garnier, rabatteur traducteur. Et Manœuvre, éditeur déclencheur, Manœuvre, agitateur culturel depuis plus de quarante ans. Voilà ce qui se cache *aussi* derrière les verres mercure de ses Ray-Ban miroir.

Je ne suis pas le seul qui me régalais de ses articles. Ses rubriques étaient une poignée de main secrète, un signe de reconnaissance, une épître de saint Phil disséquée entre initiés. C'était sa page qu'on lisait en premier, fébriles et frénétiques, dès qu'on sortait du kiosque le numéro en main. Cheap Thrills, d'abord, potins, frivolités, noctambuleries frivoles très sex, bling et glam, et, par là même, assez à rebours de la doxa babos qui prévalait encore. Puis sa rubrique sur les 45 tours. Ball-trap des boursouflures. Défense des symphonies de moins de trois minutes. Un manifeste rock, mois après mois. C'est simple : hors BD, je ne vois pas trente-six auteurs qui auront donné autant de plaisir à autant de gens de ma génération. Manœuvre est à ce titre bien plus qu'un rock-critic. C'est un écrivain populaire. Pour les gens de mon âge, en termes de pure jubilation produite, il est là-haut, au panthéon des kiosques de gare, sur le podium avec San Antonio et Gérard de Villiers. Ses articles donnaient à tous envie d'aimer le rock. Et en prime, à certains, faute d'avoir su être eux-mêmes musiciens, envie de faire de la rock-critic, tant, à le lire, écrire sur le rock pouvait sembler presque aussi fun qu'en jouer. Du coup, je suis loin d'être le seul dont il ait fait éclore la vocation. Je pense que tous les volontaires de ma promo et des suivantes se sont déclenchés en référence à lui. Certains pour s'en distinguer (la ligne calviniste *no fun aloud* des Inrocks des débuts est un hommage en creux). Le plus souvent pour tenter de s'en approcher, parce que ça avait l'air juste trop bien d'être lui. Parmi ces wannabes, je crois, dérisoire distinction, pouvoir affirmer qu'aucun n'aura aussi éhontément que moi passé ses premiers mois d'active à imiter ses riffs, ses licks et ses open tunings. Et savez quoi ? Zéro regret. Le temps qu'il aura fallu pour que mon son se configure, entre ce que je lui piquais et ce que je chapardais à l'étalage Garnier, je fis illusion et apprenais le métier. De l'intérêt du coup de bien choisir ses modèles. Or en matière de critique rock, laisse tomber. Déjà à l'époque et depuis : Manœuvre, meilleur ouvrier de France.
Garnier, PhilMan, le yin, le yang, le chartiste frugal et le camelot zébulon. Sauf que, pas s'y tromper : à l'époque, les textes de Garnier, seuls, n'auraient pas suffi. Sans Manœuvre, je n'aurais pas eu envie d'entrer à Rock&Folk. Autrement dit, ma vie, à tous égards, professionnels ou intimes, n'aurait eu rien à voir avec les tours qu'elle a pris depuis, d'une certaine façon grâce à lui. C'est dire si le présent hommage est bien le strict minimum syndical, vu ce que je lui dois.

Au pays des lecteurs

Energie, inventivité, sens du spectacle et de la vente, certes, mais la vraie différence entre Manœuvre et les autres est ailleurs. *The winner is the guy who wanted it the most*. Soit. Sauf que là, avant d'être une question d'envie, c'est une histoire de *foi*. A cet égard, la lecture la plus éclairante n'est pas celle des Cheap thrills ou de la rubrique Singles, mais celle des éditos mensuels qui auront ouvert ce journal tout le temps qu'il l'a dirigé. Mois après mois, le rock y est envisagé comme une *solution*. Le rock comme armure, comme poche de résistance. Pour une simple raison : c'est *"juste du rock'n'roll"*, sans doute, mais pour qui sait l'entendre, ça peut aussi être la chose la plus importante au monde. Celle vers quoi tout revient car tout en est parti. Une façon de lire l'univers en même temps qu'un refuge où venir s'en protéger. Manœuvre est le plus grand rock-critic d'abord parce que personne n'a pris autant le rock à cœur que lui. Et à l'identique de l'énergie, la passion est non feinte. It's only rock'n'roll, sans doute. Mais l'*only* est énorme. Donc c'est parce qu'il prend tant le rock au sérieux qu'il écorne le rock biz. C'est pour glorifier le rock qu'il ricane des poseurs, des requins et des fraudes. Et c'est au nom du rock qu'au fil des mois, des ans, ces éditos, chaque fois un chouïa plus, tendent la main aux rockers, musiciens ou public, à condition que c'en soient et dès l'instant que c'en sont.

De gauche à droite : Jean-Luc Marre, Thierry Gicquel, Olivier Garnier, Paul Lucas, Christophe Moracin, Yazid Manou, Christophe Servel, Michel Vidal, et Mathieu Pinaud... Merci pour les disques !

Photos William Beaucardet
Merci au Bauby Bar
13 rue Castex
75004 Paris

On est dans l'entertainement, folks, pas la recherche anti-cancer !

En contrebande de self-agrandissements apparemment autoparodiques, Manœuvre aura ainsi passé son temps à upgrader, surclasser ses sujets, les faire voler en first ou classe affaires. L'album de je ne sais quel groupe de metal et le press junket afférent devenaient un G7 dans les coulisses duquel le *"kid"* en nous se voyait faufilé. Cette inflation valorisait tout le monde. Le rock. Le reporter. Mais aussi le lecteur tout à coup respecté, validé dans sa fanatitude. On s'attache à quelqu'un qui vous dit d'être fier quand le reste du monde se moque. Donc, là, il rend son gun, son étoile et dételle et c'est fâcheux car, pas se mentir, comme j'expliquais, pour m'y être vainement essayé, personne ne fait Manœuvre aussi bien que Manœuvre. Personne. Comme tous les vrais stylistes, il est très imité, mais rigoureusement inégalable. Personne ne chaussera ses boots. Il n'y a, il n'y a eu et il n'y aura qu'un seul *gonzo phil mad man perfect* à l'œuvre. Et nous, *"au pays des lecteurs"*, comme il aimait à dire, nous avons beaucoup de chance, car c'est nous qui l'avons. Admiration et gratitude non feintes. Salut patron. ★

LAURENT CHALUMEAU

La chronique du Pingouin Cannibale 11

La conjuration du médiocre

L'idiotie de Cannibal Penguin une nouvelle fois victime du totalitarisme mou

Affiche censurée

Affiche autorisée

La cause est entendue. Cannibal Penguin est l'un des groupes les plus grotesques de toute l'histoire du rock'n'roll. Il est même fort probable que nous n'appartenions jamais à cette dite histoire.
Certes un journaliste du Monde Diplomatique nous a un jour, en privé, qualifiés de *"réactionnaires"* — ce qui nous fait rire chaque matin depuis 6 mois — mais, à part lui, tout le monde a bien compris que nous étions un groupe de faux punks qui chantent des idioties en jouant comme des patates pour dénoncer le complot imaginaire des pingouins télépathes.
Et pourtant… Malgré notre innocuité manifeste et notre humour potache digne de "Astrapi", à deux reprises déjà, nous avons été victimes de censure. Une vraie censure autoritaire : interdiction formelle de diffusion d'une de nos créations, pressions et menaces de sanctions sur des tiers, voire mobilisation de la police municipale pour vérifier l'application de la décision. Une première fois avec la municipalité de Conflans-Sainte-Honorine et plus récemment avec la direction du Vélodrome National de Saint-Quentin-en-Yvelines.
La question qui se pose est : pourquoi ? Pourquoi donc un groupe manifestement idiot et inoffensif, constitué de gens ouverts au dialogue, attire-t-il pourtant sur lui une authentique censure digne d'un autre temps ?
Pour comprendre, résumons brièvement. Première affaire : l'affaire de l'affiche *génétiquement incorrecte* (illustration). Invités en décembre 2014 par la MJC de Conflans-Sainte-Honorine à donner un concert de soutien au Téléthon, nous avons immédiatement accepté de reverser à nos amis myopathes l'intégralité de notre recette. Mais à condition de ne pas prendre les handicapés pour des cons, de parier sur leur humour et de ne pas sombrer dans la mièvrerie dégoulinante de compassion.
A peine diffusée, notre absurde affiche fait rire tout le monde, en particulier nos amis malades ou handicapés — en l'occurrence une sourde, une paraplégique, un bipolaire et un schizophrène. Mais elle ne fait pas rire la mairie de Conflans-Sainte-Honorine qui décide d'en interdire la diffusion au motif qu'elle *"pourrait choquer certaines personnes handicapées"*.
Notons qu'à cette date nous n'avons toujours pas trouvé de personne handicapée que cette affiche choque. Si tu es handicapé et choqué, accepte d'abord nos plus plates excuses, puis signale-toi à la mairie de Conflans-Sainte-Honorine. Ça leur fera plaisir.
Consternés par la situation, nous décidons finalement de pousser l'absurde à bout et de produire une seconde affiche volontairement grotesque, kitsch, rose et barbouillée de cœurs, convaincus qu'elle serait refusée (illustration). Mais non !
Des cœurs, du rose, de la mièvrerie, une esthétique de caniveau et surtout pas d'humour. Voilà ce qui serait donc normal de te servir, camarade d'infortune, en plus de ton handicap. L'affiche fut acceptée, avec les félicitations de la mairie — et placardée dans toute la ville.
Consternation.

Le Pingouin en action : ridicule et candide

Seconde affaire : Le vélodrome et le clip du Tour de Montcuq (*cf* R&F 586). Invités officiellement à tourner le clip de notre chanson "Bienvenus Au Tour De Montcuq" au Vélodrome de Saint-Quentin-en-Yvelines, nous avons mis en scène une vidéo de deux minutes qui a fait hurler de rire tous nos amis cyclistes, ravis de constater que sur un vélodrome on pouvait aussi faire du ski, du surf, du bowling, de la roue de tracteur habillé en footballeur américain, de la gymnastique rythmique et chanter en smoking des paroles d'une abyssale débilité. A peine mis en ligne, le clip est partagé plusieurs centaines de fois et visionné par près de 20 000 personnes. Il ne fait l'objet d'aucune critique et fait l'unanimité… sauf auprès de la présidence du vélodrome qui pète littéralement les plombs et réclame son retrait immédiat, arguant de la susceptibilité *"potentielle"* des actionnaires, des sponsors, de la reine d'Angleterre, du député maire et de son chien… Malgré tous nos efforts, la réalisation d'une nouvelle version du clip (sans logo officiel) et diverses propositions, aucun accord n'est finalement possible et nous nous heurtons à un mur. Pour des raisons un peu longues à expliquer ici, nous avons décidé de renoncer à la diffusion et perdons donc — avec le sourire — dix à quinze jours de boulot.

Alors ! Pourquoi ? Pourquoi un groupe grotesque se fait-il censurer de manière aussi violente ses productions ridicules et candides ? Pourquoi n'a-t-on pas le droit de rire avec nos potes handicapés ? Pourquoi n'a-t-on pas le droit de dire *"Montcuq"* sur un vélodrome alors que les compétitions se déroulent parfois sur les chansons fétichistes et sexuelles de Rammstein ou de Marilyn Manson ? Nous soupçonnons évidemment l'intervention directe de pingouins télépathes dans ces mésaventures. Mais nous avons surtout constaté la conjuration de la lâcheté et du médiocre.

Dans les deux situations, le schéma était le même et le cocktail identique : aucun fait réel, seulement des fantasmes et des présuppositions, un fond de puritanisme d'autant plus sordide qu'il ne dit jamais son nom, une peur diffuse qu'il puisse *"se passer quelque chose"*, une absence totale de dialogue et, *surtout*, la crainte individuelle d'une remise en question de son petit pouvoir.

Dans sa sublime "Lettre Au Général X", Antoine de Saint-Exupéry décrivait déjà il y a 70 ans le totalitarisme mou d'une époque à venir : *"Nous sommes étonnamment bien châtrés. Ainsi sommes-nous enfin libres. On nous a coupé les bras et les jambes, puis on nous a laissés libres de marcher. Mais je hais cette époque où l'homme devient, sous un totalitarisme universel, bétail doux, poli et tranquille. On nous fait prendre ça pour un progrès moral"* !

En France, à chaque coin de rue aujourd'hui, on trouve un rond de cuir, un moraliste ou un flic pour vous empêcher d'être rock'n'roll, de faire du bruit, de dire un gros mot ou de faire un miracle. A chaque coin de rue il y a un irresponsable qui joue au responsable pour mener sa petite carrière et protéger ses intérêts ; qui fait en sorte que tout reste comme avant ; qu'il demeure impossible de faire une chenille punk avec des trisomiques, des IMC et des allergiques aux acariens ; qui empêche qu'un vélodrome devienne une piste de cirque et qu'il reste bien éternellement une piste en bois inaccessible où des spécialistes tournent en rond et entre eux…

En France, au coin de la rue, il n'y a plus de miracle. Il y a beaucoup de silence et d'ennui. Alors au fond des cœurs il y a plein de désirs qui sentent le moisi, des rancœurs qui s'installent et des frustrations qui se transforment en haine. Et puisqu'il n'y a plus de miracle au quotidien, on se met à écouter le premier fanatique qui vous en promet un, très très grand, mais pour demain — ou bien l'apocalypse, ou une guerre mondiale… bref quelque chose qui brisera l'ennui et la routine à votre place — enfin !

Le conformisme médiocre et les désirs d'apocalypse vont de pair. L'un s'accorde avec l'autre. Nous ne voulons ni l'autre, ni l'un.

Face à la conjuration du médiocre, face aux tueurs de miracles et aux pervers puritains, nous resterons toujours du côté de ceux qui *font* des trucs et qui osent des machins. On prépare un clip qui se moque des handicapés, mais avec, à l'écran, des handicapés qui se moquent de Cannibal Penguin. On cherche des figurants. Si tu t'ennuies dans ta chaise roulante, fais-nous signe. On fera une chenille… **YANN KERNINON**

Photo DR

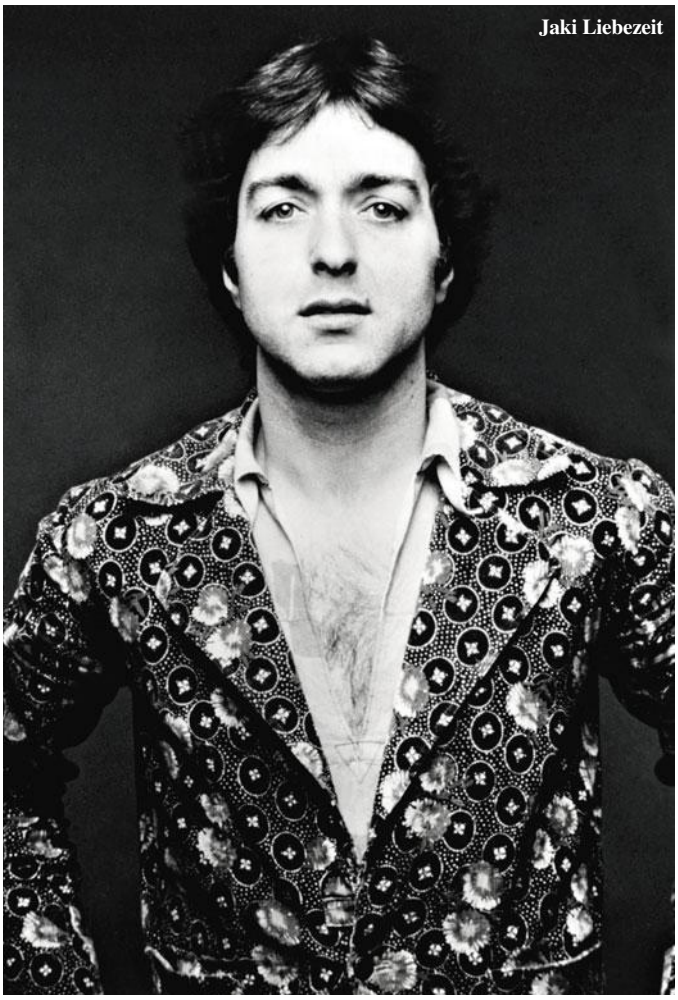
JAKI LIEBEZEIT
BUTCH TRUCKS
PETE *OVEREND* WATTS

Le batteur de Can, celui des Allman Brothers et le bassiste de Mott The Hoople sont morts en janvier. Hommage à ces précieux accompagnateurs.

PAR JEROME SOLIGNY

Mars 1993. Philippe Manœuvre devient rédacteur en chef de Rock&Folk. About time. On a failli attendre. Il m'envoie parler à Metallica de l'autre côté de la planète. Avec deux T-shirts de rechange et Claude Gassian dans mes maigres bagages. On en cause encore. Janvier 2017, PM va quitter son poste. Il me demande de rédiger la rubrique nécro. On serait David Bowie, lui ou moi, les analystes se lâcheraient. Les cadavres en héritage. Ces brèles chercheraient le sens caché. On vaut bien moins que lui, mais tout de même. Alors OK. Comme d'hab' en fait, comme depuis deux cent quatre-vingt-huit mois. Les morts, trois d'un coup, pourquoi pas ? Les morts, perso, depuis le 10 janvier 2016, j'y crois pas. Enfin, plus.

Décédé de pneumonie le 22 janvier **Jaki Liebezeit,** batteur de Can ? Sérieux, on a réécouté Can. Ce type est un festival. "Halleluwah" sur "Tago Mago" en 1971 forcément. Parce que Kenji Suzuki venait de débouler au chant. Parce que Liebezeit y groovait comme un malade même si ses potes de combat le qualifiaient de métronome. Vivant. Du krautrock, certes, mais aux contours mouvants, aux pores gros comme ça. Dans la foulée, on a poussé jusqu'à "Spoon", sur l'album d'après, *"une sorte de cri tribal"*, aurait dit Janov qui mélangeait parfois les torchons et les consonnes. On a vérifié sur YouTube, l'état du batteur à ses grandes heures. Que du bon. Rien à jeter. Pas surprenant que Depeche Mode et Brian Eno, pour ne citer que des fronceurs de sourcils, l'aient sollicité. Parfois pour un petit rien qui faisait tout. Car le cogneur était stylé, génial. Inspirant. Ringo Starr est un bosquet bien taillé. Unique en son genre. Jaki Liebezeit, une forêt tropicale en mode chiendent. "Whiplash" ? "Whiplash".



Jaki Liebezeit

Photo Archives Rock&Folk-DR

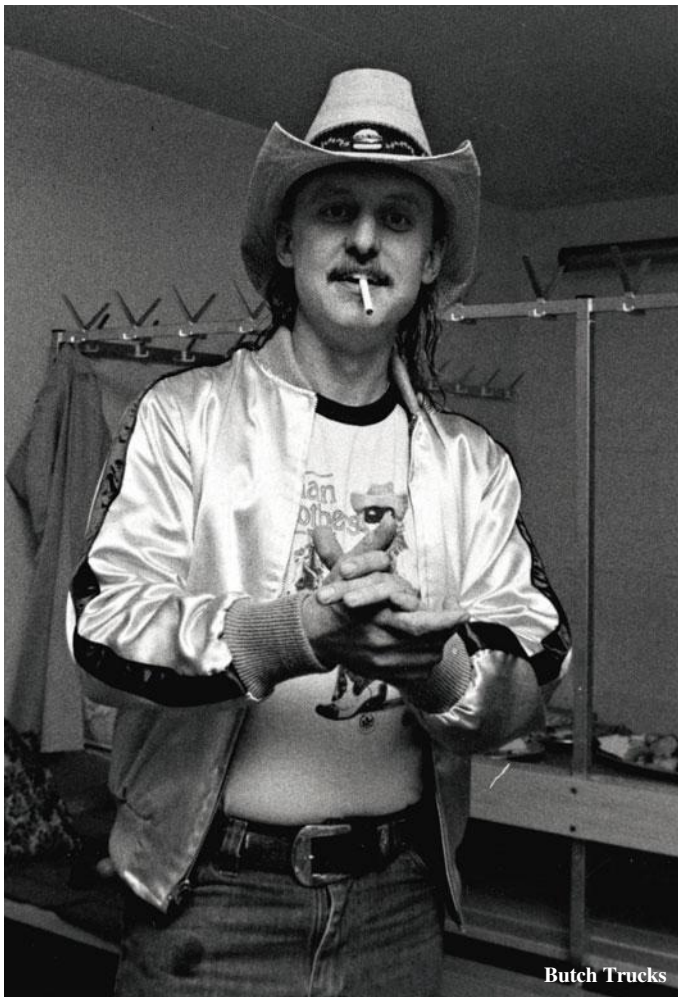


Photo Guido Harari/ Archives Rock&Folk-DR

Butch Trucks

Butch Trucks. La Faucheuse aurait eu ses peaux de caisse claire, grosse caisse, toms et la sienne le 24 ? Pas vu le corps. Les Allman Brothers, même séparés aujourd'hui, sont là. Comme Creedence Clearwater Revival. Comme The Band. Comme le VU. Il n'y a qu'à sortir les disques de leur pochette et "Ramblin' Man", "Blue Sky" et "Statesboro Blues" vont remplir l'air. Et Butch aussi. Il se vantait d'avoir joué tous les concerts du groupe fondé en 1969 par les frangins terribles. On n'a pas vérifié, mais on l'en croit bien capable. Et puis un type qui, avec ses copains de jeu, a attaqué Universal et iTunes en justice ne peut pas être mauvais. Visiblement, ça n'aura pas suffi. Les problèmes de fric, les impôts, l'ont rattrapé. Par la gorge. L'argent ne fait pas le bonheur, mais les dettes non plus. *"Ça lui apprendra"*, pense certainement, au fond de quelque bureau sans fenêtre, un agent de l'IRS qui estime qu'il n'avait qu'à pas déclarer (!), lors de sa dernière tournée avec les Allman Brothers, que ce n'était que du bonheur et qu'il aurait même joué gratos. Trucks aurait pu se jeter sous un camion, mais s'est flingué à Miami (Floride) en présence de femme et enfant. C'est son choix. On veut croire que la balle s'est perdue, mais pas pour tout le monde.

Suivant. Pour qui sonne le glam ? Pour **Pete *Overend* Watts**, également rayé de la carte le 22. Un jour à la con. Overend parce que Guy Stevens, un dingue, une légende de l'industrie du disque britannique, estima que c'était une bonne idée de rebaptiser ainsi le bassiste de Mott The Hoople dont il avait aussi trouvé le nom. C'est dire la tempête sous ce crâne. Mott. La harde de chacals lancée dans le jeu de quilles du glam. Un groupe qui faisait bander Bowie (qui leur éjacula "All The Young Dudes" en pleine face) et foutait les jetons à Defries. Avec à sa tête un des dix singers-songwriters les plus importants de sa génération et un riffeur épatant qui allait faire, ensuite, le double de chemin avec Paul Rodgers et Bad Company. Watts aura été de Mott The Hoople jusqu'au bout, puis de Mott tout court, le temps de deux albums même pas nuls : "Drive On" et "Shouting And Pointing" parus au milieu des seventies. Et il a continué l'aventure avec British Lions et même produit quelques disques, notamment pour des gens qui auraient bien aimé lui ressembler davantage (Hanoi Rocks). Bon gars, Overend a accepté les reformations de 2009 et 2013. On y était. *"La chance !"* s'extasient les niais qui ont les deux pieds dans la même charentaise. *"Obligé"*, leur répond-on. Il y a peu, Watts avait publié ses mémoires de *"meilleur bassiste du glam"* selon les non adorateurs de Trevor Bolder, sous le titre "The Man Who Hated Walking". Une ironie parce que, justement, il adorait marcher. Un cancer de la gorge lui aurait croché la patte. C'est ce qui se dit.

La mort des rockers. Ça devrait aller en s'aggravant. Pensez donc, on n'est qu'à la mi-février. A ce rythme-là, à Noël prochain, on aura rempli toute une section de cimetière. Ou pas mal d'urnes posées sur des manteaux. De cheminée. Faut s'y faire. Ou pas. On peut se dresser. Refuser tout ça en bloc. Mourir, mais laisser vivre la musique. Connaître d'autres aventures. Voir les matins d'un autre œil. Qui n'en rêve pas ? Ian Hunter, justement, chantait en 1981 que *"les vieux disques ne meurent jamais"*, que *"la musique est quelque chose dans l'air"*. La recrudescence du vinyle laisse à penser que les disques récents, aussi, sont là pour durer. Il en va de même pour les gens qui les font. Et ceux qui parlent d'eux. Au hasard, des quatre de Metallica. Toujours debout. ★

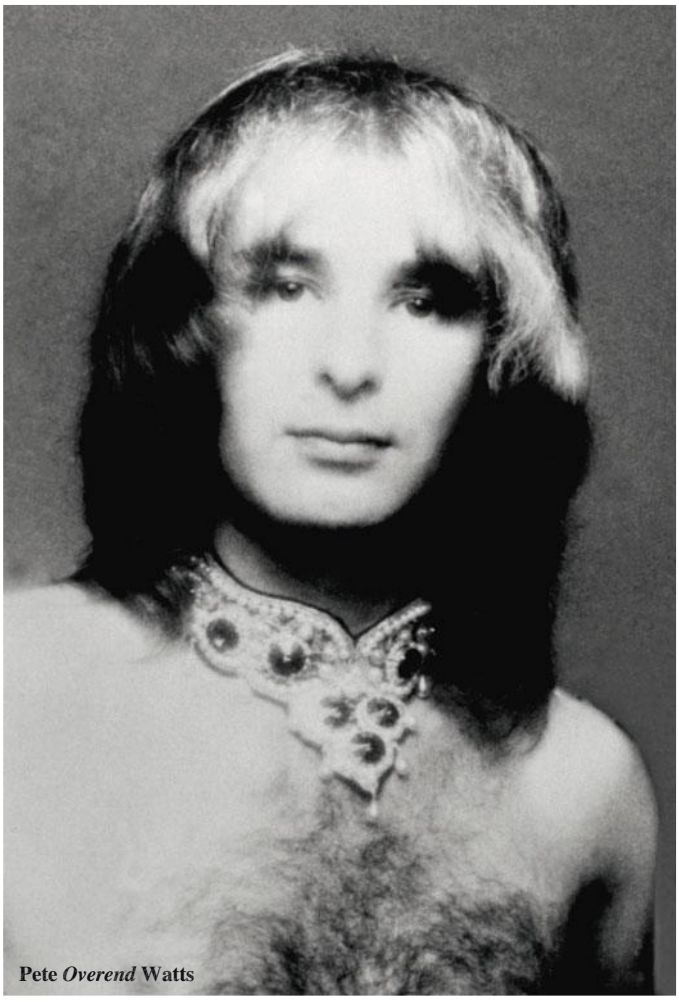
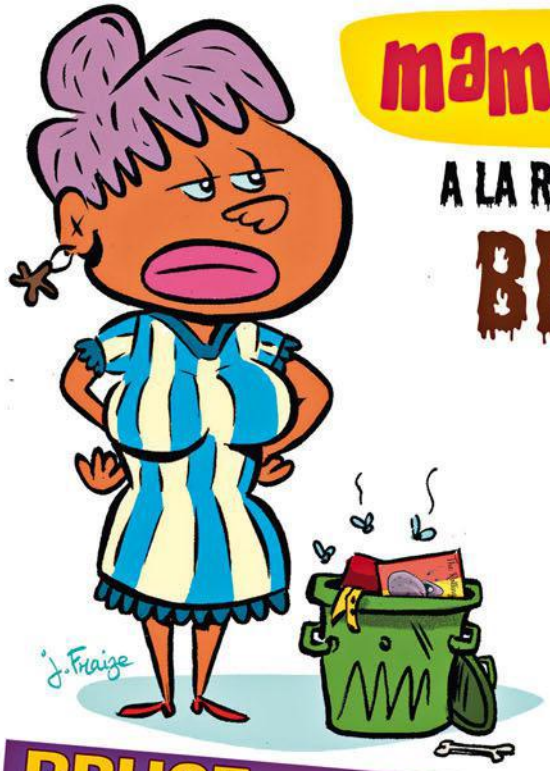


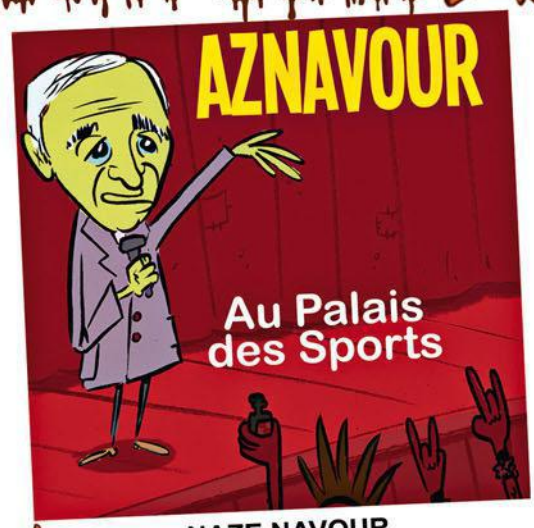
Photo Archives Rock&Folk-DR

Pete *Overend* Watts

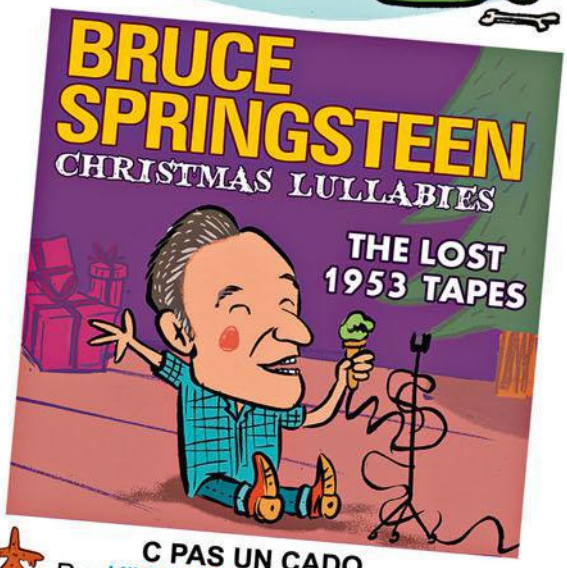
mama zone présente

A LA RECHERCHE DE LA NOUVELLE BROWN STAR

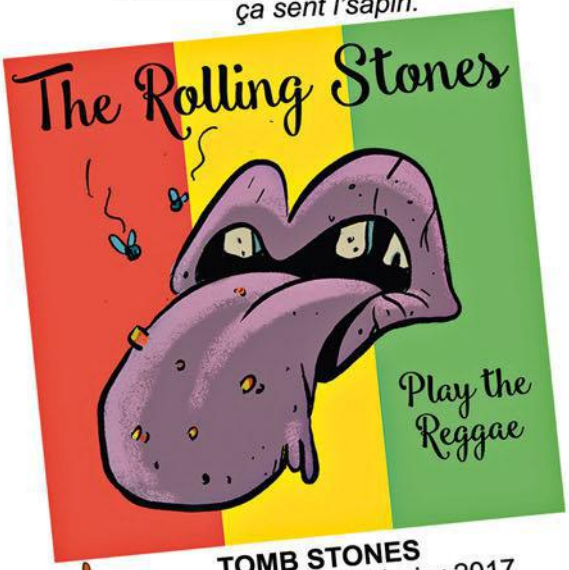




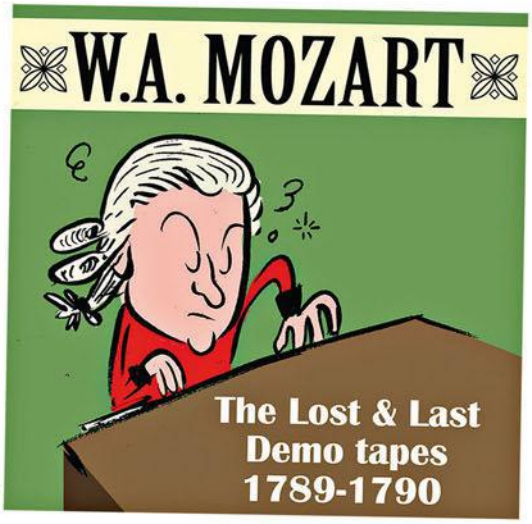
NAZE NAVOUR
Par KEVIN 90 le 3 février 2017
Laisse la place aux octogénaires, ça sent l'sapin.



C PAS UN CADO
Par KIVEN 90 le 4 février 2017
Y a comme une odeur de sapin.



TOMB STONES
Par NEVIK 90 le 3 février 2017
Les gars, laissez la place aux quinquagénaires, ça sent l'haleine de vieille ganja (au sapin).



Á DÉCONSEILLER AUX PERSONNES SENSIBLES
Par KINVE 90 le 6 février 2017
Là, ça sent carrément la fosse commune.

L'ETOILE NOIRE

Faut-il lire les critiques les plus assassines rédigées par les clients d'un fameux site de vente de produits culturels ? C'est le défi mi-drolatique mi-masochiste que s'est fixé notre journaliste.

C'est devenu un classique Amazon. *L'étoile noire*. Comme dans "Star Wars". Le point zéro, le côté obscur de la force du site de vente, où de nouveaux justiciers critiques improvisés, protégés derrière leurs écrans anonymes se lâchent, particulièrement sur les artistes et groupes les plus populaires. Seuls contre tous, pour le meilleur et surtout pour le rire. Florilège.

Comme Hollande…

Personne n'y échappe. Même pas les Rolling Stones dont le dernier opus, "Blue & Lonesome", est détruit par beaucoup avec une hargne animale. Le son du disque est crucifié dans nombre de chroniques, ainsi Dan Ge qui conclut : "***Ce dernier CD est tout simplement lamentable. Un zéro pointé.***" Richard Marques analyse les causes de ce ratage : "***Un Jagger omniprésent qui se caricature lui-même, le Sarkozy du blues ! Keith Richards, roi du riff déchu, alignant les accords banals. Ron Wood, le plus nul des mauvais des guitaristes rock (mais où est donc Mick Taylor ?), et Charlie Watts qui s'endort. Encore un CD de trop. Ce disque est* nul. *Passez votre chemin. Vive les Stones d'autrefois ! Comme Hollande, il faut savoir se retirer !***"
Même la mort n'inspire plus de respect. Certains n'hésitent pas à s'acharner sur les cadavres. "***Daube*** (...), ***fumisterie*** (...), ***(Bowie) est parti***", commente Echobeach à propos de "Blackstar". "***Seul point positif, j'ai eu la chance sans le savoir d'acheter le vinyle transparent. Je pense que cela rendra bien sur le mur de mon garage !***" "***De la daube sauce ésotérique à peine audible***, renchérit Cat. ***Picasso fait pipi sur un drap et tout de suite c'est un chef-d'œuvre… Aïe Aïe Aïe.***"
Bowie aurait sans aucun doute adoré. Parfois, l'artiste est enterré de son vivant. "***Ça sent le sapin et l'Auto Tune***", peut-on lire à propos du dernier Renaud. Les titres des critiques une étoile de son dernier CD, à eux seuls, sont un sommet : "***RIP/ Pathétique…/ Misérable…/ Pschitt…!/ Chansons à boire***".

L'arnaque, non ?

Passer en revue les étoiles noires Amazon est un vrai moment de détente et de rire, idéal pour passer le temps sur la cuvette des toilettes l'iPhone ou l'iPad à la main (ne souriez pas, je sais que vous le faites tous). Car on trouve vraiment de tout. Il y a celui qui n'aime pas le dernier Sting, "57th & 9th", parce que (en lettres capitales sur le site Amazon) "***Sting est un faux chanteur, un mime, ce sont des compositions enregistrements personnel qui me sont volés*** (...) ***avec l'usurpation de mon identité et de ma voix. Ce sont mes compositions arrangements effets spéciaux enregistrements complets qui me sont spolier***" (sic).
Fulbert Le Fulminant n'aime pas le dernier Leonard Cohen : "***Trump l'a tuer – Leonard Cohen ou du Bob Dylan version mélodrame à la sauce humeur noire/ lamentations bélées*** (sic) ***à la mode Jérémiade*** (...)***. Bref… Merci Donald !***"
Ailleurs, un dénommé Ramone (ça ne s'invente pas) nous explique que le dernier AC/DC "Rock Or Bust", "***c'est la même rengaine*** (...)***. A chaque fois, le même***" (pas possible ?), ou que le dernier Iggy, "Post Pop Depression", sonne comme "***un vieux rock*** (...) ***du temps de ses enregistrements avec le défunt et regretté David Bowie***". Ah bon ?
Si le livre de Bruce Springsteen passe bien (aucun mauvais commentaire), la compilation accompagnant l'ouvrage est crucifiée par Jean Pascal : "***Bon, ça sent quand même un peu l'arnaque, non ? Autant je vais me précipiter sur son autobiographie, ça c'est sûr, par contre sa compil réchauffée, il peut se la garder, le père Bruce ! 5 inédits dont l'intérêt est loin d'être évident. Si ça continue, ils vont nous sortir un CD du petit Bruce quand il chantait des comptines à la maternelle… et ça se vendra !***"
Pareillement, le coffret Pink Floyd est pilonné pour son prix mais aussi pour sa simple parution : "***Vraiment déçu que la mémoire d'un de mes groupes favoris soit souillée par une opération marketing de trop comme Led Zep et Queen ont pu en être victimes très récemment.***"
Le dernier Neil Young "Peace Trail" y a droit : "***Si vous espériez un bouleversement, oubliez cet album.***" Surprise : le Nick Cave "Skeleton Tree" "***est sublime*** (...) ***mais éviter la version vinyle, le pressage a été raté.***"

Envolées lyriques

Restent des envolées lyriques, travaillées, révélant de la hargne et la haine profonde d'artistes que certains accusent de fumisterie. "A Moon Shaped Pool" de Radiohead, passé en revue par Pokespagne, ça donne "The Great Rock'n'Roll Swindle" : "***L'une des plus belles représentations de l'autisme d'une époque emberlificotée dans sa fascination/ répulsion pour la virtualité*** (...)***. L'une des caricatures les plus pitoyablement extrêmes du vide musical contemporain, rituellement adulée par les foules aveugles et sourdes, ainsi que, inévitablement, par les journalistes cyniques et complaisants. Un album et demi réussi sur une interminable carrière qui agonise désormais sur des décennies, et une succession de morceaux prétentieux qui ne redéfinissent que la notion de vacuité*** (...)***. Chaque disque de Radiohead est un nouveau sommet de nullité arrogante*** (...)***. Non, Malcolm, tu n'as pas inventé la grande escroquerie du rock'n'roll, parce que, malgré toi peut-être, Rotten et Vicious faisaient de la musique, parlaient de politique et empestaient la Vie : c'est l'œil torve et la laideur fantomatique du répugnant Tom Yorke qui ont bel et bien réalisé la sodomie parfaite — car consentie — d'une génération. 'A Moon Shaped Pool' fait rire tellement il pète plus haut que son cul.***"
Pas mal ! ★

DAVID FAKRIKIAN

Illustration Jampur Fraize

"Divorce"

RYAN ADAMS

Rien de tel qu'un divorce douloureux pour relancer un songwriter en panne d'inspiration. C'est ce qui est arrivé à l'homme de Caroline du Nord pour son seizième album.

folk

Sans l'Amour, le rock serait amputé de presque 70 % de son répertoire, les 30 % restant étant repartis entre la protestation, les voitures et la dépression, merci les années 90. Même le terme *rock'n'roll* veut dire *baiser* en argot américain, qui est un dérivé de l'Amour. Qu'auraient fait les Beatles sans ce sentiment ? Ils auraient dû faire une chanson avec juste "*yeah yeah yeah*" dedans. Niveau impact, ça aurait été sans doute un peu moins impressionnant. Ensuite, l'Amour contient deux grandes catégories, les deux toutes aussi musesques pour un artiste : l'amour vivant et l'amour mort. Les chansons autour de l'amour mort rendent les choses plus profondes, plus franches et parfois soignent les bobos à l'âme. Ryan Adams a le teint frais, les cheveux propres, un T-shirt *Kiss*, bref que des signes qui prouvent qu'il va mieux. Et ça, c'est une bonne nouvelle.

Créativité compulsive

Son nouvel album "Prisoner" est le résultat de presque deux ans de travail, soit un projet qui a commencé à germer en 2015, la date est d'importance. "*C'était le bon moment et ça m'a permis d'avoir du temps pas seulement pour le faire, mais aussi de penser à ce que j'avais fait.*" Le bon moment. On n'est pas dans Closer, donc pas de ragot, mais Ryan s'est pris une grosse claque sentimentalement et, mine de rien, ce revers à cinq doigts lui a permis de livrer onze chansons incroyables. Et pourtant, contre toute attente, ces morceaux ne parlent pas d'amour ni de la perte d'amour, enfin si, mais non. C'est compliqué : "*C'est un album qui parle plus de l'espace à l'intérieur d'une personne qui est occupé par quelque chose de faux, factice. Et comment, quand on apprend à connaître cet espace, on se rend compte d'où les certitudes qu'on a sur le romantisme, le désir, la séduction viennent. Et j'ai essayé d'écrire sur cette provenance, de juxtaposer ça avec les choses que je joue parce que la découverte vient de là, même la découverte de sa propre souffrance mais on se sent vivant juste parce qu'on fait ça. Après, le fait qu'on pense que ça parle d'amour, c'est la magie de l'interprétation. Certains vont dire que ça parle de perte, de colère ou ça va donner à d'autres l'envie de s'acheter des parapluies !*" Etre sujet de bac philo peut être un objectif pour Ryan ! On sent précisément cette souffrance tout au long de l'album qui, malgré des titres de chansons plutôt tristes, reste un disque, selon Ryan, assez joyeux. "*Ça m'a pris beaucoup d'énergie mais je tire une formidable satisfaction de l'écriture de ces chansons et c'est au moment de les faire que je suis le plus heureux parce que je suis dans un processus de découverte.*" "Prisoner" est vraiment superbe, qui combine l'intimité de "Nebraska" de Springsteen et l'espace et l'ambition de "The Joshua Tree" de U2. C'est dans le studio d'une autre légende qu'il a été enregistré, à l'Electric Ladyland de Hendrix à New York. "*J'étais en plein divorce, je voulais quitter Los Angeles et passer du temps avec mon meilleur pote, qui tient toutes les parties de batterie sur l'album. Du coup je suis retourné dans mon vieux quartier et, au lieu d'habiter tout à côté comme avant, cette fois j'étais à deux blocs du studio. On jouait tout le matin, on bouffait un truc, on fumait un joint et on jouait encore ! Et beaucoup de chansons sont nées : 80 !*" Cette créativité compulsive de Ryan a été favorisée par ce retour aux sources. Par ce studio dans lequel tout a commencé. "*En arrivant, je me suis rendu compte qu'il y avait de vieilles grattes à moi. Je laisse vraiment trop traîner mes affaires !*"

Le guide de l'album

On verra avec le temps, mais ce divorce a peut-être été bénéfique. Véritable incarnation de cette guérison, la pochette du disque : "*C'est une peinture que j'ai faite d'un homme faisant un câlin d'adieu à une femme. C'était dans le salon de la maison dans laquelle mon ex-femme et moi avons habité pendant cinq ans. On ne réussissait pas à trouver un visuel pour l'album, rien ne marchait et puis quelqu'un m'a suggéré d'utiliser une de mes peintures et ça l'a fait directement avec celle-là. Surtout que cette peinture a failli être jetée. On divorçait, elle vidait la maison et c'était la dernière chose non emballée qui restait. Elle m'appelle et me dit que les déménageurs sont là dans trente minutes et que tout doit partir et elle me demande si je veux jeter ce tableau et moi je ne voulais pas. Et heureusement mon ami Johnny Depp est venu en urgence le sauver. Il l'a accroché dans sa chambre ! Et c'est génial que cette image, sauvée par une personne que j'admire, soit devenue le guide de l'album. Que la première chose qu'on voit soit quelque chose qui a échappé des ordures !*" Ça c'est du symbole ! ★

SACHA ROSENBERG

Album "*Prisoner*" *(Capitol/ Universal)*

Soul divorce

Hanoï Rocks a chanté "Rock & Roll Divorce" en 1985, mais l'un des plus fameux divorces dans l'histoire de la musique reste celui de Marvin Gaye. Attaqué en justice par son épouse Anna Gordy Gaye (la sœur du fondateur de Motown, Berry Gordy), le chanteur va se résoudre à laisser la moitié des royalties de son quinzième album studio, "Here, My Dear", à sa future ex-femme. Ce disque insolite sorti en 1978 raconte en creux les problèmes du couple, avec des titres comme "Is That Enough" et le très explicite "You Can Leave, But It's Going To Cost You".

Photo Rachel Wright-DR

“Pas de règles”

TIM PRESLEY

Tour à tour jeune punk, troubadour psyché et membre de The Fall, l’homme de White Fence revient ici sur sa carrière millefeuille.

RECUEILLI PAR THOMAS E FLORIN

Bien des obstacles nous séparent de Tim Presley : une table, un exemplaire de “Sexus”, sa posture cassée et délicate, son regard vague et souvent triste. Affecté, voici l’adjectif qui colle — le vague — à l’âme de ce Presley-ci. Cela transparaît dans son chant, jamais en force, et, de manière détournée, de sa musique. Elle est brisée, déconstruite, franchement malsaine. Cela ne l’empêche pas de rire. Surtout, cela ne l’empêche pas d’être beau, avec ses airs romantiques qui affolent tant de filles et même quelques garçons. Voici : de toute cette *scène* de San Francisco, Tim Presley en reste le membre le plus sexy. John Dwyer a la puissance mais porte des shorts, Ty Segall a l’intelligence et l’instinct mais est poupon. Presley, l’homonyme, est sexy à la manière des deux Verlaine : Il *attrape-cœur* ceux rêvant d’amour opiacé sous les lampes à pétrole. Malgré tant de distances, il n’a refusé de parler de rien de ce qu’il a connu : date de naissance, scène hardcore californienne, Mark E Smith et ses Fall, White Fence, ses amis de SF, du spleen. On nous avait dit qu’il était un mystère. Pourtant, pour entendre parler cet homme, il suffisait de tendre l’oreille. L’oreille, et surtout, un briquet.

Chaussettes rouges

ROCK&FOLK : Tenez, du feu ?
Tim Presley *(fait un mouvement en arrière, prend un briquet dans sa poche et allume sa cigarette)* **:** Désolé, je suis superstitieux. Ça n’a rien à voir avec qui que ce soit, mais je dois utiliser mon briquet porte-bonheur.

R&F : Et ça marche ?
Tim Presley : La tournée se passe bien jusqu’à présent... J’ai de drôle de superstitions.

R&F : Comme quoi ?
Tim Presley : Je ne sais pas. J’ai besoin d’avoir des choses, comme un briquet noir. Parfois ça en vient aux couleurs de mes chaussettes. Si j’ai porté des chaussettes rouges et étais malchanceux ce jour-là, je ne les porterai plus jamais. Enfin... tout cela est hypothétique, car ça ne m’est jamais arrivé. Mais ça pourrait.

R&F : Ça vous dérange si l’on parle du début de votre vie ? Parce qu’on n’en sait pas grand-chose, même pas votre date de naissance…
Tim Presley : Je suis né en 1979 et j’ai grandi dans la Baie de San Francisco, à quinze minutes au sud de la ville. Adolescent, j’ai joué dans quelques groupes punk...

R&F : Vous avez connu la fin de la scène hardcore ? Le Gilman, l’explosion des groupes de punk californien…
Tim Presley : Oui ! J’étais dans ce groupe qui s’appelait The Nerve Agents, qui était un peu connu. Quand on jouait au Gilman, c’était vraiment dingue. On était dans cette scène hardcore mais nous, nous voulions vraiment être punk. Il faut comprendre : à cette époque, beaucoup de groupes hardcore étaient très... masculins, presque du metal. Ils portaient des shorts. Tu vois. Et, il n’avait pas le même *éthos* que le punk, pas la même ouverture d’esprit. Certains oui, mais... Avec les Nerve Agents, nous voulions casser cette barrière en portant du maquillage, en étant...

Photo Tony Accosta-DR

The Fall

40 ans d'existence, 66 musiciens en chemin et un lider maximo inébranlable, Mark E Smith, qui résume le tourbillon de ses partenaires multiples en une formule choc : *"Si c'est moi avec ta grand-mère qui joue du bongo, alors c'est The Fall."* Groupe sans équivalent sur la scène anglaise, The Fall doit son nom au roman d'Albert Camus, "La Chute". The Fall fut d'abord influencé par le punk puis évolua au gré des changements de personnel. Celui actuel date de 2006, la plus longue période de stabilité pour ce combo troublé.

"Sous influence Nuggets !"

R&F : C'est marrant parce que Billy Joe Armstrong de Green Day disait à propos de cette période : *"C'était surtout des mecs torse nu qui jouaient devant d'autres mecs torse nu"*…
Tim Presley *(rires)* **:** Oui ! Je crois qu'on voulait vraiment rendre tout cela plus libre et y inviter les punks, pas seulement les *hommes torse nu*. J'écoutais beaucoup de hardcore : Negative Approach, Agnostic Front, Minor Threat. Mais en même temps, j'adorais vraiment les New York Dolls et les Dead Boys. D'où l'idée du maquillage. J'avais les cheveux noirs, très longs, juste parce que j'étais obsédé par Johnny Thunders. Mais bref, je trouvais l'univers de cette scène limité. Il y avait un livre de lois pour la musique et si on s'en écartait et essayait de rendre tout ça bizarre, alors, on était rejeté. Pour moi, le punk, c'est bien plus que de la musique. C'est une attitude, une esthétique, et beaucoup de gens n'étaient pas d'accord avec ça. Ils pensaient que c'était : jouer sur un certain type de guitare, chanter d'une certaine manière... Je trouvais que ce n'était pas punk du tout. Donc, j'ai décidé de m'essayer à d'autres musiques. J'ai commencé un groupe nommé Darker My Love à un moment où j'étais versé à fond dans My Bloody Valentine et les compilations "Nuggets". C'était mes influences principales parce que, après le hardcore et le punk, j'ai découvert les 13th Floor Elevators, Love, tous ces trucs qui avaient la même énergie. Puis en 2003, après l'école d'art, j'ai emménagé à Los Angeles où j'ai appris à me servir d'un quatre-pistes. Je me suis mis à enregistrer... Ce qui est étrange c'est que mon père est mort en 2008, et c'est à ce moment que j'ai commencé à écrire et enregistrer de manière intense.

Fuck you, pendant des semaines

R&F : C'est à ce moment que vous devenez un membre de The Fall ?
Tim Presley : Oui, vers 2007-2008. Mark E Smith est venu pour une tournée américaine et dès le deuxième concert, son groupe en a eu marre de lui. Il était seul avec sa femme, Helena. Comme ils étaient là, ils voulaient poursuivre la tournée mais ils avaient besoin d'un groupe. Son groupe est parti à Phoenix (Arizona) et le concert d'après était à San Diego. Les gens de son label US, Narnac, lui ont dit que le groupe Darker My Love pourrait faire les concerts. Nous avons appris les chansons en deux jours et sommes partis à San Diego. David Yow de Jesus Lizard a dit que c'était le pire concert qu'il ait jamais vu, donc on s'en est bien sorti. Mais je crois que Mark a aimé notre éthique de travail, le fait qu'on connaissait les chansons, qu'on soit arrivés au bon moment. Nous avons été de bons *camarades*. J'étais tellement heureux : c'est The Fall. Quand on s'est rencontrés la première fois, je lui ai dit : *"Merci, c'est un honneur."* Il m'a répondu : *"Arrête de me lécher le cul, va faire la balance."*

R&F : Comment c'est, une tournée des Fall en Angleterre ?
Tim Presley : Enorme. Notre dernier concert était au Hammersmith Palais. On a passé tellement de temps à Manchester que j'ai l'impression que c'est ma deuxième maison. Puis, être dans les Fall, c'est comme être dans un gang : pas d'étrangers, uniquement le groupe. C'est une attitude. Ça m'a appris beaucoup puis, après une tournée, quand je reviens en Californie où tout le monde est tellement *nice,* j'envoie encore les gens chier, *fuck you*, pendant des semaines.

R&F : L'Angleterre vous sourit. C'est là-bas que vous avez rencontré Cate Le Bon avec qui vous avez monté le groupe DRINKS et qui a produit votre nouvel album, "The Wink"…
Tim Presley : Oui. Je voulais vraiment qu'elle me produise un disque. Quand nous avons fait celui de DRINKS, nous étions sur la même longueur d'onde quant au fait d'expérimenter, d'essayer des choses que nous n'avions jamais faites sur nos projets respectifs. Donc Cate est une bonne productrice dans le sens où elle sort les choses de moi, des choses que j'aurais été trop timide de faire tout seul. Disons qu'elle met son pouce vers le haut ou le bas quant à mes expérimentations. Puis, elle m'aide à enlever les clichés ou les sons rassurants dont j'abuse avec White Fence : des tonnes de reverb ou des tonnes de delay. Elle m'a aussi fait chanter d'une certaine façon, m'a obligé à jouer comme si nous avions cinq ans. La démarche est très différente de l'album que j'ai fait avec Ty Segall ("Hair", 2012), qui était plus genre : *let's rock*.

Libre et simple

R&F : On a l'impression que, dans cette scène de San Francisco, vous sortez tous du carcan *sixties psychédélique*. "Emotional Mugger" de Ty Segall était lui aussi très déconstruit et expérimental…
Tim Presley : En effet. Et j'ai l'impression que l'on se pousse tous dans cette direction, qui est d'aller explorer de nouveaux espaces.

R&F : C'est pour explorer ces *"nouveaux espaces"* que vous peignez tant dernièrement ?
Tim Presley : J'ai toujours peint. J'ai fait des études d'art. Mais l'année dernière, j'ai... en quelque sorte... je suis devenu clean. J'ai arrêté de prendre... une certaine drogue. Immédiatement après avoir arrêté, je me suis senti très déprimé. Donc c'était ma thérapie.

R&F : Hum ! Il y a autre chose de remarquable dans votre génération de groupes : Syd Barrett semble y avoir l'influence que le Velvet Underground avait pour les punks new-yorkais…
Tim Presley : Je ne sais pas pourquoi son influence a explosé comme ça il y a dix ans. Tout d'un coup, tout le monde s'est mis à l'écouter. Puis, je pense qu'il touche les gens qui... Tu vois comment les Ramones ou le début du rock'n'roll est si simple, et que tu sens que n'importe qui peut essayer d'en faire. J'ai l'impression que Syd Barrett fait le même effet pour l'avant-garde : cela semble tellement libre et simple en même temps. Il a décomplexé beaucoup de gens. Pour moi, c'est ça le punk : on peut être aussi libre qu'on le souhaite, faire ce qu'on veut, il n'y a pas de règle. Donc, quand je suis chez moi et qu'une chanson sort toute seule, dans une forme étrange, je ne me dis pas : *J'ai un refrain, il faut que j'écrive un couplet.* Pareil pour le jeu de guitare : il est très libre, ne tire pas vraiment ses racines du blues ou du jazz. Ça ne semble pas techniquement juste, c'est presque *le plus c'est désaccordé, le mieux c'est*... C'est pour cela que j'adore la manière de jouer de Cate : elle a un jeu singulier, on ne peut pas le relier au jazz, au blues, au rock'n'roll. C'est comme si c'était une seconde voix. Elle peut jouer une note pendant vingt secondes et ça aura plus de sens que quelqu'un montant et descendant toute la gamme. La simplicité est vraiment importante. Syd Barrett, Ramones, Chuck Berry, cette simplicité est attirante. Tout comme leur naïveté. Ils font juste ce *drôle de son* qui, une fois qu'il t'attrape, ne te lâche plus. ★

Album "The Wink" (Drag City/ Modulor)

Photo Tony Accosta-DR

DOGS 74

Plongée dans le coffre à souvenirs du plus élégant des groupe rouennais. Une bande inédite paraît ces jours-ci, accompagnée ici même de photos rarement vues.

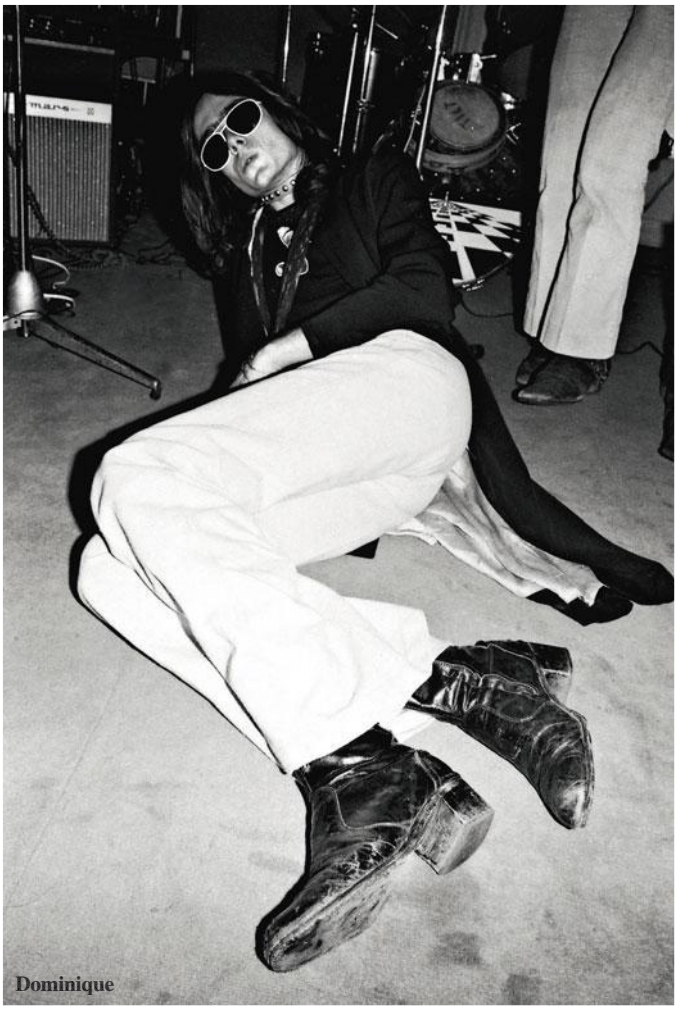
PHOTOS FRANK PEETERS

Quand je vois ces photos, j'entends la batterie, la basse et la guitare. Et je peux vous garantir que ça joue très très fort. Je sens le sol et les murs trembler. J'entends la voix de Dominique aussi. Au-dessus du vacarme. Je vois les énormes amplis. Il faut lever le bras pour monter le volume. Nous sommes chez nous dans ce mur de son. Aussi bruyants que nous sommes fragiles.
Paris, Rouen, Le Havre. Nos villes, nos points de chute. Au pied des tours en béton, au bord des précipices, attirés par les vertiges de toutes natures, écumant tous les endroits où les gens se pressent pour se fondre dans le bruit et la chaleur animale. Une masse hurlante à laquelle nous appartenons.
Et puis, comme je suis sur la photo, je vois qui est derrière l'appareil. Frank, le cinquième Dogs. Le seul qui ne fait pas de bruit, le bon génie, l'esprit, le regard qui capte les instants avant qu'ils ne disparaissent pour toujours. Celui qui fixe l'urgence qui nous habite tous.
Pressés d'en faire plus, d'aller plus loin, quels que soient les risques, d'accélérer encore et encore. Pour voir ce qui arrive quand les limites sont franchies.
Je vois tous les autres qui sont à côté de Frank. Car nous sommes toujours nombreux, le jour et la nuit. A la manière d'une meute qui ne se sépare pas. Tous ensemble qui ne font qu'un.
Ainsi, la fois où nous nous sommes fait sortir du Golf Drouot pour excès de dégradations, de décibels, de boissons, de bousculades, de tenues incorrectes, totalement indifférents à l'aspect respectable du lieu, nous sommes partis en courant avec les amplis, les guitares, les fringues, les bouteilles, descendant les escaliers tous ensemble, vidant la moitié de la salle d'un coup. Cultivant l'outrage jusque dans la fuite, zigzaguant entre les videurs. Fous de joie d'une si bonne soirée.
Ces photos sont prises un dimanche, après le concert de la veille et la nuit blanche qui l'a suivi. Car le samedi soir est le moment important de la semaine. Tout est possible et il ne faut pas que ça s'arrête. D'où la nuit blanche et la certitude que nous sommes lancés pour aller toujours plus haut, toujours plus loin. Rien ne peut nous arriver. Rien ne peut nous arrêter.

PAUL PECHENART

Paul, Mimi, Dominique et Zox

Mimi



Dominique

Toujours la même histoire

De fait, c'est toujours un peu la même histoire : un groupe de gamins contre le monde. Une utopie contre la réalité. Quand on parle aujourd'hui avec Mimi, Paul ou Zox (et Catherine) tous se remémorent cette extraordinaire histoire. Dogs.
Pour moi, tout avait commencé dans le train RTL des Rolling Stones à Bruxelles. C'est là, au cours de ce voyage vers le rock, que je fais la connaissance de Frank Peeters, photographe qui a réussi à prendre des photos de Keith Richards en Suisse... Nous allions voir les Stones, mais dans notre compartiment, la conversation roule sur "Raw Power" de Iggy & The Stooges, paru quelques mois plus tôt. Et Frank Peeters me confirme qu'un groupe français fait exactement la même musique... Il s'appelle Dogs. Seul petit problème : une moitié du groupe vit à Rouen, l'autre à Paris.
Pas grave, bienvenue dans le monde moderne.
Il y eut des fêtes, des concerts homériques, des boums.
A un moment, bien droit dans mes boots de manager, il a dû me sembler qu'il fallait immortaliser tout ça...
Voilà pourquoi j'ai déniché un Revox, trouvé une bande vierge BASF, organisé un rassemblement Rouen/ Paris dans un local de répétition de la rue du Retrait.
Milman, copain batteur de jazz-rock, avait une feuille pas possible. Il est venu placer les micros au mieux. Et on a tout enregistré live, un beau jour de 1974. Le répertoire total des Dogs de l'époque durait 35 minutes. Dominique avait tout écrit ("Woman Machine", "Anita", "We're The Dogs"), certaines chansons n'avaient pas de titre, "Be Allright" s'est longtemps appelée "Si Sol Mi". Prenez ça avec des pincettes. Dans mon souvenir, les garçons faisaient une reprise de "Route 66". Sur la bande on entend "All Day And All Of The Night". L'instant était particulier. Rock&Folk et les articles de Yves Adrien avaient eu une importance considérable pour notre génération. Il faudrait donc à propos des Dogs 1974 citer l'Open Market, Marc Z, Kim Fowley, Todd Rundgren, New York Dolls, mais aussi les racines, "Loaded", Kinks, Byrds, et puis se souvenir du très bon acide qui circulait clandestinement, et évoquer toutes les fiancées des Dogs, copains et inconnus, toute cette petite smala venue confronter son envie d'énergie au monde de Valéry Giscard d'Estaing.
Il y a six mois, fouillant un grenier pour retrouver les paperasses indispensables à mon départ en retraite, je suis tombé sur la fameuse bande, sagement posée dans un carton. Personne n'avait ouvert la boîte depuis 43 ans. Les gens de Mémoire Neuve ont eu envie de publier le meilleur de ces rehearsal tapes. Catherine Laboubée comme les anciens Dogs Mimi, Paul et Zox ont tous trouvé l'idée excitante.
Le disque va sortir bientôt. En vinyle uniquement.
Il n'y a pas de conclusion, ni de morale. Au final, nous avons fait ce que nous voulions, sans remords, ni regrets. Pardon Dominique, ça a pris un peu plus longtemps que prévu ★

PHILIPPE MANŒUVRE

"Dogs Rehearsals 1974" (Mémoire Neuve)

Photos Frank Peeters

“Du jour au lendemain, la musique a disparu”

TEMPLES

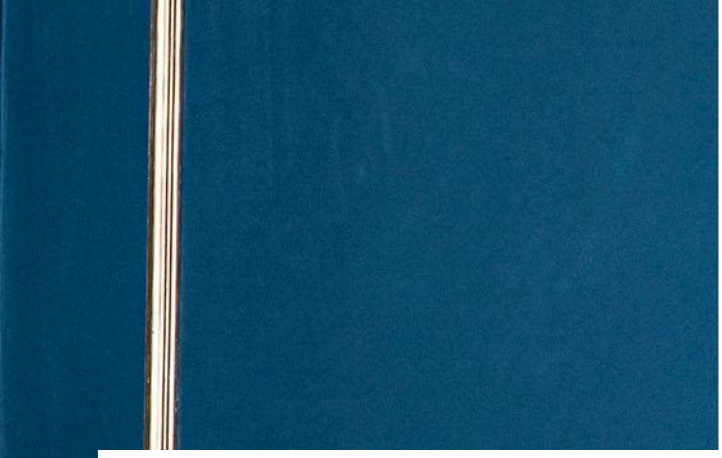
Solide espoir du renouveau psyché, le jeune groupe de Kettering vise haut avec son deuxième album. Rencontre avec ses deux têtes pensantes James Bagshaw et Tom Warmsley.

PAR ERIC DELSART - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Quand ils ont débarqué avec leurs cheveux hirsutes, leurs chemises Paisley, leurs guitares 12-cordes et leurs clips kaléidoscopiques, les Temples ont immédiatement polarisé l'opinion. Certains n'ont vu en eux qu'un groupe revivaliste de plus. D'autres, la réponse britannique tant attendue à cette vague psychédélique qui a pris le monde d'assaut, de Tame Impala en Australie à Jacco Gardner aux Pays-Bas. Avec leurs chansons érudites évoquant à la fois Kaleidoscope, T Rex, Small Faces et — attention cliché — le Pink Floyd de Syd Barrett, les Temples se sont placés comme les héritiers d'une esthétique pop très marquée dans le temps.

Porte-drapeau du revival psyché

Rencontrés à Paris en décembre, les musiciens assument cette approche : *"Je trouve ça courageux de porter ses influences en étendard,* revendique le bassiste Tom Warmsley. *Tout ce qui est dérivé d'autres choses, surtout en termes de musique, est souvent l'objet de critiques faciles. Mais c'était le but de cet album : célébrer la musique qu'on aime. J'aime me dire que si le son de 'Sun Structures' est dérivatif, les mélodies sont originales et que si les gens nous comparent à cette grande époque de songwriting, ça ne peut qu'être pris comme un compliment."* Même s'ils appartiennent à cette génération de musiciens qui possèdent souvent un bagage culturel dément construit après des heures d'exploration de la toile, les musiciens de Temples sont toutefois tombés dans la musique à l'ancienne, en fouillant dans la collection de leurs parents. *"La découverte de la musique que nous aimons provient vraiment du monde* physique *et des premiers disques*, lâche le chanteur à bouclettes James Bagshaw. *Ça commence avec les grands classiques : Pink Floyd, Beatles, Kinks, David Bowie, T Rex. Les grands groupes britanniques de jadis."* C'est ainsi que Temples réussit le grand écart entre classicisme et modernité et se présente comme l'archétype du groupe 2.0, qui a assimilé les influences du passé et leur apporte une touche actuelle. "Sun Structures", aussi dérivatif soit-il, ne sonne pas comme un disque des années 60 — aucune chance de se faire piéger dans un blind-test sur sa décennie de publication. Avec sa densité de couches sonores, c'est un disque moderne qui horrifie les puristes rigides des compilations *Rubble* et *A Perfumed Garden*, mais qui a connu un petit succès international, faisant du groupe un des porte-drapeaux du revival psychédélique qui sévit depuis quelques années, comme le révèle l'émergence de nombreux festivals inspirés du Psych Fest d'Austin. La dernière édition parisienne, organisé à La Ferme du Buisson, a réuni des groupes tels que Psychic Ills, Jacco Gardner, Night Beats... et Temples qui y avait présenté quelques-uns des morceaux qui composent "Volcano", son deuxième album. *"Chaque ville majeure semble avoir son Psych Fest désormais*, s'amuse Tom Warmsley. *On partage probablement une appréciation similaire pour certaines sonorités et disques avec Jacco Gardner, mais on ne peut pas vraiment parler de communauté."* Bagshaw a, lui, un avis plus tranché concernant certains groupes qui officient dans ces festivals : *"Plein de gens ont pris le train en marche et ont une approche opportuniste. C'est très facile de ne pas écrire de chanson et de se cacher derrière des effets de delay et de phaser sur les guitares. Toutes les chansons qu'on a jamais écrites peuvent être chantées simplement accompagnées d'un piano. La clef, ce sont les mélodies."*



Les Temples viennent de Kettering, une ville de 50 000 âmes située à 150 km au nord de Londres et sont aujourd'hui les représentants les plus populaires d'une race en voie d'extinction : les groupes britanniques formés à l'école de la scène dans les pubs locaux. Depuis les années 60, tous les musiciens du royaume ont donné leurs premiers concerts dans ce contexte, grâce à la multiplicité des soirées-concert qui permettaient à de jeunes groupes de se lancer, souvent dès l'adolescence. Or, aujourd'hui, le pub est une institution en péril en Grande-Bretagne. Il est estimé qu'une vingtaine de pubs disparaissaient par semaine en 2015, souvent remplacés par des appartements ou des boutiques. Qu'on blâme Facebook ou le prix de la pinte n'y change rien : ce magnifique vivier de groupes rock'n'roll n'est plus que l'ombre de ce qu'il était. *"Quand nous avons débuté dans la musique,* se souvient Bagshaw, *nous jouions surtout dans des pubs ou des working men clubs* (sortes de clubs privés pour classes ouvrières — NdA). *Ils organisaient des concerts chaque semaine, comme c'était fréquent dans les petites villes. On a eu de la chance, de trouver ce genre de lieu d'expression. Aux alentours de 2007, la plupart ont fermé ou changé d'approche vis-à-vis de la musique car ils ne vendaient pas assez de pintes lors des concerts rock. Les groupes ne sont plus le mainstream aujourd'hui. Tous les clubs qui ont du succès passent de l'electro, du R&B moderne, du hip-hop, des trucs comme ça."* Cette politique a eu des conséquences désastreuses pour la scène rock locale, ce qui désole le chanteur : "*Beaucoup de gens de notre tranche d'âge sont partis, car de moins en moins de gens avaient l'opportunité de jouer et, du jour au lendemain, la musique dans notre ville a disparu. C'est devenu difficile pour un groupe aujourd'hui de jouer localement."* Alors que de moins en moins de groupes à guitares semblent émerger du Royaume-Uni ces dernières années et que les nouvelles générations tardent à reprendre le flambeau d'Oasis, de Kasabian et Arctic Monkeys, l'artiste dresse un tableau désabusé de la scène rock en Angleterre : *"Quand nous étions jeunes, nous allions à Northampton pour voir jouer des groupes indé, il y avait une salle de 600/ 700 places. Plein de groupes y passaient, c'était très vivant. Aujourd'hui, une salle comme le Roadmender programme des cover bands de Led Zeppelin, et c'est dommage, c'est une occasion manquée de faire jouer des jeunes groupes. A nos débuts, j'appelais moi-même The Soundhouse tous les quinze jours pour savoir s'il y avait des opportunités de jouer :* 'Je viens de voir que les Cribs jouaient dans trois semaines. Avez-vous déjà une première partie ?' *Et ça fonctionnait bien."*

L'ivresse des grandes scènes

C'est dans ce contexte grisâtre que sort "Volcano", ce très attendu deuxième album que le groupe a, comme d'habitude, enregistré dans le home studio monté par James Bagshaw dans sa maison familiale. *"C'est dans la chambre où j'ai grandi,* explique le chanteur. *J'y ai appris à enregistrer et à fabriquer des sons, ça relève de la partie expérimentale de notre processus d'écriture. Il y a une esthétique qui se crée avec cette façon de travailler. On tient à être autonomes mais, avant tout, c'est la seule façon de travailler que nous connaissons."* Bagshaw détaille le processus : *"En général je travaille une idée jusqu'à une certaine limite, quand je sens qu'il faut désormais que le groupe entier participe. Et puis ensuite des choses changent, les textes peuvent évoluer, l'ordre de certaines séquences, les arrangements. Sur 'Volcano', beaucoup de chansons ont été composées à partir de rythmes. C'est assez étrange de composer de la musique à partir de rythmes de batterie parce que les possibilités sont illimitées, il n'y a aucune restriction. 'Mystery Of Pop' a été écrite comme ça mais, pour d'autres chansons, c'est une mélodie, une intro, parfois ce qui était un riff devient une mélodie vocale."* Grands amateurs de vinyles quand ils en ont les moyens — *"J'aime creuser certains labels. Comme les débuts de Virgin, avec Gong et des trucs bizarres comme Henry Cow, Hatfield And The North, et les débuts du label Charisma"*, avoue Warmsley — les Temples ont conçu l'album spécifiquement pour ce support : *"On a choisi avec attention quelle chanson débute et quelle chanson clôt chaque face*, précise Bagshaw. *On sait qu'on n'a que 22 minutes, on fait attention au tempo des chansons et on veut que chaque face ait un début et une fin, et qu'elle soit aussi représentative que l'autre de l'album."* "Volcano" est un album conquérant où les chansons sont construites comme des édifices spectaculaires, avec un certain sens de l'emphase. La batterie sonne plus compressée que jamais, les basses sont grasses, les claviers synthétiques omniprésents, tissant une toile qui occupe tout l'arrière-plan et jouant un rôle prépondérant dans la plupart des morceaux. *"Avant on saupoudrait les chansons d'effets de synthétiseur. Désormais quand on les utilise, c'est qu'il y a un espace à emplir et ça doit être marquant, pour faire de véritables effets dramatiques."* Attention, le syndrome Kings Of Leon guette : on se souvient de l'évolution terrifiante des frères Followill après avoir découvert l'ivresse des grandes scènes et musclé en conséquence leur son pour l'adapter à des sonos énormes. La mue esthétique opérée par Temples est observable dès la pochette du disque. Les couleurs pastel et l'ambiance éthérée ont laissé place à quelque chose de plus flashy et plastique. Warmsley en est très satisfait : "*Elle a ce côté paradoxal qui nous plaît. Pour moi elle parle de la difficulté à s'accomplir, de la recherche de solutions. C'est une pochette ouverte à de nombreuses interprétations que je suis pressé de découvrir. Et puis elle rend vraiment bien en arrière-plan en concert."* On ne sait trop ce qu'il adviendra du groupe délicat qui avait touché le grand public avec une ballade élégante telle que "Keep In The Dark", mais Temples est en pleine mutation et l'Angleterre retient son souffle. ★

Album *"Volcanos" (Heavenly/ Pias)*

"Célébrer la musique"

Pause de pub rock

Dans les seventies, en réaction au glam rock féminisant, naquit le pub rock, mouvement musical tirant son nom des cafés britanniques où venaient se produire des groupes comme Dr Feelgood, fondé en 1971 à Canvey Island. On citera aussi Kilburn & The High-Roads (premier groupe de Ian Dury), les 101ers de Joe Strummer, et Eddie & The Hot Rods. Du chaudron pub rock, version super prolo du rock british des sixties, surgit le mouvement punk qui ajouta l'outrage vestimentaire et verbal aux accords basiques des pub rockers.

Photo Dan Cronin-DR

"Le secret"

GRANDADDY

Le skateur bricoleur californien Jason Lytle réactive le groupe dont il est le héros. Brillante idée : *Grandpapa* avait encore quelques splendides chansons à livrer. PAR FRANÇOIS KAHN

“Tout est trop parfait”

Dix ans après sa séparation, quatre ans après une reformation le temps de quelques concerts, Grandaddy revient accoucher d’un nouvel album. Le leader du groupe, Jason Lytle, y confirme qu’il est en plein papy boom : Grandaddy continue de ne rien faire comme on l’attend, et c’est tant mieux.

Sillonner la France

Le 1er janvier 2000 devait être le début de l’Apocalypse. Les pompes à essence allaient tomber en rade, les claviers des PC balanceraient des décharges haute tension et la civilisation finirait anéantie, tout ça par la faute de programmes archaïques qui allaient brutalement remettre à zéro les dates sur les Pentium dernier cri. D’ailleurs, même Jean-Pierre Pernaut en parlait, c’est dire si on y croyait. Dans la pratique, le bug de l’an 2000 a simplement fait disjoncter quelque chose comme trois parcmètres, mais il a au moins contribué à faire découvrir Grandaddy. Grandaddy est en effet arrivé à point nommé au printemps 2000 avec son deuxième album, “The Sophtware Slump”. Grandaddy n’était ni juste pop, ni purement electro. Le son de “The Sophtware Slump” semblait celui d’une bande de néophytes à la dégaine pas possible qui voulaient enregistrer sur leur home studio mais dont la machine se plantait tous les quarts d’heure. Des Beck qui auraient paumé le mode d’emploi de Cubase. Les titres avaient tous un côté faussement pataud, à coups de filtres et de relances rajoutées en copier-coller, théoriquement au mauvais endroit, mais cela communiquait pourtant aux morceaux une jubilation à la fois crétine et savante. Depuis Modesto, en Californie, Grandaddy saccageait toutes les règles et le rock avait déjà bien besoin de cette effronterie.

La critique US avait aussitôt décerné au groupe (c’était d’ailleurs la grande mode à l’époque) l’étiquette de Radiohead américain. *“Il y avait le côté* peur de la technologie *qui facilitait les comparaisons, mais nous, nous étions plutôt la version au rabais, celle que l’on peut trouver aux puces*, explique Jason Lytle, des années plus tard. *Radiohead fait des albums qui sont des expressions artistiques très ambitieuses, avant-gardistes. Je ne suis pas assez doué pour ça, je n’ai pas le niveau de jeu. Je ne crois pas que je passe assez de temps à étudier la musique pour ne serait-ce que vouloir ça. Moi, je tente juste de recréer la sensation que j’avais à huit ans quand j’écoutais de la musique.”* D’où des méthodes de création plutôt étranges pour le musicien pratiquement autodidacte, ancien skater semi-pro qui a conservé pas mal de nonchalance de son autre passion : *“Je ne m’exerce jamais avec mon instrument, guitare ou synthé, histoire que ça reste frais et que je puisse en jouer le moment venu d’une façon plus spontanée. Mais il y a une ligne étroite entre mal jouer et trop en savoir sur l’instrument à laquelle j’essaye de me tenir. Je veux me demander à chaque fois que je me mets à mon instrument ce que c’est que cette chose.”* Et pourquoi fait-il d’aussi beaux sons ? *“Mouais, pour de beaux sons, il faut d’abord que l’on duplique la partie de guitare une quinzaine de fois...”*

Après quatre albums, Grandaddy se sépare pratiquement en catimini à la fin 2005. Pour Jason Lytle, c’était surtout l’occasion de poursuivre sa carrière en solo, de façon plus tranquille, et de quitter Modesto qu’il détestait. Il était en fait le seul, avec de temps en temps le renfort du batteur, à jouer sur les disques de Grandaddy. Lytle n’a pourtant rien d’un tyran, ni d’un leader autoritaire réduisant les autres au silence. La reformation de 2012, qui s’est cantonnée à quelques festivals européens dont Rock en Seine, était déjà amicale, même si Lytle devait alors jongler malgré lui avec la promotion d’un album solo qui sortait au même moment. Plus récemment, on l’a d’ailleurs revu sillonner la France pour un hommage à “Figure 8” d’Elliott Smith, une des aventures artistiques dont il est particulièrement fier.

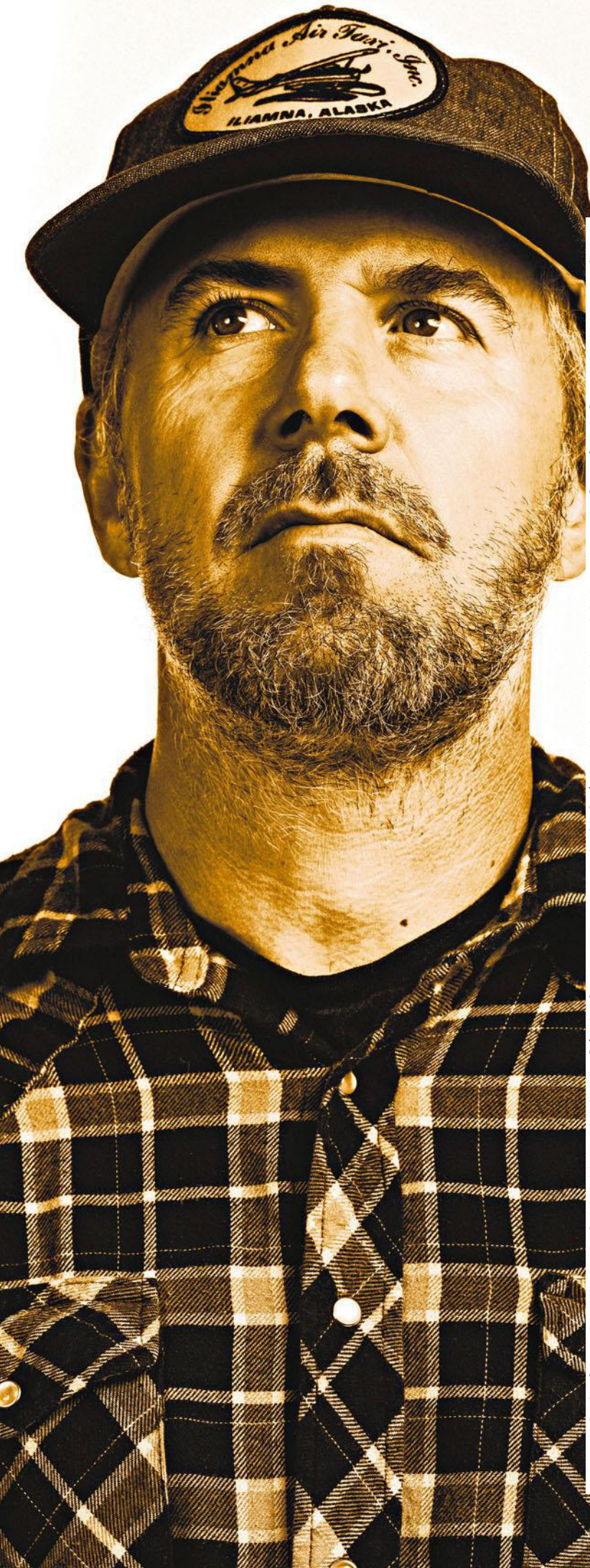
Conserver du désordre

Jason Lytle n’a pas changé ses méthodes de travail pour “Last Place”, le premier album de Grandaddy depuis onze ans : *“C’est simplement que je fonctionne comme ça. C’est déconcertant pour quelqu’un de l’extérieur, mais le groupe a toujours été d’accord avec cette méthode”*, reconnaît-il. Il a donc à nouveau tout écrit tout seul, joué de presque tous les instruments tout seul dans son home studio, avant de se rendre compte que ses nouveaux titres pouvaient être du Grandaddy : *“Je n’étais pas trop sûr au départ de pouvoir réussir à faire un nouvel album de Grandaddy. Ça a pris des années, même si je travaille en permanence sur toutes sortes de projets. Je fonctionne en fait très bien avec des œillères : si je réfléchis trop à la tournée ou à ce dont il va falloir que je discute avec les autres, j’ai peur de ne pas faire du bon boulot. Ça a donc mariné lentement, et soudain, les idées se sont mises à fuser :* ‘Bon sang, ça va le faire ! Bon sang, c’est en cours !’ *Mon idée, au fond, c’est d’emballer les autres membres, de leur apporter de la musique qu’ils aient envie de jouer. Ça donne de bien meilleurs concerts. Les gens sont plus heureux, tout le monde y gagne.”*

“The Last Place” reprend donc l’aventure lo-fi de Grandaddy longtemps après “Just Like The Fambly Cat”, alors que la technologie a évidemment beaucoup évolué dans l’intervalle. Pour quelqu’un comme Lytle qui est profondément sceptique sur le progrès, mais qui a évidemment besoin de la technique, l’évolution est à double tranchant : *“Difficile de dire si ça a progressé ou reculé. Il y a une beauté dans la simplicité de l’enregistrement analogique. Le numérique et les logiciels, c’est une source continuelle de soucis, rien que pour maintenir ses plug-ins à jour ou gérer les fichiers, alors que je suis très impliqué dans l’aspect technique. Je dois donc compartimenter mon cerveau avec d’un côté l’artiste barge, et de l’autre une sorte d’assistant très appliqué. Je pense avoir trouvé un équilibre entre matos typé à l’ancienne et de matériel plus récent, le meilleur des deux mondes. Mais aujourd’hui, ceux qui font des disques sont tous habitués à tout nettoyer lors du mixage. Tout est trop net, trop parfait et stérile. Je trouve qu’on passe trop de temps à vouloir virer le bruit. Je laisse plein de déchets sur ‘Last Place’. J’ai tenu à conserver du désordre. Sur la plupart de mes albums, je n’ai pourtant pas cherché à avoir un son de daube. Je faisais au contraire de mon mieux pour qu’ils sonnent bien.*

Smith en skate

“Figure 8” (initialement titré “Place Pigalle”), sorti en avril 2000, est le dernier album d’Elliott Smith paru de son vivant (“From A Basement On The Hill” fut achevé après son décès en 2003). Sa couverture montre le chanteur devant un mur peint de Los Angeles, sur Sunset Boulevard. Ce mur est devenu un lieu de pèlerinage pour les fans, avec une silhouette du chanteur peinte pour se prendre en photo dans la même pose que lui. L’auteur de la photo, Autumn De Wilde, a également réalisé le clip du deuxième single de l’album, “Son Of Sam”, inspirée par le film français de Chris Marker “La Jetée”.



C'est aujourd'hui à la portée de tout le monde, mais du coup c'est devenu terne, et je vais peut-être devoir modifier mon approche."

"Last Place" révèle pourtant un style général plus maîtrisé que ses prédécesseurs. L'écriture est plus régulière : Jason Lytle a désormais pris l'habitude de tester ses nouveaux titres au piano avant de commencer à enregistrer ses maquettes. Les deux moitiés de l'album opposent morceaux plus énergiques au début, et plus lents sur la fin, même si c'est purement accidentel selon Lytle (*"Au moins, pour la version vinyle, on pourra choisir la face en fonction de son humeur"*). "Check Injin" nous réserve quelques riffs de metalleux : *"C'est mon passage Metallica. J'adore quand je réussis à glisser du Metallica. Ils m'ont beaucoup influencé quand j'étais plus jeune, et que je faisais du skate, mais c'était l'époque 'Master Of Puppets', 'Kill 'Em All'. Ils avaient alors beaucoup plus de crédibilité."*

Une certaine limpidité domine pourtant, très loin de Radiohead ou de Metallica, vu que le disque adopte souvent de faux airs d'Electric Light Orchestra ou, en tout cas, des productions Jeff Lynne. Lytle y voit surtout le traitement appliqué à la caisse claire pour l'adoucir dans le mix. "This Is The Part", une ballade, comporte pour la première fois des arrangements pour vraies cordes : il n'en fallait pas moins à Lytle pour accompagner sa tentative de rendre sa chanson la plus triste et émouvante possible. Un titre résume sans doute l'esprit général de l'album : "I Don't Wanna Live Here Anymore". La musique est entraînante, mais les paroles décrivent les impressions que pourrait ressentir un gamin qu'on a changé d'école ou quelqu'un qui vient de quitter sa ville natale : *"Je l'ai écrite juste après être arrivé à Portland. Aujourd'hui j'adore la ville, mais à ce moment je n'étais pas enchanté d'y être. On sait bien qu'on finira par se faire à ce nouveau cadre, mais le réflexe, c'est de se dire que c'est craignos et que l'on veut rentrer à la maison. Donc, tout n'est pas négatif dans le morceau, il y a également une dimension humoristique."*

Quand il était gosse

L'enfant de huit ans qui découvrait avec émerveillement la musique est-il pour autant satisfait ? *"Eh, c'est toujours une lutte pour y parvenir, et je ne peux que m'en rapprocher. Je ne mets pas toujours dans le mille, mais je crois qu'il y a pas mal de moments sur ce disque où j'en suis très proche."*

Tel est donc Grandaddy, un groupe avec cinq têtes sur les photos, une seule en studio, mais une tête qui a toujours besoin, pour créer, de s'imaginer ce qu'en pensent les quatre autres ou de retrouver toutes les sensations de quand il était gosse.

Les cinq membres de Grandaddy, sans être des vieillards, ont désormais la quarantaine bien entamée, loin de la bande qui, en voulant vivre sur la route ses caprices de rock star (sans en avoir les moyens), avait précipité la fin du groupe. *"Avec le temps, on a désormais un souvenir affectueux de cette époque"*, confesse Lytle, qui vient à sa grande surprise de s'installer à... Modesto. Seuls lui et le guitariste Jim Fairchild sont restés musiciens professionnels depuis la séparation. Les trois autres ont un boulot *normal* et doivent donc d'abord obtenir quelques semaines de congé pour pouvoir partir en tournée. La solution arrange au final tout le monde : *"Le secret, c'est de ne pas faire des tournées trop longues. On va au fond sortir un album, donner quelques concerts dans de bonnes conditions, accorder quelques interviews, essayer de s'amuser, de rendre les gens heureux, et de se faire également peut-être un peu d'argent. Et c'est tout."*

Mais c'est aussi déjà beaucoup. ★

Album *"Last Place" (30th Century/ Sony Music)*

“Invendable, injouable, inécoutable”

JOHN LYDON & PiL

Une compilation de ses textes, les rééditions de deux PiL mythiques (“Metal Box” et “Album”) avec orgie de bonus : John Lydon a encore beaucoup à raconter.

RECUEILLI PAR BENOIT SABATIER

Votre premier groupe marque à jamais l’histoire ? Vous êtes mal barré. En solo ou avec un autre groupe, la suite sera obligatoirement déceptive : vous vivrez désormais sur votre passé. Quand on a été un Sex Pistols, comment rebondir ? Saigner sa copine ? faire une OD ? Ça ne fait pas obligatoirement de bons disques. John Lydon, avec Public Image Ltd, va réussir l’exploit : marquer l’histoire une seconde fois. No Future, c’est pour les autres.

Cendriers métalliques

Janvier 1978, terminus pour les Pistols en Californie. Johnny lâche McLaren et ses petits camarades. Comment échapper à la pression ? En allant se balader en Jamaïque aux frais de Virgin — Branson et sa Rolls l’attendent à Kingston. Puisque Devo est également sur place, une rumeur circule : Lydon va devenir le chanteur des Américains. Le principal intéressé dément : il est là pour écouter Dr Alimentado, The Congos, Althea & Donna, pas question de faire le crooner de luxe — c’est son propre groupe qu’il veut monter. Ce qu’il fait illico à Londres, en recrutant deux vieilles connaissances, Jah Wobble et Keith Levene. Le premier album de Public Image Ltd sort dès la fin de l’année. Il s’agit, alors que Vicious reprend “My Way” entre deux piquouzes et une inculpation d’homicide, de rompre définitivement avec l’orthodoxie punk. C’est fait : le trio peut maintenant s’atteler à son chef-d’œuvre, “Metal Box”. Chez John ou en studio, chacun rivalise d’ingénuité. A gauche, un bassiste autodidacte et arrogant (Wobble), à droite, un guitariste héroïnomane et ultra créatif (Levene), au centre, un artiste décidé à bousculer toutes les frontières (Lydon). Personne ne supporte personne, une cordiale haine unit chacun, et de cette tension naît une musique claustrophobe, paranoïaque, entre rock étouffé, dub givré, coldwave crispante, mélopées caverneuses, industriel planant, pop déliquescente... Guitares et synthés sonnent comme des outils aliens. Levene se plaint du jeu de basse pitoyable de Wobble, mais en attendant, rarement cet instrument n’a sonné aussi monstrueusement. Lydon intervient sur toute la chaîne de production, plaçant des cendriers métalliques sur les cordes du piano à queue, enregistrant des bruits de télé sur deux pistes, testant un nouveau clavier Yamaha, psalmodiant sur un morceau de plus de dix minutes... Il faut pour cet album d’exception une sortie exceptionnelle : il est commercialisé sous la forme de trois maxis dans une boîte en métal. La pub radio proclamera ironiquement : *“Douze titres merdiques de Public Image Ltd.”*

Trop de tensions ont été accumulées, il faut qu’un fusible saute : Lydon vire Wobble. L’ex-*Pourri* enregistre l’album suivant, “The Flowers Of Romance”, avec l’aide distante de Levene. L’air étant toujours irrespirable, le duo va s’installer à New York. Gros tube en 1983, “This Is Not A Love Song”, et c’est Levene qui est lourdé — *“on ne peut pas tout mettre sur le compte de la drogue : il était tout bonnement antipathique”*. Ils bossaient sur un album, Lydon enregistre finalement “This Is What You Want... This Is What You Get” sans lui, puis part vivre à Los Angeles. Il y recrute une bande de jeunes, compose avec eux de nouveaux morceaux, les enregistrant finalement avec Bill Laswell et des virtuoses de studio — c’est “Album”, autre sommet. PiL, toujours en activité, a depuis gravé cinq autres albums, mais ce sont aujourd’hui “Metal Box” (le plus acclamé) et “Album” (le plus décrié) qui ressortent avec moult inédits, démos, versions alternatives, live... John Lydon a raconté de long en large les Pistols. Pour nous, c’est sur ces mythiques disques de PiL qu’il revient.

Mon état d’esprit du moment

ROCK&FOLK : C’est un honneur de vous parler…
John Lydon *(rires)* **:** On se demande pourquoi ! On parle de quoi ? il y a pas mal d’actualités... On pourrait commencer par ce que je suis en train de finir, mon “Rotten’s Songbook” ?

R&F : OK, le livre où vous compilez toutes vos paroles de chansons : pourquoi cette exergue, “*Will sin for money*” ?
John Lydon : Il m’est régulièrement arrivé de faire de mauvais choix. Mais pas quand la motivation première, c’était le fric. *Merde, mais pourquoi j’ai fait ça ? Ah, oui, pour l’argent ! OK !* Le fric n’excuse pas toutes les conneries, mais il justifie certains choix. Bon, en l’occurrence, pour mon “Songbook”, c’est ce qu’on appelle en Angleterre de l’ironie : ce n’est pas ça qui va me rapporter plein de blé. Ce “Songbook”, c’est toute mon histoire. De ma première à ma dernière chanson, on voit ma vie, mon âme, mes créations, mes pensées, tout mon parcours sous forme de paroles. Même si je transpose, derrière, il y a moi, mon esprit.

R&F : Certaines paroles, comme celles de “Anarchy In The UK” ou “Death Disco”, sont manuscrites et vous avez personnellement illustré chaque chanson…
John Lydon : C’est un exercice que j’adore. Qu’il y ait un second niveau de lecture : ma représentation visuelle doit apporter un éclairage supplémentaire.

Photo Hans Heuse-Hollandse Hoogte/ Dalle

“Il a encore fallu se battre”

Je dois tout finir ce soir. Au début, je voulais que toutes les paroles soient manuscrites, mais j’ai manqué de temps — je suis toujours à la bourre, c’est ma façon de travailler : sous pression. J’aime la pression.

R&F : De quels textes êtes-vous le plus fier ?
John Lydon : Ce livre doit le prouver : les chansons rassemblées forment un tout. Chacune correspond à une période, cette rétrospective forme un fil cohérent. Je pense que le monde est enfin prêt à appréhender mon œuvre sans toutes les polémiques crevantes qui ont pu polluer certains moments. Si on enlève un texte, on loupe une marche. C’est un puzzle, si on veut toute ma vie, on ne peut pas laisser un trou, retirer une pièce.

R&F : Votre écriture a-t-elle changé, entre “Anarchy In The UK” *(1976)* et “Double Trouble” *(2015)* ? Quel regard avez-vous sur les textes que vous écriviez à vingt ans ?
John Lydon : Au début, mes sujets de prédilection tournaient surtout autour des gouvernements, des institutions, religions... Et en toute franchise je les trouve déjà consistants, cohérents. A partir de Public Image Ltd, mes centres d’intérêts se sont élargis, c’est devenu une recherche plus universelle, en partant de mes problèmes personnels, qu’ils soient concrets ou métaphysiques. Ecrire honnête en étant totalement subjectif, c’est ma tâche. Ce “Songbook” me replonge illico dans mon état d’esprit du moment, je me rappelle exactement l’époque, le contexte, mon humeur... Si je perds la mémoire, ce livre sera là pour me rappeler qui j’étais à quel moment ! Tous ces mots expriment comment j’ai expérimenté la vie. Mais le vocabulaire humain devrait être encore plus large. Il n’y a pas assez de mots : c’est pour ça qu’on a inventé la musique.

R&F : Et inventé “Metal Box” : un album à l’origine sorti sous la forme de trois maxis dans une boîte en métal, pour…
John Lydon : Je suis au courant.

R&F : … pour être raccord avec le son : nouvelle musique, nouvel emballage ?
John Lydon : Le visuel, ce n’est pas un détail. La musique véhicule une esthétique, la pochette participe évidemment à celle-ci. C’est un portrait visuel de ce que vous allez écouter. Pete Townshend avait proposé que je joue le personnage principal pour l’adaptation ciné qui était en train de se monter de “Quadrophenia”. J’ai passé des essais, mais les producteurs ont finalement choisi Phil Daniels. Ils m’ont envoyé les pellicules de mes essais, des bobines dans des boîtes métalliques. J’ai tout de suite flashé : c’est ce paquetage que je veux pour notre nouvel album, la pochette la plus géniale jamais conçue ! Frappée de notre logo PiL : une sorte de détournement, façon cachet d’aspirine, du logo d’une grosse entreprise spécialisée dans la chimie...

Broyer les étiquettes

R&F : Pourquoi votre maison de disques, Virgin, n’a pas aimé l’idée ?
John Lydon : Eh oui, il a encore fallu se battre. Pourquoi l’industrie musicale est-elle obligatoirement effrayée par toute bonne idée ? Je ne suis pas sûr aujourd’hui que ces gens de Virgin se vantent d’avoir essayé de nous dissuader...

R&F : Et ce n’était même pas pour une question de coût ?
John Lydon : Même pas, puisque c’est nous, Public Image, qui avons payé les metal box ! S’il y a une chose dont vous pouvez être sûr, c’est que les gens de Virgin n’ont pas dépensé un penny de plus ! Mais je pense que ce qui les ennuyait le plus, c’était la musique elle-même. Si cet album avait contenu des hits potentiels, ils auraient été moins réticents. Leur retour, c’était : *“Votre ‘Metal Box’, il est inchartable, invendable, injouable, inécoutable.”* Quel accomplissement, non ?!

R&F : C'est vrai que ce n'est pas une musique facile d'accès. C'était votre volonté première, créer un rock avant-garde ?
John Lydon : Pas du tout. Je m'oppose en faux. Cette musique, c'est la représentation la plus exacte de ce que nous étions en tant qu'êtres humains. "Metal Box", ce n'est pas une projection futuriste, une invention fictive, c'est nous, Public Image. L'avant-garde, je connais, et ce n'est pas ça. Là, on est même plus proche du disco.

R&F : Un disco très expérimental, alors ?
John Lydon : Un album expérimental, là, oui, c'est sûr. On a essayé tellement de choses. Faire se rencontrer deux idées différentes, parfois adverses, pour créer une troisième entité cohérente.

R&F : Dans ce processus, l'utilisation de synthétiseurs était importante ?
John Lydon : Tout l'était. Dès le début de PiL on a inclus cet instrument et, comme c'était un outil encore nouveau, on a essayé plein de trucs, en autodidactes, de façon pas très orthodoxe. C'est l'époque où il devenait moins compliqué d'acheter un synthé, on s'est payé un Prophet 5, il a eu un rôle aussi important que les autres instruments, au niveau de la composition et du son PiL. Mon approche du synthé était assez identique à mes rapports aux gens : je ne m'occupe pas du manuel d'utilisation, des on-dit le concernant, je passe du temps avec lui, et on finit par s'apprécier et devenir intime. Le son m'a toujours fasciné, et pour "Metal Box", on l'a beaucoup travaillé. Le son permet de capter une émotion qui n'existera qu'à travers lui, c'est fascinant.

R&F : "Metal Box", c'était : *le rock'n'roll crève, on va l'achever* ?
John Lydon : Le punk avait réanimé le rock'n'roll, mais en 1978, pour moi, le punk était mort. Pourtant, quand j'ai formé Public Image, je retrouvais l'excitation de mes débuts : faire de nouveau table rase du passé, revenir au Do It Yourself, créer une musique déviationniste, non-conformiste : l'essence du rock'n'roll, quelque part ?

R&F : Même si "Metal Box" sonne comme un album alien, on peut y déceler certaines influences…
John Lydon : Plus que des influences, je dirais des inférences. L'imitation ne m'a jamais intéressé, au contraire, c'est un repoussoir. Mais bon, oui, on peut y entendre du disco & dance… Du reggae & jazz… Du rock & roll… Ce ne sont que des étiquettes, et il me semble que cet album les broie. Reste que tous ces genres musicaux ont pu d'une manière ou d'une autre au long de notre vie faire partie de notre apprentissage, alors on peut les retrouver dans "Metal Box"… L'imitation remplace l'apprentissage, l'expérience. Moi, je me nourris de mon vécu.

R&F : Votre vécu, c'est aussi une grande érudition musicale. Est-ce que ces groupes ont compté au moment de l'enregistrement de "Metal Box" : Neu!, La Düsseldorf, Chrome, Throbbing Gristle, Keith Hudson ?
John Lydon : Ah mais Neu! et La Düsseldorf, je les écoutais déjà depuis longtemps ! J'étais ado quand j'usais tous les disques de krautrock, ils sont gravés dans ma mémoire. Un de mes préférés, c'était Guru Guru. Can, je les ai vus en concert au milieu des seventies. Le son de basse était tellement hallucinant, c'est obligé que ça ait compté pour PiL… Chrome, oui, bien sûr, je connais, mais je ne vais pas commencer à vous citer mes disques préférés, il y en a trop. Je n'ai aucun préjugé, je peux tout écouter, sauf peut-être du New Orleans, le jazz traditionnel : je ne sais pas pourquoi, mais ça m'évoque les embouteillages à Paris.

Une fille kidnappée

R&F : Avant "Metal Box", vous sortez le single "Death Disco". Pourquoi l'avoir intitulé "Swan Lake" sur l'album ?
John Lydon : A la base, c'est un morceau que j'ai écrit au sujet de ma mère, qui mourrait d'un cancer. J'ai eu le temps de lui faire écouter une version avant qu'elle décède. Personne n'a pigé : les gens pensaient que c'était une chanson anti-disco. N'importe quoi. Alors qu'ils dansaient sur la mort de ma mère. Bref, on l'a réenregistrée, et j'ai changé le titre, "Swan Lake", en clin d'œil à ce ballet que ma mère adorait, "Le Lac Des Cygnes" de Tchaïkovski. Je ne chante pas : je crie ma détresse de la perdre. Des hurlements de douleur.

R&F : C'est tout "Metal Box" qui est dark…
John Lydon : Attention : c'est juste ce morceau, "Death Disco"/ "Swan Lake", qui se réfère à la mort de ma mère… Un événement terrible, mais autrement, l'enregistrement de "Metal Box", la créativité qui l'entourait, c'était une période heureuse. J'avais décidé qu'on prendrait la liberté de composer ce qu'on voudrait. C'était exaltant, de se sentir aussi libre.

Mise en boîte

Le design de "Metal Box" est l'œuvre de Dennis Morris et, bien que l'objet n'ait pas coûté plus cher qu'une jaquette d'album, Virgin a demandé au groupe un tiers de son avance pour frais de fabrication. Un précédent projet prévoyait une pochette en papier de verre, ce qui aurait endommagé tous les disques mitoyens dans une collection de vinyles. L'idée fut reprise en 1980 par le groupe Durutti Column. Rayé du catalogue en octobre 1979 après le pressage initial de 60 000 exemplaires, "Metal Box" est réédité sous pochette papier et re-titré "Second Edition".

R&F : Autre morceau au sujet sinistre : "Poptones", l'histoire d'une fille violée qui retrouve ses agresseurs grâce à la cassette qu'ils écoutaient. Savez-vous…
John Lydon : Si je le sais ? Mais c'est moi qui ai écrit la chanson ! Heureusement que je connais le sujet de "Poptones" !

R&F : Savez-vous quelle cassette passait, dans la voiture des violeurs ?
John Lydon : Ah. J'ai tiré l'histoire d'un fait-divers paru dans le Daily Mirror, une fille kidnappée dans une bagnole et violée dans des bois. Elle réussit à s'enfuir, on identifie les criminels grâce à la cassette restée dans l'autoradio. Cette cassette, c'était un album des Bee Gees — je ne peux pas le certifier à 100 %, mais ça devait être leur BO de " Saturday Night Fever", le grand succès du moment. Ils n'avaient plus besoin de publicité, en tout cas, pas de celle-là.

R&F : Les séances de composition, chez vous à Gunter Grove ou en studio, ont souvent été décrites comme des séances un peu glauques, à cause des drogues, de l'alcool…
John Lydon : Non ! Pas du tout ! Une des raisons étant qu'on était trop fauchés pour se droguer. Ça coûte cher, la drogue !

Photo Ebet Roberts/ Dalle

“J’ai toujours adoré Led Zeppelin”

R&F : Vous n’allez pas nous dire que Keith Levene ne se droguait pas…
John Lydon : Par contre je peux vous dire qu’il n’a jamais partagé avec moi ! Il n’a jamais été très partageur, à tous les niveaux !

R&F : Comment expliquez-vous le problème de batteur, sur cet album ? Vous avez utilisé quoi, trois batteurs différents, en plus de Levene et Wobble, qui ont aussi occupé ce poste ?
John Lydon : On pourrait encore expliquer ça à cause d’un truc qui explique beaucoup de choses : l’argent. Embaucher un quatrième musicien à plein temps au sein de Public Image, à l’époque, on ne pouvait pas se le permettre. Et on s’est aperçu que recruter un batteur occasionnellement, ça fonctionnait parfaitement. Ça a toujours été un dilemme pour PiL : si on avait eu plus de moyens, il aurait fallu faire des concessions, alors j’ai préféré que PiL soit un groupe sans trop de fric, pour avoir les mains libres, quitte à devoir souvent changer de personnel, dès qu’un musicien ne se trouvait pas assez rémunéré... Et puis il y a toutes les histoires d’ego : garder un groupe soudé, c’est mission impossible. Aujourd’hui, je suis content, on est complètement indépendants, on sort nos albums sur notre propre label.

Improviser davantage

R&F : Il y a sur “Metal Box” un instrumental intitulé “Socialist”, sorti sous l’ère Thatcher. Quelle résonance peut-il avoir sous Trump ?
John Lydon : Bof... C’est un peu un morceau-bonus, sur “Metal Box”... J’avais écrit des paroles, mais ça ne fonctionnait pas, alors on a laissé le morceau comme ça... Quant au titre... Pour moi, le socialisme, c’est un peu comme le rock : certains annoncent sa mort, mais c’est plus un concept, un work-in-progress, il évolue, se perd, s’adapte, mue... Avec ce même espoir : créer un monde meilleur. En fait, je ne sais pas trop quoi répondre à votre question.

R&F : Votre voix est reconnaissable entre mille, et en plus, sur “Metal Box”, vous l’utilisez de façon très variée…
John Lydon : C’est un instrument qui représente l’émotion que vous voulez faire passer. Or, sur ce disque, les sujets sont plutôt hétéroclites d’un morceau à l’autre, alors pour chaque texte, ma voix diffère. Parfois c’est le ton qui varie, parfois les notes, parfois la prononciation, etc : c’est le sentiment qui impose l’atmosphère. Si vous trouvez l’atmosphère générale dark, c’est peut-être aussi parce que vocalement, j’ai essayé d’aller dans des zones où je me sentais mal à l’aise — c’était la seule règle sur cet album : prendre des risques. Pas seulement par défi : parce que j’aime ça !

R&F : Parmi tous les bonus de cette réédition, il y a une John Peel Session, de 1979 : c'est la seule et unique *Peel Session* de Public Image Ltd ?
John Lydon : Il faut croire. Je n'ai rien à raconter sur John Peel, on ne s'est jamais parlé. Ce que je peux vous dire, c'est que la radio britannique, à l'époque, ce n'était pas la joie. Surtout pour moi : tout ce que je faisais était immanquablement banni des ondes. J'ai écrit un morceau, sur "Metal Box", à ce sujet : "Radio 4".

R&F : Il y a aussi comme bonus un live à Manchester, au Russell's Club, où vous jouez en avant-première des morceaux de "Metal Box"…
John Lydon : Oui, on avait fait une télé dans la journée à Manchester, on n'avait rien à foutre de notre soirée, on était avec Tony Wilson, un mec vraiment allright, il manageait ce club, il a proposé qu'on s'y produise. Alors ni une ni deux, on y a débarqué et on a joué !

R&F : C'était plus problématique de jouer les morceaux de "Metal Box" que ceux des Pistols ?
John Lydon : Par certains aspects, c'était plus compliqué, parce que les morceaux sont plus complexes mais, d'un autre côté, non, parce qu'on pouvait davantage improviser... De toute façon, chaque live me stresse. Je ressens à chaque fois une énorme pression. Bon, là, à Manchester, ce n'était pas évident, on n'avait pas du tout répété. Il faut dire que Public Image n'a jamais aimé les répétitions.

Les dogmes punk

R&F : Aujourd'hui, "Metal Box" est considéré comme le chef-d'œuvre de PiL, un chef-d'œuvre du post-punk, du rock : ça vous va ?
John Lydon : Chef-d'œuvre, le terme est tellement galvaudé, cet album mérite mieux, non ? Mais c'est vrai qu'il est plutôt bon. Ou plutôt mauvais, ça dépend de votre humeur.

R&F : Comme "Metal Box", l'album "Album" de PiL est réédité avec plein de bonus. Nous sommes en 1986, il n'y a plus ni Jah Wobble ni Keith Levene…
John Lydon : Ils n'étaient plus là depuis un bon moment...

R&F : Leur départ a été violent, haineux ?
John Lydon : Il y a toujours du ressentiment dans une séparation. Mais pas de ma part. Public Image, c'est comme une école de musique, beaucoup de musiciens qui sont passés par le groupe ont ensuite continué solo, ils avaient une bonne carte de visite avec PiL.

R&F : Vous pourriez retravailler avec Wobble et Levene ?
John Lydon : Mais pourquoi ? Il faudrait que j'en éprouve le besoin, ce qui n'est pas le cas !

R&F : "Album", c'est en fait un disque solo ?
John Lydon : J'avais un groupe, des jeunes gars recrutés à Los Angeles, mais ils n'ont pas supporté la pression de cet enregistrement. Il a fallu que je sois brutal, que je prenne la décision de les remplacer, vite. On a donc dû rapidement, avec Bill Laswell, trouver d'autres musiciens. On était pressés par le temps, le plus simple était d'embaucher des musiciens de studio libres et capables de faire le boulot efficacement. Des noms inimaginables pour les punks de 1976 : Steve Vai, Ginger Baker, Tony Williams ! Le plus drôle, c'est que ces musiciens jouissaient d'un total respect de l'industrie, puisqu'ils avaient participé à des disques qui s'étaient vendus par millions, et pourtant, ma maison de disques aux Etats-Unis, Elektra, a détesté cet album : j'ai été viré. Il faut dire qu'Elektra ne savait pas que j'avais recruté des pointures. Ceci expliquant cela. Des moutons.

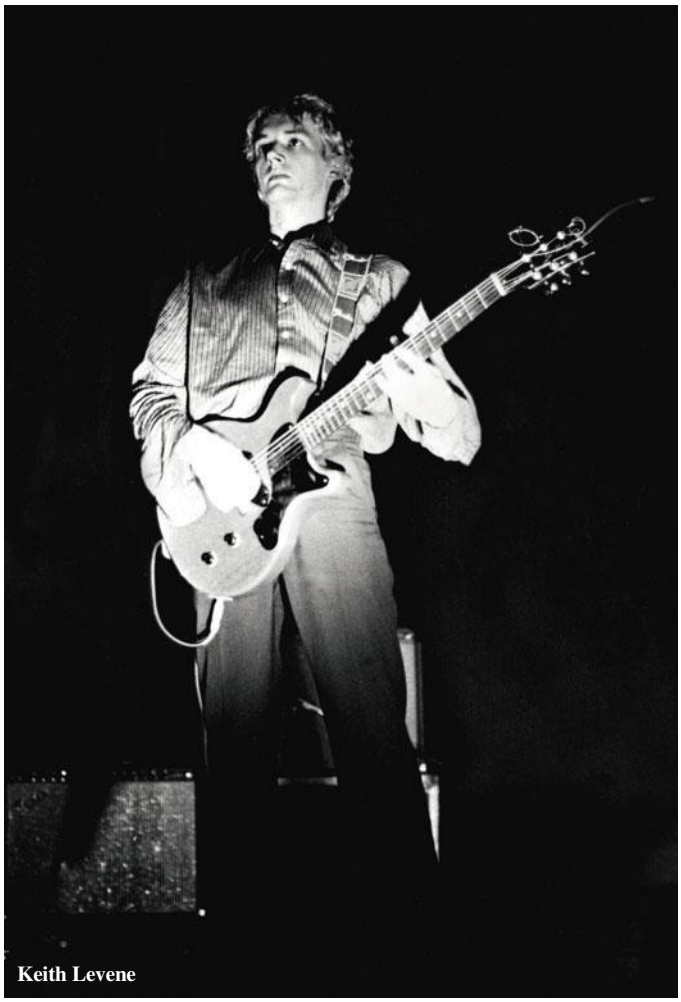


Photo Archives Rock&Folk-DR
Keith Levene

R&F : Le punk revendiquait l'amateurisme : vous avez aimé travailler avec ces virtuoses ?
John Lydon : J'ai adoré.

R&F : Vous avez déclaré que Miles Davis est venu vous féliciter en studio, puis que c'était Ornette Coleman : alors, lequel des deux ?
John Lydon : Coleman. Il a dit que je chantais comme il jouait du saxo.

R&F : Le morceau fait partie des bonus d' "Album", il y a aussi le live à la Brixton Academy de 1986, avec une reprise de "Kashmir"… Pour définitivement emmerder les gardiens du temple punk ?
John Lydon : C'est surtout que j'ai toujours adoré Led Zeppelin ! A un moment, en effet, il ne fallait pas trop le clamer. Les dogmes punk restaient des dogmes : non merci. Je m'en tape : "Physical Graffiti" est un de mes disques préférés. Il y a deux faces d'une telle puissance ! Merde, est-ce que je ne délire pas, je me suis transformé en hippie ou quoi ? Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise : personne n'est parfait. ★

Albums *"Metal Box" et "Album" (UMC)
Livre *"Mr Rotten's Songbook" (JohnLydon.com)*

Photo Hans Heuse-Hollandse Hoogte/ Dalle

Les plus sauvages du pays

CACTUS

Composé de ce qui se faisait de mieux en matière de solistes sauvages, ce quartette américain était la Rolls du rock lourd. Hélas, son succès ne fut que trop éphémère.

PAR TONY MARLOW - PHOTOS JEAN-PIERRE LELOIR

Il fut un temps, que les moins de cinquante ans n'ont pas pu connaître, où hard rock se conjuguait avec feeling, swing lourd et surtout racines blues, omniprésentes dans les phrasés des chanteurs et les jeux des guitaristes. Considéré à ses débuts comme la réponse américaine à Led Zeppelin, Cactus synthétise bien tous ces paramètres, doublés d'une bonne dose de violence inhérente au genre. Composé de Carmine Appice et Tim Bogert, la meilleure section rythmique de son temps, Jim McCarty, le secret le mieux gardé de la guitare rock et Rusty Day, *chanteur extraordinaire*, Cactus délivrait pendant deux ans des shows frisant l'émeute avec une virtuosité folle. Bienvenue dans une histoire emplie de bruit et de fureur, manuel de hard rock à l'usage des jeunes générations.

Né le 15 décembre 1946 à Brooklyn (New York) Carmine Appice se passionne très tôt pour la batterie, attiré par les jeux flamboyants de Gene Krupa et Buddy Rich. Il est également fasciné par le solo de Louie Bellson sur "Skin Deep" de Duke Ellington, joué (en 1952) sur double grosse caisse et le bosse dans les moindres détails. Il rencontre Tim Bogert lorsqu'il intègre Vanilla Fudge en 1966. John Voorkis *Tim* Bogert III naît à New York le 27 août 1944, apprend le piano, le saxophone et intègre les Belltones puis les Chessmen avec qui il accompagne les Shirelles, les Crests, les Earls. Il se met à la basse électrique avec l'arrivée de la surf music. En 1965 il rencontre l'organiste chanteur Mark Stein au sein de Rick Martin & The Showmen et forme The Pigeons avec Stein, le guitariste Vinnie Martell et le batteur Joey Brennan. Ils changent leur nom en Vanilla Fudge lorsque Appice intègre le groupe à la place de Brennan. Les deux hommes vont rapidement développer une nouvelle façon de concevoir la rythmique : puissante, lourde mais sachant swinguer quand il faut. L'époque est au psychédélique. Le succès instantané du groupe les propulse en tête d'affiche de nombreux concerts. En 1969, une jeune formation anglaise pleine de niaque, Led Zeppelin, fait leur première partie et leur met une claque. Piqués au vif, Appice et Bogert se disent qu'il est temps d'évoluer vers une musique plus rentre-dedans et écoutent Jeff Beck et Jimi Hendrix. Leur but est de faire partie de cette nouvelle scène hard rock, différente du rock symphonique de Vanilla Fudge qui arrive en bout de course. Bogert : *"Nous avions écouté 'Beck-Ola' et voulions nous plonger dans le rock et le blues, à l'inverse des expérimentations psyché."* Sur les conseils de John Bonham, leur choix se porte sur les Anglais Rod Stewart et Jeff Beck, leur guitariste favori et rival numéro un de Jimmy Page. Suite à des différends au sein du Jeff Beck Group dont il était chanteur, Stewart décline l'offre. Qu'à cela ne tienne, ils tourneront en trio mais, la veille de prendre l'avion pour les USA, Beck est victime d'un grave accident de la route qui l'immobilisera dix-huit mois. Malgré cela, le désir brûle toujours aussi fort chez les deux rythmiciens qui ont déjà le nom du futur groupe trouvé lors d'une tournée de Vanilla Fudge en Arizona en voyant l'enseigne du Cactus Drive Inn.

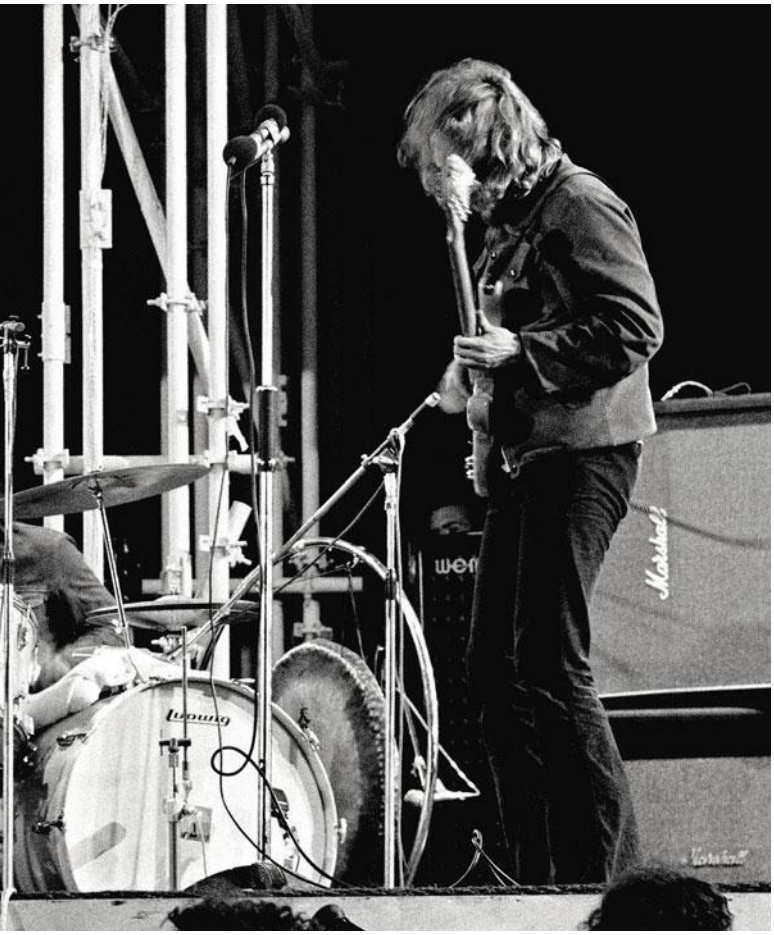
Rusty le Rebelle

Toujours sans guitariste, ils prospectent alors sur Detroit où évoluent les groupes les plus sauvages des Etats-Unis (Frost, MC5, Stooges) et leur choix se porte sur le brûlant Jim McCarty. Né le 1er juin 1945 à Detroit, James McCarty dit *Jim* intègre au début des années 60 une formation légendaire de la ville, Mitch Ryder & The Detroit Wheels avec qui il enregistre sur New Voice trois albums devenus cultes et place trois titres dans le Top 10 ("Jenny Take A Ride" 10e en 1965, "Devil With The Blue Dress On/ Good Golly Miss Molly" 4e en 1966, et " Sock It To Me Baby" 6e en 1967), de petites merveilles de garage soul. On le retrouve en 1968 dans le Buddy Miles Express où son jeu se remarque sur les albums "Expressway To Your Skull" et "Electric Church" (1969). Il rencontre à cette occasion Jimi Hendrix qui produit quatre titres de l'album en février 1969 dont l'instrumental co-écrit par McCarty, "Freedom Special". Lors des séances, il jamme avec Jimi sans complexes pendant de nombreuses heures. Tim Bogert reconnaît avoir repéré McCarty dès ses tubes avec Mitch Ryder et admirait son jeu : *"Un des guitaristes les plus chauds du pays."* McCarty : *"Ils m'ont appelé quand j'étais à San Francisco. Ça m'a intéressé car j'étais vraiment branché par Jeff Beck à cette époque. 'Beck-Ola' était sorti et les Cream venaient de se séparer. Il y avait neuf millions de groupes qui voulaient les remplacer."* Ted Nugent, peu prodigue en compliments, célèbre également le jeu de McCarty, *"dieu de la guitare"*, de qui il a beaucoup appris et qu'il place au même niveau que Chuck Berry, Bo Diddley ou Les Paul. C'est d'ailleurs du groupe de Nugent, les Amboy Dukes, que vient le chanteur Rusty Day recommandé par McCarty. Né le 29 décembre 1945 à Garden City (Michigan), Russell Edward Davidson dit *Rusty Day* connaît une enfance turbulente, baignée dans le rock and roll dont il connaît tous les classiques par cœur. Il apprend la batterie, l'harmonica et forme Rusty Day & The Midnighters avant de rejoindre Amboy Dukes comme chanteur sur l'album "Migration" (1969). Au milieu de compositions rock psyché, se remarque une reprise bluffante de "I'm Not A Juvenile Delinquant" de Frankie Lymon & The Teenagers, chantée dans le plus pur style doo-wop et qui va comme un gant à Rusty le Rebelle. Appice apprécie le caractère entier de Rusty Day à la fois amical, bien dans ses pompes mais pouvant être violent et hors de contrôle dans certaines circonstances.

Face à Jimi

Le groupe commence à répéter derrière les bureaux de Break Out Management, agence artistique qui va le faire tourner. Dès les premières séances, le miracle se produit, la musique qui émerge de ces jams de *prise de contact* se révèle totalement originale. La Rolls-Royce des sections rythmiques se marie à merveille avec la violence de Detroit et les idées fusent. Rusty Day connaît par cœur des centaines de chansons et réussit à improviser des paroles sur les rythmes et riffs trouvés par les trois autres, propulsant les titres vers d'autres directions, sur n'importe quel tempo et dans toutes les tonalités : un véritable virtuose du chant qu'il traite comme un instrument. Deux mois après le dernier concert de Vanilla Fudge, Cactus donne sa première prestation le 16 mai 1970 au Temple Stadium de Philadelphie, rempli à craquer par 10 000 spectateurs. L'affiche est impressionnante : Steve Miller Band, Grateful Dead et Jimi Hendrix en tête d'affiche. Le groupe démarre avec ce qui va devenir un de ses titres emblématiques, une version hallucinante de "Parchman Farm" de Mose Allison et fait un set dévastateur, un véritable triomphe. Bogert : *"Je me souviens de cette soirée, j'étais stressé et excité de jouer face à Jimi Hendrix pour notre premier concert, sans parler des milliers de personnes devant.*

La marque des grands



J'attaque si fort que je me blesse la main. Jimi nous regardait et je donnais tout ce que je pouvais. Jouer devant une foule est une chose... mais jouer devant Jimi Hendrix en est une autre."

Hard rock démocratique

Fort de ce succès le groupe entre en studio sans tarder et enregistre en une semaine son premier album au studio Ultrasonic de Long Island. Capté live, ce disque, le préféré de nombreux fans, est une réussite totale, un monument de hard rock alliant d'une manière jamais entendue jusque-là violence et virtuosité, racines blues, riffs rock et swing jazz, comme seul un groupe américain peut le faire. Le son brut et peu produit est idéal et restitue bien le potentiel des quatre musiciens. Dans la continuité du contrat de Vanilla Fudge, ce tour de force est signé immédiatement par Atlantic qui réclame cependant un mixage un peu moins brutal et une pochette moins osée. Sur la première version, le cactus fièrement dressé sur fond de soleil rouge sang avait clairement la forme d'un sexe en érection, la version finale est donc moins explicite. Dépité, le groupe imprime des stickers avec le premier logo qu'il colle partout où il peut, y compris dans les couloirs de chez Atlantic. Le disque s'ouvre sur "Parchman Farm", on ne peut rêver meilleur début, Cactus réinvente totalement la chanson et tous les ingrédients de son style unique sont là : le chant rauque de Rusty Day qui vocalise avec une facilité étonnante, la guitare sauvage, trempée dans le blues et le rock de McCarty, le jeu de basse puissant et volubile, remplissant l'espace, de Bogert, et la batterie cataclysmique d'Appice dont les deux grosses caisses roulent comme le tonnerre de l'apocalypse. Après un tel sommet, ils calment le jeu avec la ballade "My Lady From South Of Detroit" avant le blues déjanté "Bro Bill", le super rock "Let Me Swim" où McCarty et Bogert font des merveilles, "Oleo" avec son solo de basse véloce et "Feel So Good" qui met Appice en valeur dans un solo de batterie aussi court que définitif. Lorsqu'ils improvisent en studio sur ce qui va devenir la seconde reprise de l'album, "You Can't Judge A Book By The Cover" de Willie Dixon, Appice croit que c'est une composition originale tellement Rusty Day et McCarty recréent la chanson. Le solo du guitariste sur ce titre est particulièrement brillant, il utilise une nouvelle pédale d'effet, la *Scrambler*, sorte d'overdrive harmonisé, qui donne une couleur très agressive à son jeu. Hormis ces deux reprises, tous les titres sont signés par les quatre musiciens dans un bel esprit démocratique qui rend justice au véritable travail de création collective. Sorti en juillet 1970, l'album se classe 54e, ce qui est un bon début.

La signature Kramer

Après avoir fait la première partie des Who, Cactus s'envole pour l'Europe où il fait une apparition remarquée le vendredi 28 août 1970 au Festival de l'Ile de Wight devant 600 000 personnes. De retour au pays, le groupe choisit d'enregistrer son deuxième album au studio Electric Lady, produit par rien moins qu'Eddie Kramer, ingénieur du son de Jimi Hendrix. Bogert et Appice avaient déjà travaillé avec lui sur la reprise de Vanilla Fudge de "Some Velvet Morning". Le résultat est somptueux, certainement leur album le mieux produit au niveau de la prise de son et du mixage. Kramer est sous le charme : *"Pour moi, Cactus était la personnification ultime du groupe de rock-blues américain qui déménage sérieusement. Il avait tout pour devenir énorme et a eu un gros impact sur la scène musicale US. C'était un grand groupe."* Dès le premier titre, une reprise incroyable de "Long Tall Sally" de Little Richard, le ton est donné. Avec son tempo médium puissant, son riff de guitare original et les refrains pris en shuffle, le titre passe bien en radio. Joué d'abord dans les rappels, "Long Tall Sally" devient un des incontournables des concerts. "Rock Out, Wathever You Like", "Rock'n'Roll Children" et "One Way... Or Another" sont typiques du hard rock de Cactus avec thèmes de guitare originaux, mélodies mémorisables, nombreux breaks, mises en place et changements de rythmes. Le rock des années 50 est omniprésent avec l'autre reprise de l'album, "Feel So Bad" de Chuck Willis (déjà repris par Elvis Presley), dans une version là aussi complètement personnelle avec un thème basse/ guitare et les improvisations vocales de Rusty Day. L'ombre de Robert Johnson et du Delta blues plane sur "Hometown Bust" et "Big Mama Boogie Part 1&2", qui est joué uniquement voix, harmonica et guitare acoustique avant qu'Appice ne rentre dans un roulement de grosses caisses. Nul doute que Billy Gibbons l'a bien écouté pour composer "La Grange"... Pièce la plus travaillée de l'album, l'instrumental "Song For Aries" est un showcase pour la guitare de McCarty qui alterne arpèges acoustiques, thème à l'électrique joué avec beaucoup de sentiment et solo hurleur à la Scrambler. Quelques clins d'œil à Jimi Hendrix dans le traitement des guitares (doublages, stéréo, phasing) portent la signature d'Eddie Kramer. Là aussi les chansons sont signées collectivement. Sorti en février 1971, ce chef-d'œuvre ne se classe malheureusement que 88e.

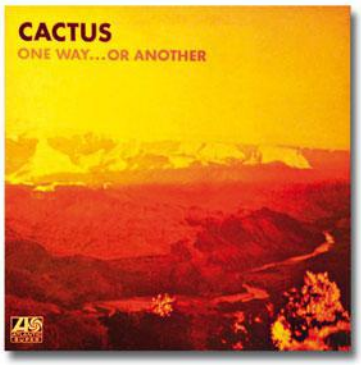
Incitation à l'émeute

Lorsque sort "One Way... Or Another", les Cactus se sont taillé une réputation scénique hors du commun avec des shows dévastateurs qui ne font pas de quartier. Toutes les têtes d'affiche se prennent des déculottées comme Ten Years After au Coliseum de Phoenix qui les vire de sa tournée. Dur de passer après eux, ils sont les plus sauvages du pays. Mais le fait qu'ils soient trop bons a un effet pervers : plus aucun groupe vedette ne les veut en première partie. Ils en sont réduits à jouer dans un circuit plus modeste de salles moyennes (5 000 personnes quand même) qu'ils remplissent sur leur seul nom. Tournant inlassablement, ils se constituent une légion de fans. Sur la route, c'est *sex, drugs and rock'n'roll*, à faire passer parfois Led Zeppelin pour des enfants de chœur. Ils ont aussi une réputation de solides bagarreurs et n'hésitent pas à faire le coup de poing backstage avec les autres groupes. Bogert, qui a le sens de la formule, résume bien l'affaire : *"Nous étions une bonne bande de potes."* Grands consommateurs de substances illicites, du pétard à l'acide et à la mescaline, ils ont de nombreux démêlés avec la justice, notamment lors d'un vol pour Cleveland où ils proposent un joint à l'hôtesse.

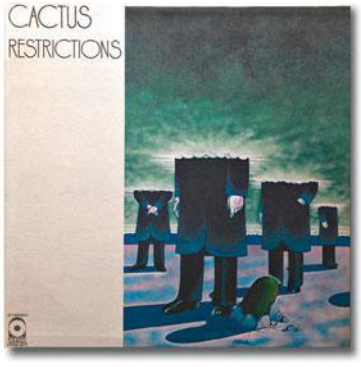
Evidemment, le FBI les attend à l'atterrissage et les embarque aussi sec. Les tournées sont émaillées de chambres d'hôtel saccagées, véhicules de location endommagés et autres réjouissances typiques de l'époque. Showman hors du commun, Rusty Day sait capter un public et le tenir dans la paume de sa main. Eternel révolté, anarchiste dans l'âme, il n'hésite pas, tel un Jim Morrison, à insulter les policiers qui empêchent les gens de danser près de la scène, ce qui lui vaut de nombreuses nuits au poste, comme au Boston Garden où il sera traduit en justice pour incitation à l'émeute. Cependant, des dissensions musicales commencent à poindre, McCarty estimant que Bogert considère trop la basse comme un instrument soliste au détriment du groove de l'ensemble.

Autorisation parentale

L'enregistrement de "Restrictions", le troisième album, se fait dans plusieurs studios différents. Le groupe y passe plus de temps et est, de l'avis de tous ses membres, son disque préféré, le plus abouti et travaillé. Le titre éponyme qui démarre la première face est typique du style Cactus avec là encore un changement de rythme qui lance le solo de McCarty. Le texte de Rusty Day est un vibrant plaidoyer anti-ordre établi. "Token Chokin' " démarre comme un blues tribal avant que ne s'installe une mélodie imparable. Jeu en slide, picking et chœurs efficaces, il sort en simple, cosigné comme le titre précédent par Day et Appice. "Guiltless Glider", signé à quatre, est le morceau de bravoure de l'album : démarré en shuffle, il change de tempo et McCarty se lâche totalement dans un solo fantastique où il raconte une histoire sans bavardage inutile, la marque des grands. Cette remarque vaut également pour le court solo de batterie qui suit, on n'a pas le temps de s'ennuyer. *"J'ai fait mon Buddy Rich"*, s'esclaffe Appice. Proposé par Rusty Day, "Evil" de Howlin' Wolf est totalement recréé et bénéficie de la production d'Eddie Kramer. Eddie Van Halen avouera s'en être inspiré pour composer "Hot For The Teacher". La patte de Kramer se retrouve sur "Alaska", autre moment fort. Composé par McCarty, Bogert et Day, ce swing bluesy est joué aux balais, avec solo d'harmonica et une partie de wah-wah qui évoque le Hendrix de "Up From The Skies", une belle réussite. "Sweet Sixteen" est un rockin' blues up-tempo à la "Rollin' And Tumblin' " avec un solo de guitare qui déchire tout et fait un clin d'œil à Eric Clapton dans "Crossroads". Hard rock violent, "Bag Drag" précède "Mean Night In Cleveland", instrumental blues acoustique inspiré de leurs démêlés avec la justice qui termine l'album. Un second guitariste, Ron LeeJack, est présent sur certains titres pour renforcer la rythmique mais cela ne suffit pas à retenir McCarty qui quitte le groupe début 1972. Une partie du management et du label en profite alors pour pousser Bogert et Appice à virer Rusty Day qu'ils trouvent incontrôlable et rendent responsable du manque de succès du groupe. Devant la pression, Rusty claque la porte, c'est la fin de la formation originelle. "Restrictions" ne fera pas mieux que 155e, mettant un terme aux espoirs de Cactus d'être la réponse américaine à Led Zeppelin. Une nouvelle mouture voit cependant le jour avec l'arrivée du chanteur anglais Peter French, ex-Leaf Hound, ex-Atomic Rooster, Duane Hitchings aux claviers et le jeune guitariste prodige de dix-sept ans Werner Fritzschings qui doit avoir une autorisation paren-tale pour partir en concert, on est loin de la sauva-gerie initiale. Malgré de bons moments comme "Bad Stuff", l'album "Ot 'N' Sweaty" qui en résulte déçoit les fans, les ventes s'enlisent et il ne dépasse pas la 162e place.



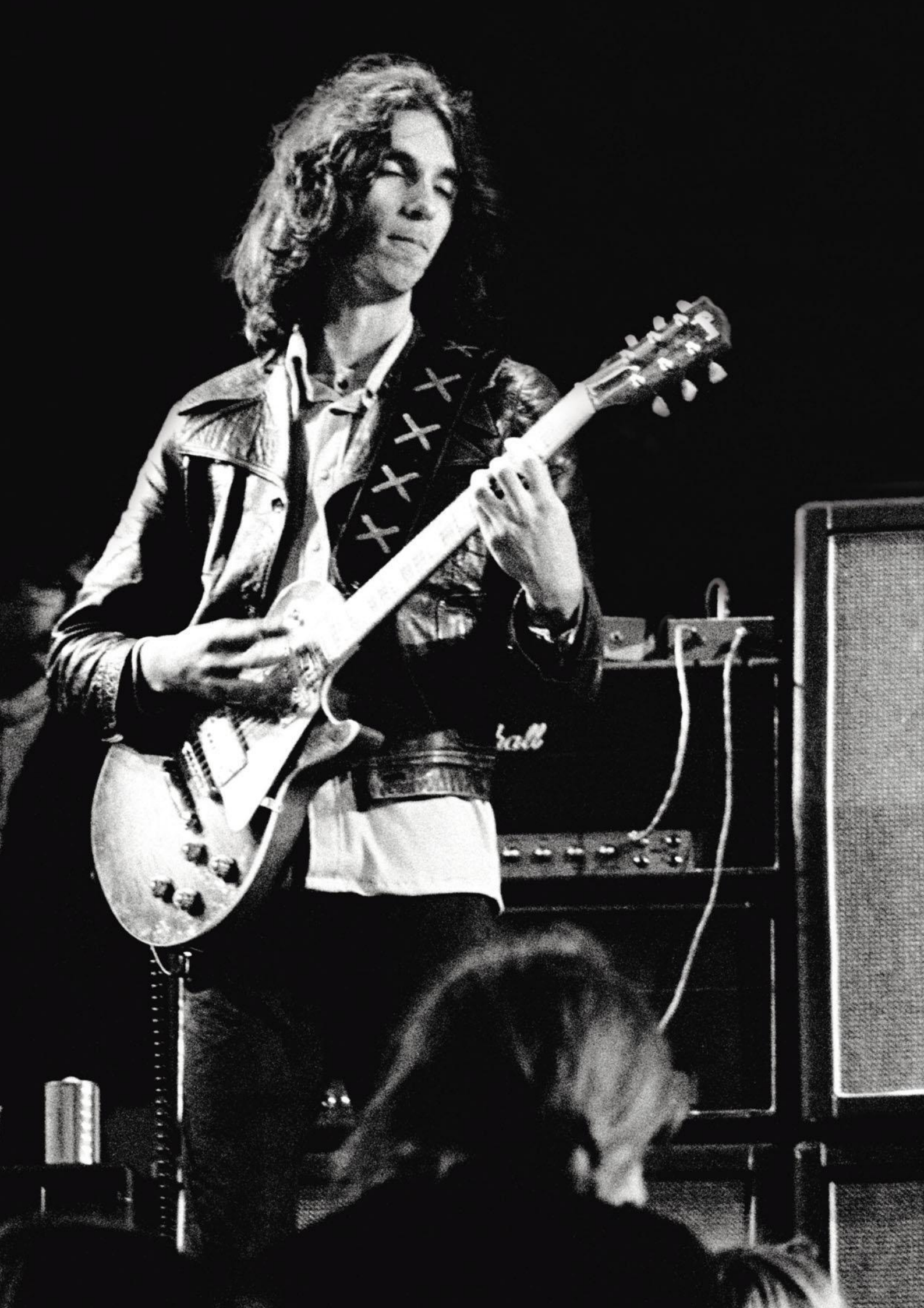
Le FBI les attend et les embarque aussi sec



A la mémoire de Rusty Day

Remis de son accident de voiture, Jeff Beck relance alors Bogert et Appice qui démarrent l'aventure BBA, association éphémère qui ne tiendra pas ses promesses malgré quelques fulgurances comme en témoigne leur fameux concert parisien retransmis par Pop 2. Ayant laissé la propriété du nom à Hitchings, celui-ci forme avec le guitariste Mike Pinera, ex-Blues Image et Iron Butterfly, le New Cactus Band, responsable du disque "Son Of Cactus" (Atlantic) qui se retrouve direct chez les soldeurs. McCarty, de son côté, rejoint les Rockets, groupe qui dure dix ans et cartonne avec "Rockets" (1979) et "No Ballads" (1980). En 2005, il a la grande satisfaction de voir son instrumental "Freedom Special" repris par Les Paul qui décroche un Grammy et l'invite à l'interpréter en duo sur scène. Tim Bogert tournera avec Rod Stewart, Rick Derringer, Billy Cobham avant d'enseigner au Musician Institute de Los Angeles. Aujourd'hui son principal plaisir est de piloter ses Harley, une saine occupation. En 1978, Carmine Appice joue sur le méga-tube de Rod Stewart "Da Ya Think I'm Sexy ?" qu'il cosigne, ce qui le met à l'abri du besoin jusqu'à la fin de ses jours. Il sort un DVD pédagogique dont la première demi-heure est consacrée à la technique de caisse claire de... Gene Krupa ! Rusty Day continue de vivre dangereusement en marge de la loi. Il remplace Mitch Ryder dans Detroit, reforme plusieurs versions de Cactus qui tournent principalement en Floride où défilent de nombreux musiciens dont Steve Gaines futur Lynyrd Skynyrd, et est contacté pour chanter dans AC/DC après le décès de Bon Scott. Sérieusement impliqué dans le trafic de cocaïne, il meurt violemment, comme il a vécu, abattu chez lui le 4 juin 1982, ainsi que son fils de douze ans, d'une rafale de mitraillette. Le meurtre ne sera jamais élucidé. Ainsi s'achève tout espoir de revoir un jour la formation originale. Les trois survivants se retrouvent néanmoins en 2006 et sortent "Cactus V" dédié à la mémoire de Rusty Day, un bon disque mais qui n'a plus la folie de la grande époque, celle où tous les espoirs leur étaient permis et où, l'espace de deux ans et trois albums, ils furent le meilleur groupe de leur temps. ★

Discographie Cactus chez Warner



Avec une constante : la classe

LITTLE WALTER

Alors que les Rolling Stones reprennent quatre de ses titres, on redécouvre Little Walter, qui fut à l'harmonica ce que Hendrix est à la guitare. Histoire d'un habitué des rixes, beuveries et embrouilles.

PAR CHRISTIAN CASONI - ILLUSTRATION MEZZO

Sa muse est la fille perdue du jazz et du rock'n'roll. Walter décrotte le blues de toute cette cambrousse qui lui collait aux semelles, simplifie les lignes d'harmo trop verbeuses, fait une bataille de chaque note et ouvre, aux harmonicistes, un véritable couloir aérien. Walter l'expérimentateur enregistre "Juke" en 1952 pour Checker, filiale R&B de Chess où s'accomplira toute sa carrière. La courbe des ventes lutte avec celle de l'alcoolémie. La première flanche, l'autre monte en flèche. Il est cerné par une meute d'harmonicistes qui jouent maintenant comme lui, mieux armés pour la réussite. N'empêche, il reste le plus grand souffleur de blues de l'histoire, sans doute un sale con… et probablement aussi un petit garçon.

Redémarrer chez les Blancs

En découvrant le corps de son frère dans ce cercueil bas de gamme, Marguerite tape un premier scandale contre l'embaumeur de la Biggs & Biggs : pour arranger un peu sa figure, il l'a tartinée d'un fond de teint trop sombre et lui a un peu trop gonflé les lèvres. *"Mais enfin, mon frère n'était pas noir !"* Walter était coloré d'un hâle clair, heureux de savoir qu'un Laviege, venu de France il y a bien longtemps, avait versé dans la lignée maternelle la tutelle des vieilles monarchies. La Cadillac s'était déjà envolée, Walter n'a plus sa petite croix chaînée au cou ni ses bagues. Le funérarium du South Side vrombit : Muddy Waters, BB King, Bo Diddley, Pinetop Perkins, Jimmy Reed, un nombre extravagant de jeunes femmes, certaines affirmant être l'épouse du défunt, et une enfant de neuf ans que Walter n'a pas élevée et qui prie pour son père. Le batteur Sam Lay entend un éclat dans la foule. C'est encore Marguerite. Elle accuse les frères Chess d'avoir détruit son frangin et menace Muddy Waters de lui péter la gueule.

Walter est mort le 15 février 1968, une quinzaine d'heures après avoir reçu un coup sur la tête alors que, la nuit déjà bien avancée, il jouait aux dés dans une ruelle avec des inconnus. Il fit une thrombose coronaire dans la piaule de l'une de ses *épouses*. Dans sa vie il avait encaissé des chocs plus violents, mais celui-ci terminait une très longue série de raclées et de comas qui l'avaient sérieusement délabré. Ce petit caillot attendait juste qu'on le pousse un peu. Marguerite avait raison sur un point : avant d'entrer dans l'orbite de Muddy Waters, son frère ne buvait que du Pepsi. Elle avait tort sur tout le reste. L'enfant chéri du régime n'avait pas assez d'estomac pour supporter la pression du succès, sinon comment comprendre cette incroyable décomposition ? Walter a consciencieusement manqué toutes les perches qui lui tombaient dans les mains. Il a déçu ces jeunes Blancs qui commençaient à pointer leur frange dans les clubs et lui apportaient des joints. Paul Butterfield en garde un souvenir exécrable. On racontait déjà beaucoup d'histoires effrayantes sur son compte, son alcoolisme, son agressivité, sa roublardise et son mépris. Quand les Stones vinrent à Chicago pour visiter le bureau des fantasmes, 2120 South Michigan Avenue, il avait fallu que Keith Richards, avec sa prétention lourdingue de toujours vouloir en être, aille inventer une bagarre au couteau entre Walter et Sonny Boy Williamson II.

Le grand bal de la lose

Junior Wells et James Cotton fascinaient, beaucoup moins que Walter, ce public inattendu, facile et convenablement thuné, mais eux n'avaient pas laissé perdre une si belle occasion de durer. Sam Charters, instruit de la déchéance dans laquelle tombait le seigneur de la Windy, n'en voulut pas pour la collection des "Chicago The Blues Today", chez Vanguard. Charters amadoué, Walter avait enfin son piston pour redémarrer chez les Blancs, mais n'eut pas la force de se traîner au studio.

Le "Best Of Little Walter" s'exportait bien en Angleterre. L'agence britannique Malcolm Nixon lui organisa une tournée à l'automne 1964, assortie d'un passage à Ready Steady Go!. Son existence administrative a toujours été flottante, la question du passeport demanda beaucoup de persévérance à ceux qui s'en occupèrent. Walter atterrit à Londres le 15 septembre et fit, de quasiment chaque date, une bérézina. C'est vrai qu'il n'avait pas apporté son ampli et qu'il était secondé par des gâte-sauces juvéniles, comme ces Groundhogs aux guitares bordéliques. Mais c'est vrai aussi qu'il passait ses nuits dans des bars antillais à écouter du rocksteady, à écluser des verres de feu et à griller de l'herbe. Le 18 octobre il avait sorti une lame contre un jeune fan qui s'appelait Rod Stewart. Ah, si Keith Richards avait su ça. Son deuxième raid européen, celui de 1967 dans les malles de l'AFBF, régala tout autant les esthètes de l'échec, et pour les mêmes raisons. De plus Willie Dixon avait commis Hound Dog Taylor, autre nappe phréatique de jus alcoolisés, comme guitariste de la revue. Hound Dog ne concevait pas qu'une chanson pût compter plus d'un accord et s'appliqua à massacrer les prestations de Little Walter. Or, en boogie, "My Babe" perd beaucoup de sa coquetterie.

Trous à rats du ghetto

Personne ne grimaçait comme Walter en entendant le nom de Sonny Terry, aussi sa reconversion dans le folk derrière le mandoliniste Johnny Young, ou derrière le chansonnier contestataire Shel Silverstein, fut-elle saluée comme le canular de l'année. Mais Walter foira avec autant de génie son coup chez les hippies en 1967. Pourtant les hippies n'attendaient qu'une success-story montée des bas-fonds, sans la politisation des Black Panthers. BB King et Ike Turner avaient pas mal réussi dans cet emploi. Les concerts du Matrix, Fillmore Street (San Francisco), devaient le renflouer et lui permettre d'attaquer le ventre mou de la contre-culture avec plusieurs dates en Californie. Walter arriva tout seul avec ses harmonicas. Il n'avait plus un sou pour se payer un groupe. Quicksilver se mit gratuitement à son service. Walter lança le show et s'éclipsa pour aller se noircir ailleurs, ne revenant que pour clore la soirée. Une date avec Bo Diddley, prévue près d'Oakland, fut annulée faute de pigeons. Walter devenait vraiment un boulet pour tout le monde.

Peu après cette nouvelle déroute, Marshall Chess, fils du patron, lui trouva un strapontin sur "Super Blues", une de ces illuminations psychédéliques qui le visitaient parfois et qu'il avait le tort de concrétiser. Intégrer Walter à ce projet, avec Muddy Waters et Bo Diddley, pourquoi pas finalement ? Walter avait commencé à psychédéliser le blues au début des années 50, Bo Diddley l'avait fait au mitan de la décennie, Walter et Bo se mesuraient comme les deux avant-gardistes de la maison Chess. L'album de *"Diddleyman, Mighty Muddy and SuperWalter"* était aussi mauvais que le reste des productions Marshall et, du peu qu'on puisse en juger en écoutant l'harmoniciste, on sentait bien que le bois du cercueil passait déjà au vernis.

Walter n'appréciait aucun de ses concurrents, ni Junior Wells ni James Cotton qu'il raillait très injustement comme des imitateurs sans moelle, ni Sonny Boy Williamson II avec qui il entretenait une sorte de camaraderie belliqueuse et qu'il tenait pour un escroc à cause du nom qu'il usurpait. Il vénérait en revanche Sonny Boy Williamson I, le seul harmoniciste qu'il cita jamais comme une influence, il aimait bien Walter Horton qui avait un style à part et, Dieu sait par quel ressort affectif, protégeait Carey Bell et Charlie Musselwhite.

Walter avait beau se rengorger, au temps de sa gloire (qui n'était pas si lointaine), il faisait des affiches à 3000 dollars. Il avait déchu dans des clubs à 500, puis 50 dollars, et fini par cachetonner pour 17, bradant sa gaufrette à d'anciens sidemen comme Sam Lay. Il ne tournait plus assez pour retenir ses musiciens, il était de surcroît une source inextinguible d'embrouilles. Avec les flics par exemple. Walter était un homme très fier, mais n'avait pas le gabarit de son amour propre. Durant ses grandes heures, les shérifs du Sud tiquaient quand ils voyaient passer

un station-wagon rempli de Noirs. Walter ne laissait personne le traiter de nègre, et c'est hélas ainsi que l'apostrophaient les potentats locaux. A Chicago aussi, les flics jouaient à se faire Little Walter, qui passait son temps à sortir de l'hôpital. Si les flics étaient en vacances, un mari jaloux ou l'une de ses gagneuses entraient en scène dans le grand bal de la lose. Son truc, c'était de prendre des balles dans la jambe. En 1960, le musicologue anglais Paul Oliver débarque à Chicago, impatient d'entendre Walter sur scène. Walter y avait encore eu droit, il avait une cheville bandée et se déplaçait avec difficulté. Durant la discussion qui suivit le set, Walter travailla son hôte avec un mélange de rouerie et de menace. Le malaise devint vraiment épais quand l'harmoniciste ouvrit sa chemise d'un air de défi et lui fit admirer la tapisserie de coups et de cicatrices qui fleurissait sur son corps. Encore un qu'il ne croiserait pas de si tôt.

Le plus triste dans ce long désastre, c'est l'arrogance de quelques apprentis qui jappaient derrière lui quand Walter était invincible, et venaient le chercher maintenant dans les trous à rats du ghetto, le défiaient sur ses titres de gloire et prétendaient l'humilier devant ses derniers fidèles. Mais Walter n'était déjà plus là et tout ça, c'était après. Parce qu'avant !

Walter enregistre “Juke” le 12 mai 1952. Chess a pu constater qu’une soufflette signée Little Walter, sur le disque de l’un de ses bluesmen, a la vertu de galvaniser les ventes. Pour l’instant, ce chauffeur de hits n’est qu’un sideman qu’on voit passer en franc-tireur. D’où l’idée de se l’attacher en le lançant en solo. L’instrumental “Juke” est un avatar de “Leap Frog”, que Les Brown avait enregistré avec son grand orchestre en 1945. Ce thème tourne beaucoup dans les oreilles de l’harmoniciste. Junior Wells s’en sert d’indicatif pour les gigs des Aces et Walter lui-même, d’indicatif pour les gigs de Muddy Waters. Walter est entouré de ses copains de club, tous vraiment au point sur cette pièce.

Il a 21 ans et déjà dans les pattes, en accéléré, l’odyssée du bluesman standard. Par monts et par vaux depuis l’enfance, l’ado rachitique que personne ne comprend parce qu’il parle créole et qu’on surnomme *“le Français”*, arrive à Helena (Arkansas), attiré par le King Biscuit Time, fameuse émission de Rice Miller sur la KFFA. Il est quasiment recueilli par la bande qui imposera son style à Chicago dans moins de dix ans, Sonny Boy Williamson II, Sunnyland Slim, Honeyboy Edwards ou Robert Lockwood. Lockwood, qui sera son guitariste plus tard, a pour l’instant

beaucoup de mal à décramponner ce môme qui l’a choisi pour bienfaiteur. Après Helena, Little Walter s’acoquine avec Walter Horton à Memphis, puis Sonny Boy Williamson I à Saint Louis. Le temps d’un crochet par Caruthersville (Mississippi) pour enlever la petite amie de Sunnyland, il se retrouve là où finissent ceux qui ont pris cet itinéraire : Chicago. Ici, ça se passe le dimanche matin sur Maxwell Street. Jimmy Rogers l’entend jouer dans la rue et le conduit à l’étoile montante Muddy Waters. Le premier disque de Muddy a apporté la lumière chez Aristocrat/ Chess, un petit label qui commence à briller sur la faune des puces. Hors studios, Muddy casse la baraque dans les abreuvoirs de Chicago avec un style plus moderne, au sein du combo dit des *“Coupeurs de têtes”* qu’il forme avec Little Walter et Jimmy Rogers. Len Chess qui contient, en studio, Muddy dans un blues plutôt rural pendant deux ans, l’autorise enfin à enregistrer avec son groupe de soirée. Walter entre en studio derrière lui en août 1950.

Jusqu’ici Walter et son copain Rogers ont fait quelques passages éclair et stériles sur des labels précaires, Ora Nelle, Tempo Tone, Regal, Parkway, dans les derniers soubresauts de l’ère Bluebird. L’harmoniciste souffle encore dans le style de Sonny Boy Williamson I. Chez Chess, dès la première séance, Walter devient le bonus commercial de ses frontmen. D’une séance à l’autre avec Muddy Waters, Walter loge l’harmo au centre de l’orchestre, à l’égal du chant : “Louisiana Blues”, “Long Distance Call”, “Honey Bee”, une présence que l’amplification rend encore plus hégémonique. Chess s’est résigné à l’amplification de l’harmo durant la séance Muddy Waters de juillet 1951 : “Country Boy”. Len Chess est un hustler qui a le dos au mur et besoin de rafler des petites mises rapides pour soudoyer les DJ et les installateurs de juke-boxes, mais il sait comment trafiquer le blues à Chicago pour lui faire cracher des oboles. Walter aime les saxophonistes, les orchestres de swing et les disques d’Illinois Jacquet. Pour moderne que soit Muddy Waters, Walter trouve qu’il fait quand même un travail de plouc.

“Juke” est ce prototype de jazzabilly qui éclaire un horizon pour tous les harmonicistes à venir. L’instrumental tient sur une juxtaposition de séquences, à peine quelques notes élastiques ne valant que par la qualité du souffle et la beauté de leur vibration. A mi-chemin, un écho plus soutenu les dilate, réverbère le trot des baguettes comme si Elgin Evans battait dans un souterrain, et donne une nouvelle urgence au bolide de Walter. On entendrait presque hoqueter l’harmonica façon Johnny Burnette. Walter ne cessera de radicaliser cet écho, qui devient quasiment son cinquième sideman tant que Chess ne l’oblige à retourner, acoustique, aux enseignements de Sonny Boy Williamson I. Tous ces instrumentaux dévastateurs aux titres souvent impersonnels, dans les slaps de la contrebasse et l’écho des baguettes, enregistrés quand les musiciens sont encore chauds et consomment probablement les dernières minutes du forfait, “Boogie”, “Fast Boogie”, “Crazy Legs”, “That’s It”, “Last Boogie”, “Fast Large One”, “Rocker”, “Blue Light”, “Big Leg Mama”, “Roller Coaster”, “Thunderbird”, “Back Track”, injectent un swing lourd, suralimenté, dans une poche de reverb qui fera florès à Memphis bientôt. Et plus loin encore. Risquant les volumes du Marine Band amplifié et du gros Chromonica 16-trous dans les angles vierges de sa petite sono, Walter carène un son puissant et expérimental comme feront, plus tard, les chercheurs psychédéliques de la Stratocaster.

Emulsions de popularité

Mais Walter n’est pas seul dans sa fusée. Il sait s’entourer de partenaires vifs, rigoureux, faciles à l’osmose, surtout les batteurs. Après le succès de “Juke”, il largue Muddy Waters, il échange à Junior Wells les Aces contre sa place enviée dans l’orchestre de Muddy. Il a désormais les frères Myers aux guitares et Fred Below pour faire rouler les peaux. Comme Walter réduit ses sidemen à la besace, qu’il les rétribue en aumônes, les personnels bougent, mais avec une constante : la classe. Le grand Robert Lockwood succède à Louis Myers, Luther Tucker succède à Dave Myers, Odie Payne à Fred Below, Lee Robinson à Lockwood, et sur le tabouret défilent Francis Clay, Bill Stepney, George Hunter. A partir de là, Robinson regrette que Walter, pour la scène du moins, n’engage plus que des tocards. Au début des années 60, Walter n’est plus en mesure de battre la crème. Otis Rush et Billy Boy Arnold repoussent ses offres. Même des novices comme Sam Lay déclinent ces tournées dont on revient toujours plus pauvre qu’on n’est parti. A ce moment-là, Walter a surtout besoin de béquilles pour compenser ses handicaps, au propre comme au figuré : quand sa jambe arrête une balle, il faut bien le porter si un escalier se présente.

L’autre Walter

Quiconque googlant Little Walter sur internet risque de tomber sur la chanson de Tony! Toni! Toné!, groupe de new jack swing de la fin des années 1980 qui obtint son premier hit avec le morceau au nom du fameux bluesman. “Little Walter”, extrait de l’album “Who”, fut classé en tête des charts Billboard R&B en juillet 1988. La chanson, inspirée par le negro spiritual “Wade In The Water”, ne fait pas directement référence à l’harmoniciste de Chicago dans ses lyrics, mais évoque un colocataire arrogant qui flambe ses dollars, refuse de payer son loyer et finit assassiné.

Après ce hit il sort des radars

Walter n'est pas un chanteur extraordinaire, mais Chess ne veut pas le laisser camper sur des instrumentaux. Au fil des séances pourtant, plus ou moins à l'aise, il se trouve une voix crédible, un peu amère, un peu timide, dans un registre qui ne demande pas des poumons de pêcheur de perles. Malgré ses limites Walter place une bonne liasse de chansons dans les charts R&B, "Mean Old World", "Tell Me Mama", "You're So Fine", "Oh Baby", "You Better Watch Yourself", "Who", "Key To The Highway", et ajoute même quelques standards au Good Book : "Blues With A Feeling", "Last Night", "My Babe". Qu'il chante ou non, Walter entre quatorze fois dans le Top 10 des charts noirs entre 1952 et 1958. En 1959, "Everything Gonna Be Alright" piétine à la 26e place, puis Walter sort des radars.

Comme son harmonica provoque des émulsions de popularité dans l'œuvre des autres, leurs victoires sont aussi les siennes. Chess l'utilise comme un musicien de studio derrière Muddy Waters et Jimmy Rogers longtemps après leur séparation. Walter dépose sa précieuse buée sur les grandes proues de celui qui l'a fait roi : "Hoochie Coochie Man", "I Just Want To Make Love To You", "I'm Ready", "I Want To Be Loved", "40 Days & 40 Nights". Il accompagne Johnny Shines, Eddie Ware, Floyd Jones, Memphis Minnie ("Me & My Chauffeur"), Louisiana Red, John Brim, Bo Diddley ("Diddley Daddy"), Otis Rush et même les Coronets, combinaison de doo-wop et d'harmo, une idée de Len Chess.

Hobo ferroviaire

Qui était Little Walter ? La réponse s'est dissoute dans le cimetière catholique du parc Evergreen. Walter disait peu de choses de lui-même et ne s'intéressait pas à l'existence des autres, sauf à celle de Matty Rollins. Walter regardait d'ordinaire les femmes comme une enfilade de piaules ouvertes à sa convenance, de jour comme de nuit. Mais Matty, il lui avait donné une photo de sa mère et l'avait demandée en mariage. Elle avait rendu la clé de l'appart' à son proprio et mis les voiles. Elle l'épouserait le jour où il serait clean, un jour qui n'existait dans aucun calendrier terrestre.

Bernie Hayes, un DJ que Walter avait connu à Chicago, s'était baladé avec lui en Louisiane, dans des endroits où l'harmoniciste avait grandi. Walter l'avait emmené sur la tombe de sa mère. Hayes ne s'attendait pas à ce que Walter fût si nostalgique d'une enfance qui n'avait pourtant pas été sereine, ni qu'il parlerait avec cette tendresse de ses sœurs. D'autant que ce petit monde bienveillant de sœurs et de demi-sœurs, Walter n'en avait jamais abusé. Il y avait deux bourgades : Marksville, 6000 âmes et, 30 miles plus loin, Alexandria, 30 000. Marion Walter Jacobs avait vu le jour dans la première, en 1930 peut-être, sans doute un peu plus tôt, sans doute un peu plus tard. On se trouve en pays *français*. La langue qu'on parle ici n'est pas américaine. La cuisine, la religion, la culture sont atypiques. On vit dans la promiscuité des Cajuns, que les luthériens préfèrent tout juste aux Noirs.

Beatrice était enceinte de Walter quand Adam (ou Bruce) se sauva à Alexandria. Le père avait fini par récupérer son fils, on se demande bien pourquoi car ils vécurent quelques années ensemble dans une indifférence réciproque. Adam (ou Bruce) moisit ensuite quelques années au pénitencier d'Angola pour avoir abattu un intrus chez lui. En dehors du blues, le seul boulot qu'on sait de Walter date de cette époque : il travaille pour la Yellow Cab And Company. Il a peut-être 9 ans, peut-être 17. Entretemps Beatrice s'est collée à un certain Glascock qui tient un cercle de jeu à Marksville. Il est le père de ces trois demi-sœurs que Walter aimait tant. Ado, Walter s'était déjà ménagé un réseau de piaules qui lui permettait de n'habiter nulle part en particulier, et de ne se sentir concerné par rien, sinon l'harmonica. Il se faisait appeler *Walter* à Alexandria chez son père, et *Marion* à Marksville chez sa mère, son beau-père et chez son oncle Sam. Sam fut à son tour gratifié de quelques kilos de fer au pied pour avoir descendu un Blanc, lequel avait commencé par buter son chien. Dans cette fermentation familiale, Walter avait perdu un frère chez Glascock. On racontait que John avait été fauché par une voiture, mais on murmurait aussi que Glascock l'avait tué, John se portant au secours de sa sœur Lillian que le beau-père était en train d'embêter. Un jour une grange brûle à Marksville. L'incendie se propage au Debeau's Corner, le cercle de jeu que tient Glascock. Quelqu'un accuse Walter d'avoir craqué l'allumette. Dans le doute, Glascock préfère dégager son beau-fils à 140 miles de son investissement, chez des parents de La Nouvelle-Orléans sur le compte desquels Walter n'a jamais jugé utile de formuler une appréciation. Il joue de la guitare et de l'harmo dans les rues du Croissant. Il prétendra qu'il faisait les entr'actes dans les clubs, entre deux sets. Son âge supposé laisse plutôt penser qu'il se tenait à proximité des clubs, et harponnait les mélomanes se rendant au concert. Quelques mois plus tard, alors que le monde fait la guerre, Walter devient un hobo ferroviaire et quitte la Louisiane pour l'Arkansas. Il écoute depuis longtemps des disques de Louis Jordan et de Cab Calloway. Pourtant, la première fois qu'il l'entend jouer de l'harmonica à Helena, Honeyboy est frappé par l'obstination vernaculaire de son style, cette façon de modeler des volumes en rengaines d'accordéon. Beatrice et ses trois filles se mettent à recevoir des colis garnis de babioles assez coûteuses. Elles remarquent à chaque fois que Walter évite de mentionner l'adresse de l'expéditeur. Et puis Memphis, Saint Louis, Chicago, "Juke" pour commencer en beauté, l'apothéose, la chute et un bon coup derrière les oreilles pour finir en mocheté. ★

Loseman

Si la biographie d'un bluesman mérite d'être lue, c'est bien celle du trio Tony Glover, Scott Dirks, Ward Gaines (Routledge, 2002). Par cette chronique frétillante des clubs craspecs de Chicago, ils font vivre un nocturne des bas-quartiers que l'Office local du tourisme ne distribue pas aux visiteurs. Au-delà de Little Walter, génial, minable, faible et attachant, la Windy, avec sa tourbe de losers à quelques dollars la nuit, est l'autre protagoniste de ce bouquin. Dans une mosaïque de témoignages, les auteurs racontent la tragédie de Walter sans effusions morveuses, mais presque médusés par l'inexorable processus de l'échec, illustration magistrale de la périphrase dont on désignait Johnny Thunders : *"La défaite arrachée aux griffes de la victoire."*

Photo Jean-Pierre Leloir

En concert à Paris, avec Hound Dog Taylor à la guitare
(photo Jean-Pierre Leloir)

“C’est la vérité”

THE CURE

Batteur puis claviériste du groupe de Robert Smith dans ses grandes années, **Lol Tolhurst** raconte de l’intérieur la fascinante aventure new wave.

RECUEILLI PAR JEROME REUASSE

Cure. Ou The Cure. Au choix. Un groupe. Un groupe, anglais, pas comme les autres. Ceux nés après la mort de Kurt Cobain ne peuvent simplement pas comprendre ce que la bande à Robert Smith a représenté pour des millions de fans au cœur des années 80. Au moins cinq albums obligatoires, dont “Pornography”, en 1982, qui a influencé plusieurs générations, de la pop au hardcore, du metal au hip hop. Un style inclassable. Ecouter Cure, c’est plonger dans l’inconnu. C’est peut-être le seul groupe à n’appartenir à aucune famille. On a parlé de new wave, de cold wave, les formules étaient creuses, loin du compte. Cure est Cure et rien d’autre. Capable d’écrire une chanson à la noirceur définitive et une pop song aérienne et à la naïveté improbable sur le même album. Cure aimait Bowie, Captain Beefheart, Wire, les Stranglers, Hendrix, Nick Drake et ça ne s’entend même pas. Jamais !

Dépasser le culte

En 1985, quand Cure squatte le haut des charts du monde entier, c’est aussi l’époque des clans. On est Cure, on est Depeche Mode, on est rock alternatif, on est hard rock, on est skinhead et on ne se mélange pas. Succession de petites chapelles, de guerres de clochers riquiqui, d’intolérance de cour de récréation. Mais on existe en choisissant son camp. Celui de Cure impose la sape sombre, les cheveux crêpés, le noir à lèvres, le spleen, une certaine arrogance salutaire également. En 2017, c’est presque étrange. Robert Smith respire encore. Il donne avec le groupe des concerts quand il le désire. Toujours ces mêmes performances fleuves, trois heures d’une messe qui noircit encore les salles tout autour du globe. Les albums se font plus rares et ce n’est pas plus mal. Depuis le “Disintegration” de 1989, dernier disque formidable, les muses sont allées voir ailleurs. Pourtant, la flamme brûle encore. Les vieux corbeaux, chauves ou gras ou enrichis, se déplacent à chaque apparition de la formation née à Crawley, à la fin des années 70. Les plus jeunes aussi. Cure existe sans faire d’effort.Le groupe a marqué si profondément l’histoire du rock et l’existence des gens qu’il n’a même plus besoin de nouvelles chansons. Il est un fantôme bienvenu, un souvenir qui se conjugue au présent, une légende à la portée de tous. Lol Tolhurst était là au tout début. Ami d’enfance de Smith, premier batteur puis clavier avant de se faire lourder pour alcoolisme, il est le premier Cure à écrire sur Cure. Des bouquins sur le phénomène curiste, il y en a eu des centaines, la majorité étant trop pompeux ou trop révérencieux pour être véritablement crédibles. Mais là, ce n’est pas pareil. Tolhurst (se) raconte et en profite pour plonger au cœur de l’intimité d’un des groupes les plus indéchiffrables du siècle dernier. Psychanalyse sans fard, suite d’anecdotes impeccables (Robert enregistre “Pornography” avec la guitare de Page, celle qui a accouché de “Stairway To Heaven” ; Cure qui, avant d’opter pour le tout noir, se fringuait tout en blanc, etc), histoire d’une amitié et d’une perdition, d’une rédemption aussi, évidemment, ce livre comble un vide et humanise un mythe. Il dévoile aussi quelques notes d’humour à froid jubilatoires, permettant de dépasser le culte voué à Smith par ses fans les plus intolérants. Il offre encore quelques pages déchirantes, où la réalité l’emporte sur les clichés, quand l’homme ne peut plus tricher et doit affronter le pire s’il souhaite vivre encore. Tolhurst, amoureux déclaré de la France, est à l’heure dans cet hôtel sans âge en face de la Gare du Nord. Il n’a pas changé tant que ça. Il parle sans jamais rien fuir. Il cite aussi bien “Spinal Tap” que Henry Rollins de Black Flag, il remonte le temps sans se presser, sans aigreur, sans haine. Ce soir, il va jouer les DJ dans la capitale française. En attendant, il parle à Rock&Folk. Lol Tolhurst : *“C’est pour Rock&Folk ? Je connais votre magazine et depuis longtemps ! Vous êtes les seuls à avoir survécu, c’est bien ça ?”* On peut le dire comme ça...

Photo Fin Costello/ Redfems/ Getty Images

ROCK&FOLK : Première question, Lol : Vous êtes né le jour de la mort de Buddy Holly. Y voyez-vous comme un signe ?
Lol Tolhurst : J'ai essayé d'établir une connexion *(rires)*. L'un s'en va et un autre arrive... Mais je ne sais pas si c'est bien crédible tout ça *(rires)*...

R&F : Avez-vous envoyé votre livre à Robert Smith ?
Lol Tolhurst : Oui, bien sûr, j'ai donné le tout premier exemplaire à Robert. Avant la publication. Pas pour obtenir son accord, je voulais juste être complètement transparent. J'ai décidé d'écrire ce livre en 2013. A l'époque, j'étais allé avec ma femme à Hawaï pour voir les Cure jouer là-bas, pour la première fois. Et c'est là que j'ai dit à Robert que j'allais écrire un livre. Et quand je m'y suis mis, je lui envoyais régulièrement les chapitres. C'était la meilleure façon d'éviter le moindre problème. Quant à Simon *(Gallup, le second bassiste historique)*, je ne sais pas s'il l'a lu mais il m'a dit qu'il était ravi que je l'écrive, que c'était une très bonne idée...

R&F : A vous lire, on devine que la batterie, dans votre vie, relève presque de l'accident…
Lol Tolhurst : Ouais, probablement. Et c'est pour la même raison que Michael Dempsey est devenu le bassiste. Parce qu'il jouait déjà de la guitare. Quand on commence, on doit parfois faire un choix par défaut. Mais j'ai appris à aimer ça.

R&F : "Cured", votre livre, est-il avant tout une forme de catharsis ?
Lol Tolhurst : Absolument ! Il fallait que je le fasse. Il y a souvent de jeunes musiciens qui me posent des questions. Je leur dis que s'ils font ce métier pour l'argent, le succès, les filles, ils se trompent. Il faut le faire parce que c'est plus fort que soi, parce qu'on ne peut pas ne pas le faire. Et ce livre, je ne pouvais pas ne pas l'écrire. Je voulais en premier lieu m'expliquer ma vie à moi-même. Les Cure, ma relation avec Robert, sont comme une colonne vertébrale dans le livre, sur laquelle j'ai pu accrocher mes sentiments.

R&F : Une chose très frappante c'est que, malgré la souffrance, les addictions, vous n'êtes jamais aigri, jamais en mode vengeance. Pourtant, vous avez traversé des épreuves, comme ce procès terrible qui vous opposera au groupe après votre éviction. La seule personne que vous n'épargnez pas, c'est vous finalement…
Lol Tolhurst : Je voulais être honnête, ne pas tricher sur ce que j'ai pu ressentir et faire. Mais il y a certaines choses que j'aurais pu écrire et que j'ai choisi d'ignorer parce qu'elles ne m'auraient pas permis d'aller mieux. Et puis, les livres de règlements de compte, très peu pour moi. J'ai lu l'autobiographie de Morrissey. La première partie où il raconte sa jeunesse à Manchester est formidable mais ensuite, il ne fait que déverser sa haine sur ses anciens amis, c'est ennuyeux et pénible. Moi, je suis resté en contact avec tous mes amis d'enfance et d'adolescence : Robert, Simon, Porl, Michael... Et je ressens encore beaucoup d'amour pour chacun d'eux. C'est aussi ce que je voulais dire dans ce livre.

R&F : Mais pour y parvenir, il vous a fallu traverser des années très difficiles, où l'alcool a tout emporté. Et vous rendre jusqu'à la Vallée de la Mort. Cette scène du livre est presque mystique : vous croisez dans ce motel pourri en plein cœur du désert un vieillard à qui vous racontez votre vie et d'un simple geste de la main, d'une seule phrase, il vous permet de passer enfin à autre chose, de pardonner aux autres comme à vous-même…
Lol Tolhurst : C'est toujours la même histoire en fait : traverser les cercles de l'enfer pour pouvoir enfin prétendre à une certaine sagesse. Même si je ne prétends pas être particulièrement sage aujourd'hui *(rires)*.

"Trop fort, trop intense, trop violent"

L'alcool m'a bien sûr fait beaucoup de mal. Mais j'ai gagné, j'ai survécu, je suis là. Même physiquement, je n'ai pas de séquelle, j'ai eu beaucoup de chance de ne pas détruire mon corps. Mais ce vieil homme dans le désert, il était comme un ange, n'est-ce pas ? Comme un esprit...

R&F : C'est encore un livre sur le père. Il y a le vôtre, alcoolique et distant, et Robert, un ami, un frère mais également un père de substitution. On pourrait presque parler d'une lettre d'amour envoyée à Robert, non ?
Lol Tolhurst : Un père, un père, oui, c'est évident... Et une lettre d'amour à Robert, oui, oui... Le danger de vieillir, c'est de devenir cynique, de laisser la vie nous avaler. Je ne voulais pas de ça. Je voulais être décent, je voulais dire la vérité, je ne voulais pas laisser les pensées les plus atroces prendre le dessus... L'un de mes frères, qui vit en Australie, est cycliste, il traverse le monde à vélo. Je ne lui avais pas dit que j'écrivais ce livre. Il était il y a quelques mois en Iran, tout seul avec son vélo. A l'aéroport de Londres, alors qu'il s'apprêtait à rentrer chez lui, il tombe sur mon livre dans une boutique. Il l'a acheté et lu dans l'avion. Et il m'a écrit la plus belle lettre qu'un homme puisse écrire à son frère. Il a ressenti la même chose que moi. Et d'une certaine façon, il avait pardonné à notre père, comme moi. Notre père était alcoolique, certes. Il travaillait, rapportait de l'argent, assez pour qu'on soit habillés, nourris, logés. C'était sa seule marque d'amour... Le père de Robert, lui, était totalement différent. Il était présent, aimant, à l'écoute. Et il demande toujours de mes nouvelles à Robert.

Du jogging en Australie

R&F : On a relu l'article de Rock&Folk consacré à Cure pour la sortie de "Disintegration" en 1989. Il y a un vrai décalage entre votre livre, avec votre volonté d'épargner vos amis, et ce que disaient Robert et Simon à l'époque. Ils se montrent très durs envers vous, presque impitoyables…
Lol Tolhurst : Comment pourrais-je répondre à ça ? J'en ai parlé avec eux. Simon m'a dit qu'il aurait aimé être plus attentif, plus gentil à l'époque. Ils se sont amendés depuis, lui et Robert... Mais c'est bien ça le problème avec l'alcoolisme : il n'affecte pas seulement celui qui y succombe mais aussi tout ce qui l'entoure. L'alcool contamine tout, absolument tout. Porl a essayé de m'aider, Robert un peu aussi mais c'était une période, de toute façon, où plus personne ne pouvait véritablement faire quelque chose. Je n'écoutais plus. J'ai lu récemment un truc sur les Clash où Joe Strummer disait que

La loi du rock

Derrière les chansons, la jungle judiciaire. En 1963, Chuck Berry attaque les Beach Boys pour le plagiat de "Sweet Little Sixteen", devenu "Surfin' USA", et récupère crédits plus droits d'auteur. En 1962, Led Zeppelin est traîné en justice par Willie Dixon pour "Bring It On Home". Affaire réglée en privé pour une somme non dévoilée. Dixon récidive en 1985 pour "Whole Lotta Love", et gagne à nouveau. Plus insolite : en 1985, John Fogerty est poursuivi par son ancien label pour avoir autoplagié "Run Through The Jungle"... que Fogerty avait écrit en 1970. Fogerty a gagné et s'est fait rembourser tous ses frais de justice.

Photo Frydenyk Gabowicz/ Dalle

1986, sur le plateau de Champs-Elysées

Photo Pierre Terrasson/ Dalle

“Robert adore construire quelque chose avant de le détruire”

s’il avait su ce qu’il se passait vraiment avec Topper Headon, il aurait agi différemment. C’est la vérité. A l’époque, même moi je n’avais pas conscience de ce qui déconnait chez moi. Un groupe vit dans une bulle, où tout est modifié. Il est alors très difficile de voir les choses telles qu’elles sont...

R&F : Vous reproduisez dans le livre la lettre que Robert vous a envoyée pour vous signifier la fin de l’aventure en 1989. C’est un passage vraiment terrible…
Lol Tolhurst : Oui mais j’ai compris aujourd’hui que cette lettre avait aussi été écrite avec beaucoup d’amour. Il aurait pu y mettre bien moins de forme, aller droit au but et passer à autre chose. Ce n’est pas ce qu’il a fait...

R&F : Le punk, même si votre musique s’en est éloignée assez rapidement, a été le point de départ, une façon de fuir l’ennui de Crawley, la ville où les Cure ont vu le jour…
Lol Tolhurst : Oui, le punk, pour nous, c’était avant tout une attitude. Le punk a été primordial pour nous. Avant ça, on avait l’impression de ne pas avoir le droit de faire de musique. Le punk a été la solution, la porte qui s’ouvrait, la sortie de secours ! Nous n’étions pas à Londres, ce n’est pas la mode qui nous a attirés. Mais l’esprit, l’âme du punk. Ses possibilités. Crawley, c’était l’ennui, oui, l’assurance de passer sa vie avec un boulot merdique, des soirées merdiques dans un pub et puis mourir.

R&F : Au début du livre, il y a cette anecdote incroyable de Robert et vous affrontant des skinheads. On a du mal à imaginer les Cure en pleine baston de rue…
Lol Tolhurst : C’est vraiment arrivé. Porl Thompson *(guitariste de Cure)*, qui vit désormais pas loin de chez moi en Californie, m’en a reparlé il y a quelques mois. Là où l’on a grandi, c’était très violent. On s’habillait différemment. On nous traitait de pédales. Et les gens ne mettaient pas longtemps à nous provoquer, à nous chercher des embrouilles. Nous n’étions pas violents mais nous devions survivre. Robert agaçait avec son look décalé. Et cette nuit-là, je m’en souviens comme si c’était hier. Quand Robert a balancé à la tronche des skinheads sa pinte, ce qui nous a permis de prendre la fuite. Dans le livre, je dis aussi que Robert et moi avons fait du jogging en Australie et je suis persuadé que les fans ont aussi du mal à l’imaginer *(rires)*. Robert aimait aussi jouer au foot à l’époque...

D’où vient ce décorum

R&F : Lors de votre tout premier concert en 1976, vous reprenez le “Jailbreak” de Thin Lizzy. Ça aussi, pour un fan des Cure, c’est plutôt surprenant…
Lol Tolhurst : On aimait cette chanson et on n’avait pas assez de titres pour assurer un set entier. Et on pensait que les gens n’aimeraient pas nos chansons de toute façon. On voulait que les gens s’intéressent à nous. Mais on a très vite imposé notre musique...

R&F : Vous écrivez aussi que votre amitié avec Robert doit beaucoup à Jimi Hendrix, dont vous aviez d’ailleurs repris le “Foxy Lady” sur votre premier album…
Lol Tolhurst : Oui, c’est vrai. Cela dit, avec Robert, on s’est rencontrés quand on avait cinq ans et, pour être tout à fait honnête, on ne parlait pas de Jimi à cette époque *(rires)*. On a dû attendre quelques années... Mais c’était le musicien qu’on adorait tous les deux. J’avais cet immense poster juste au-dessus de mon lit. Je dormais avec Jimi Hendrix au-dessus de moi toutes les nuits.

R&F : Et il y a la fameuse pochette de votre premier album "Three Imaginary Boys", avec un réfrigérateur, un aspirateur et une lampe, censés représenter les trois Cure, qu'en fait, vous n'aviez pas choisie, qu'on vous a imposée…
Lol Tolhurst : Oui, on n'avait rien à voir avec ça. C'est Chris Parry *(fondateur du label Fiction)* qui avait décidé à notre place. C'est vrai, Chris Parry est sans doute celui que j'épargne le moins dans le livre. Je ne l'ai pas revu depuis des années.

R&F : Vous avez également pissé sur la jambe de Billy Idol ?
Lol Tolhurst : Ouais *(rires)*. Je ne sais pas si j'en suis fier. Honnêtement, c'est plutôt un bon gars en plus. Quand je le croise, ça m'arrive, je n'en parle pas. Je me demande bien pourquoi *(rires)*...

R&F : Vous parlez à plusieurs reprises de votre sexe dans le livre…
Lol Tolhurst : Ouais, comme la plupart des mecs *(rires)*.

R&F : Lol, si vous êtes d'accord, réécrivons l'histoire. Pour beaucoup de fans des Cure, "Disintegration" est le dernier grand disque du groupe. La suite est quand même médiocre ou anecdotique. C'est aussi le disque qui marque votre départ. Pourrait-on en déduire que Cure sans Lol n'est plus Cure *(rires)* **?**
Lol Tolhurst : Non, je refuse de rentrer là-dedans... La seule chose que je pourrais dire, c'est que les groupes ont tous une alchimie. Et si cette alchimie est altérée, il arrive parfois que le groupe en pâtisse *(rires)*. Je ne sais pas. C'est dur pour moi d'être rationnel avec ce genre d'interrogations...

R&F : Pour être plus sérieux, les fans pensent que Cure, c'est Robert Smith, point barre…
Lol Tolhurst : Oui, peut-être. Et peut-être aussi que l'évidence se situe encore ailleurs... Il en est en tout cas la voix, le leader, l'identité, sans le moindre doute.

R&F : Si l'on parle d'identité, Cure, c'est avant tout le cheveu hirsute, crêpé. D'où vient ce décorum ? Que vous avez toujours eu du mal à adopter à cause de vos cheveux bouclés *(rires)***…**
Lol Tolhurst : Ce look capillaire était un mélange de différentes choses. Un mélange de punk et des poètes romantiques français du 19e siècle. C'est venu de ça. Oh, j'ai essayé de nombreuses fois de me crêper les cheveux mais c'était un combat perdu d'avance *(rires)*...

R&F : Jusqu'à ce concert à Orange en 1986 immortalisé par le réalisateur Tim Pope où Simon arrache la perruque de Robert quand il arrive sur scène, dévoilant une coupe en brosse et précipitant des millions de fans dans les abysses du doute *(rires)***…**
Lol Tolhurst : Mais le message était quand même assez puissant, non ? Cure ne veut pas de clones, Cure aime les identités qui s'affirment. Robert a toujours été comme ça. Il adore construire quelque chose avant de le détruire. C'est aussi une façon de ne pas être adoré, de ne pas s'oublier dans le *grandiose*. C'était une question d'amour propre. Evoluer, n'être que soi-même... La célébrité est une épée à double tranchant. Il faut apprendre à s'en préserver. Et ça, je ne l'ai appris qu'en quittant le groupe.

R&F : Vous évoquez furtivement Indochine. A l'époque, vous chantez chez Drucker, à Champs-Elysées, vêtus de robes. Une rumeur disait alors que vous aviez fait ça pour voir si Indochine, programmé dans une prochaine émission, allait faire de même, c'est vrai ?
Lol Tolhurst *(rires)* **:** Je ne m'en souviens pas mais ça aurait été une bonne idée, hein ? Indochine était très populaire à l'époque. Toujours aujourd'hui ? Ah bon ? Je ne sais pas si Indochine était le Cure français mais Indochine pensait l'être en tout cas *(rires)*...

Le jour fatidique

R&F : S'il y a *un* disque qui symbolise le groupe, qui l'inscrit au panthéon du rock, c'est "Pornography". Vous écrivez qu'il vient de l'agressivité, de la violence…
Lol Tolhurst : Il vient aussi de la démence. Ça faisait longtemps qu'on était sur les routes. On consommait trop de tout. Pour moi, c'est l'un des deux meilleurs albums du groupe. Dans cette formule à trois, on ne pouvait pas faire mieux. C'est l'apogée, le pinacle. Et après un disque comme ça, on est obligé de changer de direction. C'était trop fort, trop intense, trop violent.

R&F : Robert Plant a déclaré que Cure était le dernier grand groupe de rock anglais…
Lol Tolhurst : Il l'a dit quand Porl Thompson est allé jouer avec eux. Ils ont même repris "Lullaby" sur scène... C'est gentil de sa part et je pense que c'est vrai *(rires)*. Parce que je n'ai vu personne prendre la place depuis *(rires)*...

R&F : Avez-vous des regrets ?
Lol Tolhurst : Non, je suis comme Edith Piaf, je ne regrette rien. Et je pense que si j'étais resté dans le groupe, je ne serais plus là pour en parler aujourd'hui. J'en suis convaincu. Et je ne cherche pas ici à être désespérément mélodramatique *(sourire)*. Si j'étais resté un ou deux ans de plus, je serai mort... Et l'Amérique m'a sauvé aussi. Si j'étais resté en Angleterre, la tristesse ne m'aurait jamais quitté. Le soleil californien a joué son rôle...

R&F : Lol, si on vous dit que vous êtes quelque part le Ringo Starr de la new wave, comment réagissez-vous ?
Lol Tolhurst : Je ne sais pas si je suis Ringo... Je ne sais pas. Mais ça reste flatteur d'une certaine façon... Ringo ne sera jamais oublié.

R&F : Quelle chanson souhaiteriez-vous entendre à votre enterrement ? Une de Cure ?
Lol Tolhurst : C'est marrant que vous me demandiez ça parce qu'on en discutait l'autre jour avec mon fils. Il me disait que je devrais joindre à mon testament une playlist, qu'il sache quelle musique passer le jour fatidique. Je lui ai promis de m'en occuper mais pas tout de suite *(rires)*. Si ça devait être une chanson de Cure, ce serait "Piggy In The Mirror". Mais il y a aussi une chanson que j'adore de Tom Waits, "Tango Till They're Sore".

R&F : Dernière question. Vous avez rejoint Cure sur scène pour la tournée *Reflections* en 2011. Peut-on espérer un jour voir le groupe réuni, comme à la grande époque, avec Lol Tolhurst présent sur scène mais aussi à la composition pour un nouvel album ?
Lol Tolhurst : Moi, je vois les choses comme ça. La semaine prochaine, je vais avoir 58 ans. Avec un peu de chance, il me reste quoi, 20, 30 ans à vivre. Et aujourd'hui, tout est possible. Et si c'est la bonne chose à faire, je répondrai présent. L'idéal, ce serait de faire ensemble le disque ultime de Cure. Le dernier des derniers. Je ne sais pas si ça arrivera un jour... ★

Livre ***"Cured : Two Imaginary Boys" (Le Mot Et Le Reste)***

Un monde de machines

HOLOGRAMMES

Et si les halos tridimensionnels devenaient l'avenir de la musique du passé ? Telle est la prophétie de notre auteur au retour du spectacle "Hit Parade".

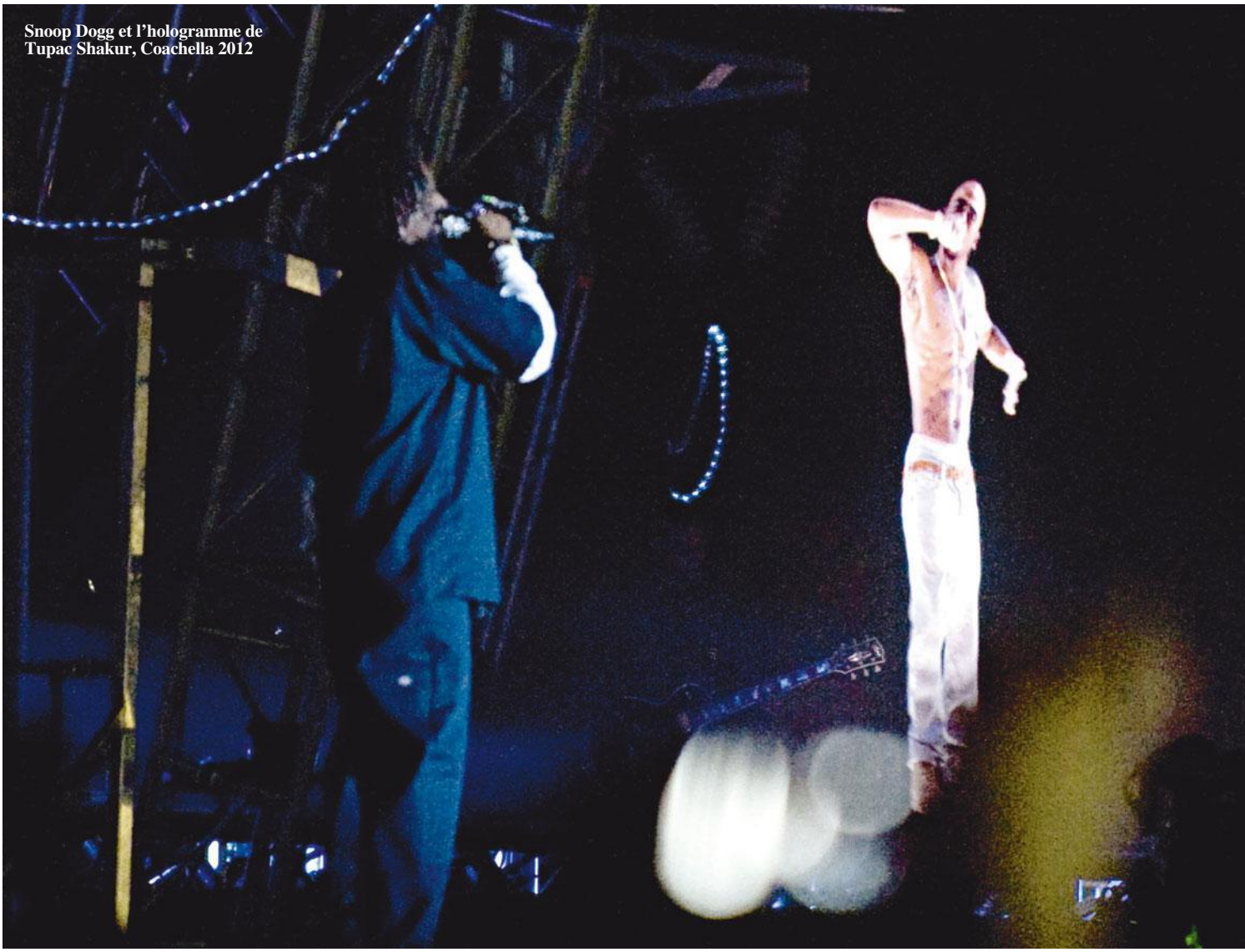
PAR PATRICK EUDELINE

Jean-Luc Mélenchon a eu une brillante idée. Ne pouvant assurer lui-même — le pauvre — tous ses meetings, il a décidé de se faire remplacer ; pour certains, par des hologrammes. Flash ! je me suis souvenu de Kraftwerk qui promettait dans ses interviews, dès 1976, une solution similaire. Et puis sont apparus à la télévision les fantômes de Cloclo, Mike Brandt et des autres, derrière des danseurs tourbillonnants, comme floutés, sur fond bleu. C'était la comédie musicale "Hit Parade" bien sûr ! Qui nous promettait un Lazarus de première : la résurrection de toute la génération Maritie et Gilbert Carpentier. D'un coup, un seul.

Alors, je me suis ainsi rendu compte... groupes hommage, tribute bands, sosies, lookalikes, biopics à tire-larigot, rencontres post-mortem, tout cela ne criait que la même unique et sempiternelle vérité. Tout ce qu'on aime est mort ou, comme on disait dans les sixties, en *phase PPH* (passera pas l'hiver). Hors Stones, McCartney, Iggy, un Dylan handicapé (plus de guitare... guère de voix) et un Young, pour faire court, nous sommes tous accrochés à un monde mort, ratiboisé ; au passé.
Un passé qu'il faut bien faire revivre par tous les moyens envisageables. A tire-larigot jusqu'à la fin des temps. Puisque l'horloge s'est arrêtée et qu'il ne se passe plus rien. Et la solution est devant nos yeux.
La meilleure, la plus évidemment pérenne. L'hologramme, bien sûr !
Il suffit de se précipiter au Music Hall Of Fame de Camden Town.
On y voit Freddie Mercury et Jimi Hendrix au sommet de leur gloire.
C'est autre chose que Grévin et Madame Tussaud. C'est de la 3D.
Zut ! Raté. Ce musée à l'ouverture promise — juré craché — en 2016... n'a jamais été inauguré. Il y eut flopée d'articles salivaires et de communication, des photos ont même fuité. Et puis... rien.
Le projet semble avoir été abandonné.
L'hologramme a le vent en poupe mais l'hologramme n'est pas vraiment prêt.
Faute de pouvoir s'offrir les Beatles à Hambourg, le Jefferson Airplane de 1967, le Cochran de 1958, Jacques Brel ou Julie Driscoll autrement que sur YouTube... on va aller voir leurs hologrammes !
Pour un moment, malgré tous les spectacles qui se préparent, cela risque de rester un vœu pieux.

Kraftwerk nous avait, donc, proposé des robots, en attendant les hologrammes. L'idée derrière était bien différente. Il ne s'agissait pas encore de faire revivre le passé.
Les Kraftwerk n'avaient qu'un argument à la Mélenchon à nous offrir.
Un rêve d'ubiquité.

Photo Archives Rock&Folk-DR



Snoop Dogg et l'hologramme de Tupac Shakur, Coachella 2012

Et, certes, bien sûr, de l'humour et du tongue-in-cheek en sous-entendus en veux-tu en voilà. Et une fascination certaine pour le progrès et les phantasmes sur l'intelligence artificielle, la télématique promise (on appelait alors comme ça le futur façon Internet). La science-fiction depuis Asimov, reprise par le cinéma (Kubrick et son Hal, l'ordinateur revanchard de "2001 : Odyssée De L'Espace") nous avait familiarisés avec cette idée-là. Les robots allaient nous remplacer. Pire, ils seraient plus malins et ne vieilliraient pas. Des robots hologrammes des Stones en 1968... c'est sûr, ça vous joue "Jumpin' Jack Flash" avec, à vie, ce son inimitable d'automate Duracell, ça porte à vie des boots de serpent Granny et des pants rayés du même fournisseur. C'est autrement flashant que les mêmes aujourd'hui. Quant aux robots hologrammes de Bowie et ses Spiders en 1973... Mon Dieu, on rêve tous de pouvoir aller voir ça en live chaque jour de l'année.
Ils ont attendu vingt ans. Et puis, finalement, les Kraftwerk se sont, en fait, *contentés* de présenter quatre mannequins à leurs côtés pendant la tournée 1991 de *The Robots*. Jouant évidement du fait que les *vrais* Kraftwerk étaient quasi immobiles sur scène et se contentaient de pianoter d'un doigt leurs Orchestron, Optigan, ARP, Oberheim, EMS et autres, l'illusion était parfaite. Un monde de machines.
Une parodie quasi science-fictionnesque de l'electro samplée à venir.

Pour une musique aussi *impressionniste* que "La Mer" de Debussy ou "Visions D'Espagne" de Manuel de Falla. Les Kraftwerk mettaient en scène un futur de machines mais, en privé, Ralf et Florian aimaient Son House et James Brown. Ce futur, ils le redoutaient.
Après eux, plutôt que d'ubiquité, on ne parla plus que de "*faire revivre*". Et pour une bonne raison, les originaux étaient morts.
Cela commença par feu Nat King Cole chantant avec sa fille, puis Aznavour retrouvant Piaf. Dès 1997. L'illusion audio et vidéo était tâtonnante mais le filon était lancé. Pendant qu'apparaissaient les premiers tribute bands et que se multipliaient les concours de sosies, on put assister à un spectral Elvis, et à un Johnny Cash dans des revues country. On vit Tupac en 2012 à un concert de Dr Dre.
Tammy Wynette dans un musical...
Michael Jackson, après être apparu en hologramme au Billboard (ah non... ce n'était pas un hologramme de lui, mais celui d'un sosie, *mixé* au vrai Michael. Pardon), cartonne avec Live... (Ah non ! ce ne sont là que des sosies, sans trace d'hologramme ! On s'y perd quelque peu).
On nous promet pour bientôt Whitney Houston, un Elvis à Las Vegas...
L'entreprise spécialisée Luminary Group nous annonce Roy Orbison, Patsy Cline, Buddy Holly comme prochains hologrammes.
L'hologramme de Ronnie James Dio a commencé une tournée mondiale.

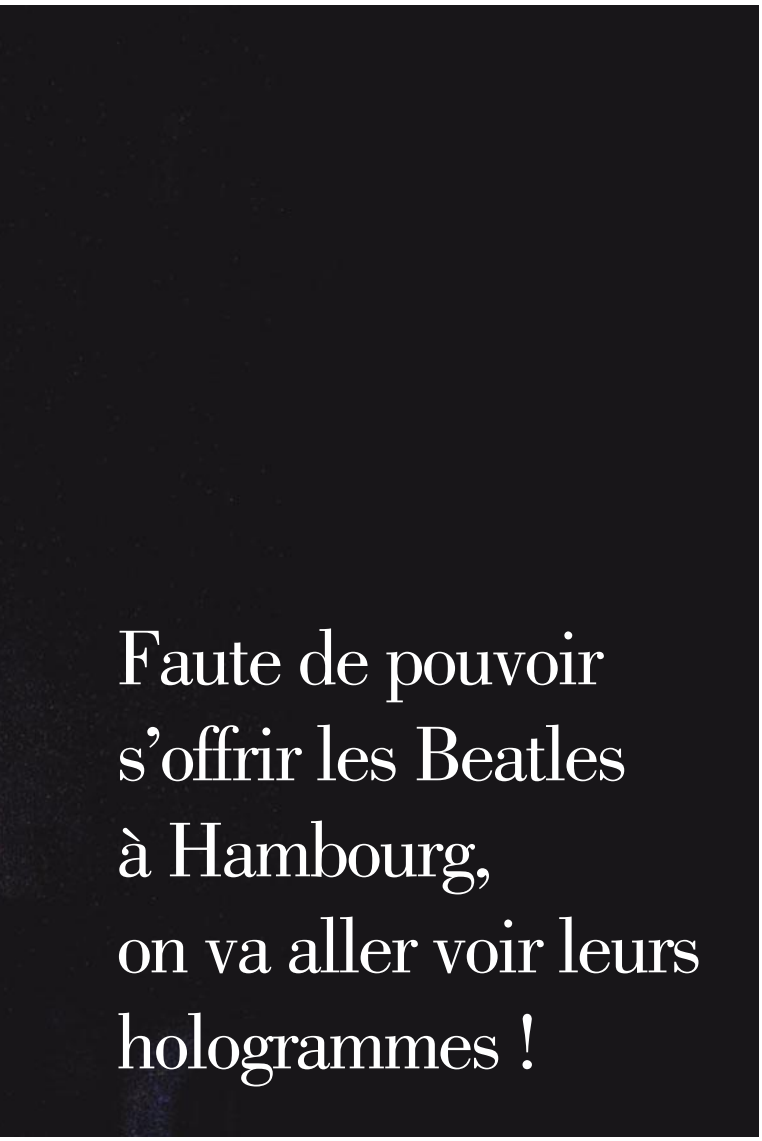


Photo Kevin Sullivan/ The Orange County Register/ Zumapress/ Dalle

Faute de pouvoir s'offrir les Beatles à Hambourg, on va aller voir leurs hologrammes !

L'histoire de l'hologramme, sinon, est aussi ancienne, quasiment, que le cinéma. On joua donc dès le début (et même avant Louis Lumière) avec l'idée. Photographie stéréoscopique, kiné-projecteurs et autres. Mais il fallut attendre les sixties pour que naisse l'hologramme à proprement parler.
L'inventeur de l'holographie, Dennis Gabor, avait imaginé le principe à la fin de la Seconde Guerre mais ce n'est qu'à la fin des seventies qu'on put assister aux premières réalisations concluantes, même si quelques hologrammes balbutiants apparurent dès les sixties. Gabor ne reçut d'ailleurs le Nobel qu'en 1971, ayant perdu un moment tout intérêt pour sa découverte. On se souvient de cette boutique aux Abbesses qui en exposait et en vendait, de la fin des seventies aux nineties. Mais c'était une curiosité. L'hologramme avait du mal à dépasser le stade du gadget.
L'hologramme ou les hologrammes. Puisqu'en l'occurrence, le mot recouvre des technologies bien différentes.
Avec "Hit Parade", ou avec les réalisations promises par le Luminary Group, on a la version la plus sophistiquée et coûteuse de l'affaire.
Des hologrammes en mouvement et même en live, parfaitement simultanés, (comme Mélenchon, qui était au même moment *en vrai* à Paris et à Lyon en 3D).

Mais la comédie musicale jongle en fait depuis un moment avec l'idée de l'hologramme. Seulement freinée par les limites techniques. En fait, la lumière est faiblarde et dans le cas de "Hit Parade", par exemple, tout ce qu'on voit, finalement, c'est quatre mini-silhouettes vaporeuses (on dirait ces ectoplasmes que faisaient apparaître les spirites) s'agitant derrière des danseurs, qui sont eux bien réels.
Peu importe, la technologie, si la demande se confirme, ne peut que s'améliorer, devenir bluffante et parfaitement fluide. Perdre ce côté spectral et fantomatique que conservent encore les hologrammes.
On sent, pour l'instant, que c'est quelque chose comme le mp3.
On n'a pas coté et extrait toutes les données, cela manque de chair, d'épaisseur. Manque cet invisible qui est tout sauf négligeable, cet invisible qui se pose là.
On peut donc imaginer que, oui, un jour, on verra Jimi Hendrix et son Experience interpréter "Hey Joe" comme si on y était. A l'Olympia, tiens ! Qu'on pourra même les contourner, s'approcher du pied botté à l'indienne de Mitch Mitchell fouettant la grosse caisse d'une authentique batterie Gretsch de 1966.

En attendant, on a les biopics et les sosies. Et les tribute bands. Les biopics sont (allez !) rarement convaincants. Ou destinés à un public qui n'est guère regardant, mais un chef-d'œuvre futur n'est pas à exclure... Et il est permis de passer d'excellents moments en se matant "Nowhere Boy" (Lennon), "The Doors" d'Oliver Stone ou "Backbeat" (mon préféré, je crois bien) qui nous projette dans le fascinant monde astral du Hambourg de 1961. Avec les bébés Beatles, Pete Best et Stuart Sutcliffe.
Et puis il y a les tribute bands. Qui remplissent les salles.
On a ainsi pu voir en 2015 à Paris, en une seule soirée, les Beatles, Led Zep et Queen, ou plutôt Bestbeat, Letz Zep et Killer Queen. Chaque groupe historique ou quasi a désormais sa version tribute et pour les grands noms, il y a surenchère. Plus de trente groupes s'arrachent ainsi la légitimité des Beatles. Certains tribute bands sont bluffants (Rolling Clones, Bootleg Beatles, Brit Floyd). D'autres sont pitoyables. Ou rigolos (The Pizza Underground ? Beatallica ?) ou parodiques (des nains qui jouent Kiss comme en 1974. C'est ça ?). D'autres sont quasi surréalistes. Les Gabba qui jouent Abba façon Ramones (plus facile à faire, cela dit, que dans l'autre sens...) ou les ACDshee et IronMaidens (des filles qui jouent... AC/DC ou Iron Maiden, on aura compris) ou Dread Zeppelin.
Tout cela tient de la distorsion de l'espace-temps et de la déchirure, façon Gotlib, du *continuum spatio-temporel*.

Bon, Jean-Luc Mélenchon est apparu en hologramme, le 5 février. A Lyon en *vrai et à Paris en faux*, et bientôt dans ce jeu vidéo, qu'il nous promet...
La technologie n'a pas renâclée. Le bateleur, pourtant, s'était un peu trop pressé, fier de son effet d'annonce.
Les réactions à "Hit Parade", sinon, sont visiblement mitigées.
Peu importe, c'est le futur ! Puisque notre futur, ce n'est que du passé, que l'ordinateur nous sert de gigantesque encyclopédie et le numérique à *reproduire* (les musiciens qui ont déjà ouvert un *plug in* le savent... cela recrée avec une précision maniaque l'apparence des objets défunts. Un Hammond dans l'ordi ! Un faux Rhodes ou une fausse chambre d'écho ! Avec le bois, la rouille et l'odeur.
Euh non, pas l'odeur.
Sister Ann, ne vois-tu rien venir ?
Euh... Si. Les fantômes du passé, comme d'habitude.★

18 › 23 AVRIL 2017

LE PRINTEMPS DE BOURGES

CRÉDIT MUTUEL

THE SONICS • VIRGINIE DESPENTES & ZËRO • CANNIBALE
CHEVEU • FRUSTRATION • IDLES • ORVAL CARLOS SIBELIUS
PART COMPANY • PLACEBO • POGO CAR CRASH CONTROL
PWR BTTM • RAT BOY • ELECTRIC GUEST • THE MOONLANDINGZ
TIMBER TIMBRE • FRÀNÇOIS & THE ATLAS MOUNTAINS
RENAUD • ALIOCHA • REBEKA WARRIOR (SEXY SUSHI DJ SET) • JACQUES
CALYPSO ROSE • WARHAUS • PARCELS • JUNIORE
VITALIC ODC LIVE • KID FRANCESCOLI • THE PIROUETTES
CAMERON AVERY • JUPITER OKWESS • TALISCO • WAX TAILOR
CARPENTER BRUT • LADY SIR (RACHIDA BRAKNI & GAËTAN ROUSSEL)
AGAR AGAR • COMME UNE PIERRE QUI... (COMÉDIE FRANÇAISE)

...

BOURGES aime la culture !

PRINTEMPS-BOURGES.COM ET FNAC.COM

ET SUR VOTRE MOBILE AVEC L'APPLI « LA BILLETTERIE FNAC SPECTACLES» & DANS LES MAGASINS FNAC, CARREFOUR, GÉANT, INTERMARCHÉ, LECLERC, CULTURA, AUCHAN ET RIFFX.FR

243 centre val de loire

France Inter

Crédit Mutuel · RIFFX.fr · Kronenbourg SAS · DEEZER · Society · Le berry républicain · CGR CINEMAS · GROUPE RATP · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · inROCKuptibles · fnac · Les INOUÏS DU PRINTEMPS DE BOURGES

CNV • SACEM • SPEDIDAM • MAISON DE LA CULTURE DE BOURGES

Grandiose artisanat

Grandaddy

"LAST PLACE"

30TH CENTURY/ COLUMBIA/ SONY MUSIC

"J'aime bien errer dans les Ikea. C'est vrai que c'est un peu triste." Voilà le genre de propos qu'est capable de tenir Jason Lytle, rêvasseur gentiment dépressif et cerveau de Grandaddy. Tout commence à Modesto, ville dortoir glauque éloignée de l'Océan et paumée au nord de la Californie. Modesto n'est pas une bourgade réputée pour ses poètes : on lui doit quelques joueurs de baseball, un chef des Hell's Angels (Sonny Barger) ou encore un expert du 200 mètres papillon (Mark Spitz)... Apparu dans les années 90, Grandaddy incarne le pendant inadapté et désœuvré de la ville. Une bande de types un peu régressifs au dehors (barbes et chemises de bûcheron, casquette, léger surpoids, passion pour la planche à roulettes) mais sensibles à l'intérieur. Dans les longues années qui ont suivi sa séparation en 2006, on a pu se rendre compte à quel point Grandaddy manquait. Parce qu'il assemblait des collages un peu neuneus pour ses pochettes, parce qu'il bidouillait de drôles de sons synthétiques, on a, à tort, réduit le groupe à une bande d'aimables bricoleurs. Ceux qui ont adoré "The Sophtware Slump" (2000), vénéré "Sumday" (2003) le savent : Jason Lytle est avant tout un songwriter extraordinaire, un mélodiste délicat et inspiré. Le cinquième album de Grandaddy survient après beaucoup de mauvaises réunions de groupes nineties. Plutôt que renflouer les caisses ou susciter l'indifférence, Jason Lytle s'est contenté de composer des chansons réussies. La première plage, "Way We Won't", résume à elle seule l'artisanat grandiose du garçon : petit motif de synthé à deux doigts qui reste dans le cortex, guitares électriques étouffées avec la main droite et contre-chants proches du sublime. A quoi fait penser cette power pop ? Imaginons des Cars qui carbureraient au Lysanxia. Ou peut-être un Weezer sans les grosses guitares et le pathos. Grandaddy certes sonne exactement comme avant, mais personne n'a jamais sonné comme Grandaddy. Encore que, le patron, qui a continué de composer sur deux albums solo, semble même avoir progressé. Notre skater quadra épate sacrément la galerie, capable de bâtir un morceau à la Pixies mais chanté d'une voix susurrée ("Check Injin"), une ballade à la beauté hallucinante ("Songbird Son" qui parle semble-t-il d'une *"blonde hitchcockienne"*). Cet homme avant tout crée des mélodies sidérantes, comme celles d' "Evermore" ou "The Dog Is In The Barn" construit sur une suite d'accords kinksienne en diable. Il colorie ensuite avec sa palette habituelle : nappes de synthés analogiques détraqués, couches de guitares saturées et toujours cette batterie simple comme les Ramones. On s'en doute, Jason Lytle est passé par quelques tourments et angoisses. L'album n'évoque que ça. Le fait de se sentir mal dans une nouvelle ville ("I Don't Wanna Live Here Anymore", qui évoque sa migration à Portland), la vie sentimentale en lambeaux, ou les joies de la déprime, narrées sur le moment de bravoure du disque, "That's What You Get For Getting Outta Bed". Une ballade où surgit d'un coup un son de synthétiseur invraisemblable, une sorte de cornemuse MIDI réellement vilaine, mais qu'on finit par trouver magnifique, comme les onze autres plages du disque. *Grandpapa* a ressuscité et c'est Noël au printemps.

✪✪✪✪

BASILE FARKAS

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

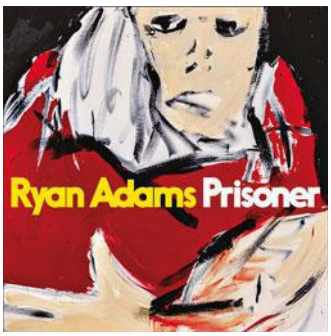
Temples
"Volcano"
HEAVENLY/ PIAS

Il y a trois ans exactement, Temples sortait un premier album convaincant, parfois brillant, "Sun Structures", en général chaleureusement accueilli par la presse, puis quelques mois plus tard une version remixée, "Sun Restructured" et deux EP. Depuis, les quatre Anglais de Kettering ont accru leur notoriété sur les scènes et festivals d'Europe, d'Amérique et d'Australie, avec une coupure début 2016, le temps d'enregistrer ce deuxième album si attendu et si périlleux pour tout artiste. Stylistiquement trop éloigné du précédent, il décevrait une partie de ses fans ; trop semblable, les critiques lui reprocheraient un manque de renouvellement. Finalement, sous la direction des deux principaux compositeurs, le chanteur guitariste

James Bagshaw et le bassiste Thomas Walmsley, "Volcano" réussit à combiner la fidélité à la ligne artistique du premier disque et à intégrer des variations intéressantes. De fait, si les guitares se font encore entendre, les claviers d'Adam Smith occupent une place prépondérante, les parties vocales sont magnifiées et les chansons aux mélodies accrocheuses sont plus concises, plus pop ("Mystery Of Pop", "All Join In", "Born Into The Sunset", "Strange Or Be Forgotten"), tout en conservant des sonorités et des ambiances psychédéliques inspirées par les sixties britanniques. Plus encore que pour "Sun Structures", même si les instruments et les arrangements sonnent bien sûr différemment, il est impossible de ne pas penser aux Beatles 1967, au Pink Floyd de "See Emily Play", aux Move et au Kaleidoscope anglais, à l'écoute de "Oh The Saviour", "(I Want To Be Your) Mirror", "How Would You Like To Go ?" et surtout "Open Air" qui, à lui seul, mérite la quatrième étoile. ✪✪✪✪
PHILIPPE THIEYRE

Ryan Adams
"Prisoner"
CAPITOL/ UNIVERSAL

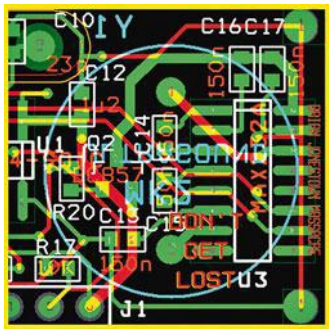
Ça fait déjà un paquet d'années que Ryan Adams amuse la galerie avec son folk alternatif luxuriant qu'il est capable de tremper dans à peu près toutes les divagations du rock, de la plus sauvage à la plus consensuelle. Avec une quinzaine d'albums souvent encensés à son actif depuis le début d'une carrière entamée au tournant du siècle, le natif de Caroline du Nord avait distrait en 2015 avec "1989", album remake du cinquième de Taylor Swift, son plus pop à ce jour. Avec "Prisoner", Adams se recentre l'espace de douze compositions originales dont la première, c'est devenu une pratique courante, est *offerte* à ceux qui, en attendant sa sortie, commanderont l'édition numérique du disque. Comme par hasard, ce n'est pas le moins bon titre d'un album sérieusement écrit et enregistré mais dont, après plusieurs écoutes, on peine un peu à dégager un couplet vraiment accrocheur et encore plus un refrain. Oui, "Do You Still Love Me ?", un peu glam sur les bords, fonctionne, mais c'est précisément à cause de cette chanson que le reste, qui lorgne parfois du côté de Tom Petty (avec ses Heartbreakers) et U2, déçoit un tantinet. En interview, Ryan Adams prétend *"manquer de temps et être prisonnier des désirs"*. Peut-être aurait-il intérêt à réfléchir davantage, faire le tri,



être plus exigeant avec sa muse qui ne lui fait jamais faux bond. Ne serait-ce pas là le problème ? L'art du singer-songwriter ne consiste pas à ouvrir les vannes en grand, mais à recueillir, au creux de la paume, quelques gouttes de vie, puis à les transformer en histoires d'or à fredonner. Plus facile à dire qu'à faire, mais puisque le bougre a déjà donné, on le soupçonne d'être capable de réitérer. ✪✪✪
JEROME SOLIGNY

The Brian Jonestown Massacre
"Don't Get Lost"
A RECORDS/ DIFFER-ANT

Ironique Anton Newcombe. Alors qu'il a passé les années 90 à abreuver son audience de sonorités sixties, mettant en marche le grand mouvement vintage qui perdure jusqu'à notre 21e siècle, le voici qui livre un album, le 16e du BJM, tout droit sorti des nineties. Et il a le culot d'appeler cela *"Ne Te Perds Pas"*. Marrant Anton ! Mais Newcombe refuse la facilité et, au moment où il va fêter son cinquantième anniversaire, flanque des coups au cul de l'ensemble des jeunes ne sortant jamais de leur carré de choux. N'oublions pas que l'auteur de "Take It From The Man !" est également responsable d'albums expérimentaux tels "My Bloody Underground" ou "Who Killed



Sgt Pepper ?". Quoi de surprenant, donc, à l'entendre ici livrer un morceau d'acid house, des plages de rêverie synthétique libérée de toute guitare, des bastos façon Prodigy, ou des nappes de synthé qui auraient pu être entendues chez Beak. Puis, quand les guitares entrent dans la danse, elles lorgnent vers le shoegaze des frères Reid, leurs fuzz freinées par les trémolos, ces rythmiques martiales et guitares twang ralenties jusqu'au malaise. Alors que son précédent album, "Third World Pyramid", le voyait conjuguer avec brio sonorités de sa première période avec son goût nouveau pour les arrangements alambiqués, ce "Don't Get Lost" ouvre la porte vers une nouvelle galaxie. Il faut écouter ce disque dans le noir intégral et se laisser submerger par les images hantant la psyché de son auteur. Servie par une production magnifique, puissante, hurlant ses vérités depuis le fin fond de son *Cobra Studio*, on l'oublie trop souvent, la musique du BJM est immersive, marquant jusqu'à nos derniers atomes. Un seul risque ici : s'y perdre. ✪✪✪✪
THOMAS E. FLORIN

Sleaford Mods
"English Tapas"
ROUGH TRADE/ PIAS

Sachons-le : depuis trois ans, le groupe le plus cool d'Angleterre est une paire de quadragénaires en survêtement qui débitent des insanités sur des rythmes minimalistes. Les Sleaford Mods ne viennent pas de Sleaford et ne sont pas des mods, même si leur chanteur arbore une coupe césar. C'est le duo le plus aride et brut qui soit, et un spectacle étonnant sur scène : le longiligne Andrew Fearn rôde en arrière-plan, bière à la main, face à son laptop d'où il lance les beats qu'il y a enregistrés, tandis que le chanteur James Williamson, voûté sur son micro, agresse le public d'un torrent verbal où il évacue ses frustrations et narre des histoires de lose dans l'Angleterre austère de Cameron et May, le tout exécuté avec un accent northern à couper au couteau et une farandole de jurons. Les Sleaford Mods existent depuis dix ans et ont touché le grand public britannique en 2014 avec "Divide And Exit", album à la croisée du punk working class, du hip-hop et de la musique électronique. "English Tapas", qui les voit quitter la scène DIY, paraît sur Rough Trade. Le duo n'en a pour autant rien perdu de son âpreté. Sur des rythmes toujours plus raides, Williamson produit de nombreux aphorismes grinçants. De "BHS", où il compare sa nation

à la banqueroute récente d'une grande chaîne de magasins sur laquelle se sont enrichis quelques financiers vautours ("*We're going down like BHS*") à "Just Like We Do" où il fustige les vieux punks aigris, Williamson flingue tous azimuts et parvient à transformer son spleen en révolte. A l'heure du Brexit et du mal-être généralisé outre-Manche, Sleaford Mods est plus que jamais le plus en prise avec la réalité. Un groupe viscéral. ✪✪✪✪
ERIC DELSART

Meatbodies

"Alice"

IN THE RED/ DIFFER-ANT

Au commencement, Chad And The Meatbodies était le projet solo de Chad Ubovich, que l'on a connu à la fois dans le rôle du bassiste hirsute qui accompagne Ty Segall dans Fuzz, mais aussi en tant que pistolero de la six-cordes, derrière Mikal Cronin par exemple. Et puis, rapidement, les Meatbodies se sont articulés autour d'un trio créatif avec le dégingandé Kevin Boog à la basse et le second bretteur Patrick Nolan, par ailleurs leader des sémillants Walter. Ce gang, renforcé par Erik Jimenez (Together Pangea) ou Ryan Moutinho (Thee Oh Sees) à la lourde batterie, a gagné à la dure une réputation de machine de guerre scénique livrant un effarant niveau de décibels, puis a usiné un premier opus convaincant, bien que

manquant de personnalité. Pour "Alice", présenté comme un *"concept album heavy pop"*, ces éternels outsiders ont encore une fois collaboré avec Eric Bauer, responsable du son de Segall à l'époque de "Melted" et "Goodbye Bread". C'est précisément ce sillon qui est exploré ici : on retrouve des voix filtrées rappelant Syd Barrett, parfois acidulées, une certaine appétence pour l'alternance quiet/ loud, avec en prime des soli frétillants, le tout enrobé d'une production plutôt chétive. Le résultat est souvent plaisant, avec quelques morceaux intéressants comme "Alice", le syncopé "Scavenger", mais on reste surtout marqué par le boogie stéroïdé de "Gyre", sur lequel les Californiens montrent enfin les muscles. Ce dernier fait regretter que les Meatbodies ne se concentrent pas davantage sur la captation de leur puissance de feu plutôt que d'aligner les titres déstructurés, bizarroïdes. Au final, ce disque mineur mais sympathique ne devrait pas déplaire aux amateurs éclairés de l'irradiant Ty.

✪✪✪1/2

JONATHAN WITT

Moon Duo

"Occult Architecture Vol 1"

SACRED BONES/ DIFFER-ANT

Que serait un groupe psychédélique sans disque conceptuel ? Après trois albums, le groupe du couple Ripley Johnson et Sanae Yamada (désormais trio depuis l'arrivée du batteur John Jeffrey) s'offre un doublé d'albums aux thématiques inspirées du gnosticisme et de l'occultisme avec, pour socle commun, la théorie chinoise du yin et du yang. Ainsi, ce premier volume de l'*architecture occulte* de Moon Duo s'adresse au côté yin (féminin, ténébreux, nocturne) des choses, soit la face la plus sombre du groupe, son successeur étant supposé être plus lumineux. Malgré cette approche conceptuelle et des titres de morceaux horrifiques ("The Death Set", "Cold Fear", "Cult Of Moloch", "Will Of The Devil"), il faut reconnaître que la musique de Moon Duo est aujourd'hui moins oppressante qu'elle ne l'était à leurs débuts, quand le groupe s'appuyait sur des boîtes à rythmes et une distorsion inquiétantes. S'il émane de l'album une certaine noirceur, on y trouve un ou deux titres qu'on pourrait presque qualifier de pop (comme ce "Creepin' " très malin). Plus que jamais, Ripley Johnson laisse ici volontiers s'étirer les morceaux (on dépasse souvent les sept minutes) jusqu'à atteindre une forme de transe, ce qui lui permet alors de développer des soli

homériques dans un style qui évoque souvent Steve Hillage ("Cult Of Moloch" sonne comme du Gong période "You"). C'est dans ces moments d'héroïsme guitaristique que Johnson s'exprime véritablement, lui qui n'est pas à proprement parler un véritable chanteur, mais c'est aussi là que le groupe atteint parfois ses limites sur les 48 minutes que dure l'album.

✪✪✪

ERIC DELSART

The Orwells

"Terrible Human Beings"

ATLANTIC/ WARNER

Plutôt méconnu sous nos latitudes, The Orwells est un quintette débraillé venu de la banlieue de Chicago, histoire classique de lycéens ayant eu faim de filles et de gloire. Grâce à un excellent premier opus influencé par les Black Lips sur lequel figure le petit tube "Mallrats (La La La)" mais aussi l'immortelle "In My Bed", nos garnements, déjà membres de la famille Burger Records, se sont attiré les faveurs de l'influent Pitchfork et ainsi décroché la timbale aux Etats-Unis : passage télé à une heure de grande écoute (chez Jools Holland), première partie des Arctic Monkeys puis signature chez Atlantic. Après un "Disgraceland" aux réminiscences Strokes, la bande du magnétique baryton Mario Cuomo, longue crinière

blonde et œil bleu vif, est aujourd'hui de retour avec "Terrible Human Beings". Le fameux producteur britannique Jim Abbiss (Arctic Monkeys, Kasabian) est aux manettes pour treize titres bien carénés, qui dévoilent une fixette sur l'art versatile des Pixies, comme en témoigne d'ailleurs l'impeccable hommage "Black Francis". Le sémillant guitariste Dominic Corso semble avoir parfaitement assimilé la grammaire complexe du style Joey Santiago, sorte de surf torturé et anguleux, tandis que Cuomo croone le plus souvent, hurle parfois, soutenu par une rythmique à la fois élastique et métronomique. Les chansons ici sont brèves et rageuses ("Buddy"), faussement doucereuses ("MAD"), ensorcelantes et imparables, comme les pépites "Heavy Head" et "Ring Pop". L'ensemble, énergique et constamment inspiré, n'a donc aucun mal à surpasser les dernières livraisons des *Lutins* ressuscités de Boston. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Elbow

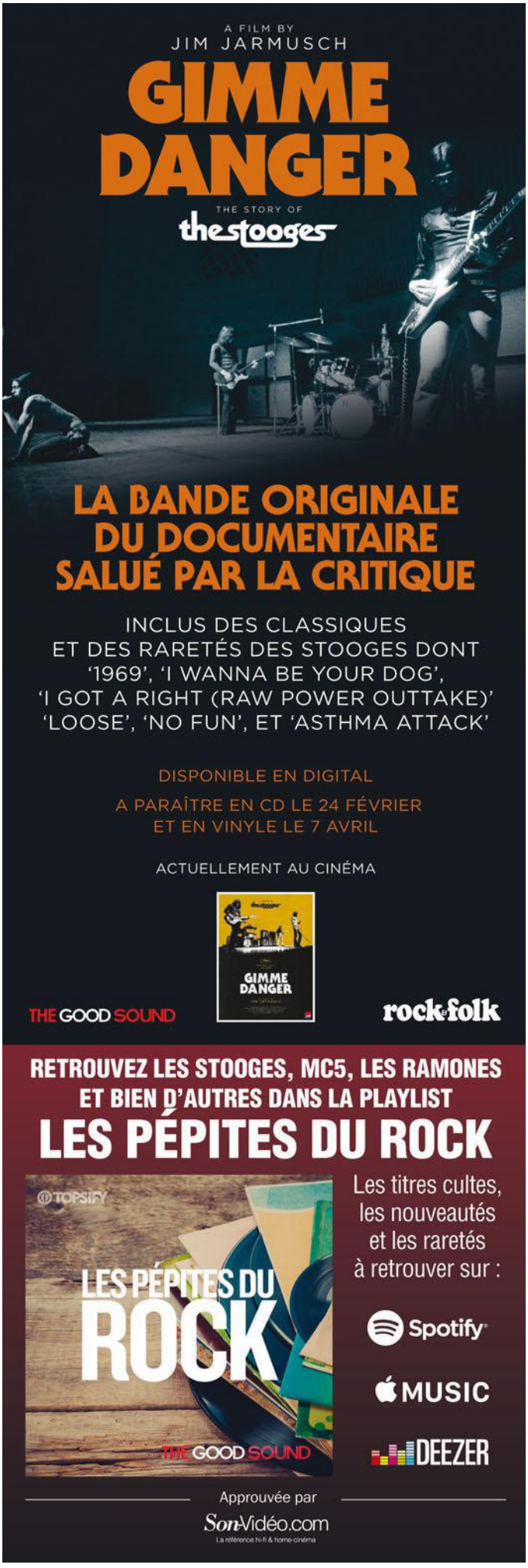
"Little Fictions"

MERCURY/ UNIVERSAL

Une rythmique répétitive et entraînante, menée par la batterie d'Alex Reeves, remplaçant de Richard Jupp, et la basse de Pete Turner, puis la voix vibrante, puissante de Guy Garvey, les cordes du Hallé Orchestra, les interventions des frères Potter, Mark à la guitare et Craig aux claviers, concourent à faire de "Magnificent (She Says)" une ouverture somptueuse pour le nouvel album d'Elbow. Trois ans après le succès international (France exceptée) de "The Take Off And Landing Of Everything", "Little Fictions", produit par Graig Potter, est le septième album d'une formation de Manchester soudée depuis sa création en 1997 jusqu'au départ de Richard Jupp en 2016. Sous l'influence du rock progressif et de la pop arty, mélodique et aventureuse de Talk Talk, la musique est le fruit d'un travail collectif. Les textes sont signés Guy Garvey, reflétant aussi bien des expériences intimes que des engagements contemporains. Moins sombres, voire dépressives, que les productions précédentes, les dix chansons de "Little Fictions", dont l'épique morceau éponyme doit beaucoup au Genesis de Peter Gabriel, composent un ensemble homogène tout en proposant une variété d'atmosphères sonores et rythmiques des plus revigorantes. Parmi elles,

"Gentle Storm", mêlant percussions et intonations de crooner, "Trust The Sun", avec ses boucles et son piano impressionniste, "All Disco", inspiré par Black Francis, "Firebrand & Angel", au lyrisme exalté par l'apport du Hallé Community Choir, et "Kinding", en final, brillent intensément. En réalité, on pourrait les citer tous, chacun ayant sa place et sa fonction particulière dans cette architecture élaborée par un groupe au sommet de son art. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE



Disques pop rock

Mr Elevator & The Brain Hotel

"When The Morning Greets You"

RAD CAT

2012. MGMT vient de sortir "Congratulations" et Tame Impala "Lonerism". Thomas Dolas est sur le cul : c'est exactement la musique qu'il veut faire. Il forme illico un groupe, Mr Elevator & The Brain Hotel, avec deux camarades du coin, Justin Martinez et Wyatt Blair, enregistrant dans la foulée un premier album, "Nico & Her Psychedelic Subconscious". Les intentions sont bonnes (donner une suite à "SF Sorrow"), le résultat encore approximatif (des jams qui peuvent virer relou). Ce n'est qu'une étape : Dolas et ses partenaires quittent leur trou de Californie du Sud pour monter à Los Angeles, se dégottent de nouveaux copains et s'attellent, armés d'un bataillon de synthés vintage, à la composition d'un album plus ambitieux,

plus abouti. Quand on s'appelle *Monsieur Ascenseur Et Le Cervelle-Hôtel*, on reste condamné à faire du psyché, ce que corroborent les titres des morceaux, tous perchés sur un arc-en-ciel : *"Quand le matin te salue avec un sourire"*, "Cosmic Bloom", "Are You Hypnotized", "Sunshine Daydream"... "Congratulations" reste ici la Bible, Jacco Gardner un héros, les influences de ces derniers remontent donc également à la surface, les classiques "The Piper At The Gates Of Dawn", "Smile", "Odessey And Oracle", " Psonic Psunspot"... La nouveauté, c'est que Mr Elevator compose des chansons qui se hissent désormais quasi au niveau des modèles — en premier lieu : "Fuzz Phantom", "Sunshine Daydream", "Ending". Et puis il y a "Tears Of Green" : du Air avec une fusée dans l'arrière-train, Nick Nicely qui vire synth-prog, Klaatu gavé de champignons synthétiques. Jodorowsky a trouvé le groupe qui peut lui composer sa prochaine BO.

★★★★

BENOIT SABATIER

Communions

"Blue"

FAT POSSUM/ PIAS

Le dossier de presse était tellement chiant qu'il a fini à la poubelle. En gros, un nouveau groupe, des jeunes, venus d'un pays lointain, on n'en saura pas plus. Et c'est très bien comme ça. On préfère ne rien savoir. Ne rien voir. Juger avec les oreilles. Enfin ! Dès le premier titre, très pop, "Come On, I'm Waiting", on est accroché par une voix de sale gosse, genre tête à claque. Presque insupportable et tellement attachante. Tout ici est paradoxe... C'est le grand n'importe quoi. On entend des guitares acérées à la Only Ones, au milieu d'une pop léchée, avec un sens de la mélodie assez imparable. Très surprenant... Et puis déboule "Passed You By", un vrai hit, entraînant, frais, pop, addictif. Bien sûr, c'est à peu près aussi crédible dans le style rock'n'roll que Maroon 5 jammant avec Julien Doré chez Nagui, mais on s'est fout. C'est bon. Avec, évidemment, une certaine tendance malheureuse aux refrains de stade. Ces gars ont appris le grand livre du rock par cœur, ils nous font des petites citations par-ci par-là : orgue en boucle à la Who sur "Eternity", petits riffs de synthé à la The Cars sur "Midnight Child", ce genre de choses... Pourquoi pas. A l'époque, on appelait ça de la power pop. Pourquoi pas ? Post-power pop, on va dire. C'est le grand

recyclage, on en est là. C'est comme ça. Pendant que les Finkelkraut du rock s'en plaignent, nous on s'éclate en attendant la fin du monde (qui n'est pas si loin, semble-t-il, profitons-en). Ce groupe n'a absolument rien à dire, mais ses chansons sont taillées pour passer à fond sur l'autoradio pendant qu'on hurle en chœur à pleins poumons en conduisant trop vite une vielle caisse pourrie pour emmerder Anne Hidalgo. ★★★

STAN CUESTA

Noveller

"A Pink Sunset For No One"

FIRE/ DIFFFER-ANT

Pour comprendre instantanément ce que la réalisatrice Sarah Lipstate fabrique en solo avec son projet Noveller (avec l'emphase sur la deuxième syllabe et pas ailleurs, c'est important), l'amateur d'instrumentaux à ambiance extraterrestre se doit de faire le parallèle obligatoire avec notre monument national Pascal Comelade. Heureux d'avoir enfin tout compris, l'auditeur découvrira aussi, et par la même occasion, un album aux neuf titres atmosphériques, tour à tour inspirés par Steve Reich (le "Rituals" d'ouverture lui est dédié), Philipp Glass, Brian Eno et, plus inusité, Iggy Pop avec le morceau d'intro "Shelter", écrit suite à l'invitation lancée par l'Iguane pour que Noveller assure la première partie sur la plupart des dates de

la tournée *Post Pop Depression*. Dommage pour nous, elle fut remplacée par un duo de violonistes franco-roumaines pour la soirée du Grand Rex. Pour le reste, la musique de Lipstate est constituée d'une base solide réalisée avec des boucles sur lesquelles elle fait vivre chacune des notes de sa guitare au maximum de leurs limites de vie. L'ensemble donne une série de tableaux qui ont beau être l'antithèse absolue du rock and roll déclencheur de pogo, ces plages hypnotiques n'en agitent pas moins, et tout aussi bien, la masse neuronale de l'auditeur qui fera alors office de light show. Pour ceux qui seraient effrayés par les vidéos montrant l'artiste jouer avec un archet de la SG double manche posée à plat devant elle, pas de panique, ce n'est pas de la même façon que Ian Ethan Case ! Et puis, elle a acheté cette guitare quand elle était une étudiante fauchée à l'université du Texas d'Austin. Tout s'explique. ✪✪✪1/2

GEANT VERT

Mark Eitzel

"Hey Mr Ferryman"

DECOR/ LA BALEINE

En 2001, l'homme réalisait l'un des meilleurs albums de sa discographie — aussi bien en solo qu'à la tête de son groupe American Music Club. Seize ans après, son titre, "The Invisible Man", revêt la même dimension autobiographique, tant le manque de reconnaissance de ce Californien frôlant la soixantaine — après avoir frôlé la mort en 2011 — file le blues. Pourtant, à l'instar de son compatriote Josh Rouse ou du *cousin* australien Peter Milton Walsh, c'est dans d'autres courants musicaux que Mark Eitzel puise avec brio son inspiration, tiraillé entre la sérénité du folk, la douceur du jazz (option Chet Baker), la chaleur de la soul et les soubresauts du rock. A priori, rien ne le prédestinait à croiser la route de Bernard Butler, ex-guitariste flamboyant de Suede devenu producteur émérite (Duffy, Black Kids, Ben Watts...). Leur rencontre tient d'ailleurs de ce hasard qui fait parfois bien les choses. Pour preuve, les onze chansons de "Hey Mr Ferryman", parmi les plus élégantes composées par l'Américain et sur lesquelles l'Anglais joue de (presque) tous les instruments. Entre joie contenue et mélancolie mesurée, d'une voix enchanteresse, Eitzel jongle avec les sentiments, signe une belle ouverture pop ("The Last Ten Years", imparable), plonge dans une

bossa nova tarabiscotée ("An Angel's Wing Brushed The Penny Slots"), égrène des accords boisés avec une rare délicatesse ("Nothing And Everything", "Sleep From My Eyes") et alterne tensions et accalmies le temps du superbe "In My Role As Professional Singer And Ham". Pas avare, il en a également profité pour signer "An Answer", ballade *bacharachienne* tire-larmes dont on sait qu'elle n'a pas fini de rythmer nos journées. Et nos soirées. ✪✪✪✪

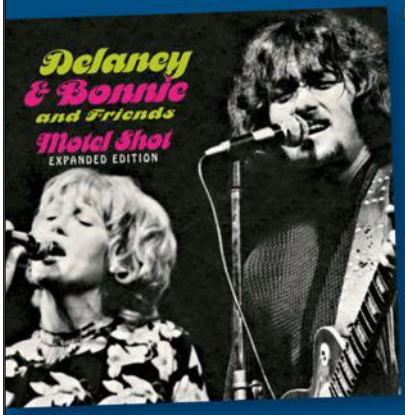
CHRISTOPHE BASTERRA

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Delaney & Bonnie and Friends
"Hotel Shot, Expanded Edition"
Real Gone Music

Le couple Delaney et Bonnie Bramlett a développé un son personnel, voire unique, dans le scope musical de ce début des années 70, mélangeant Blues, Gospel, Soul et Country, le tout agrémenté d'une démarche très Rock'n'Roll. Avec des groupes comme The Band et The Allman Brothers, ils sont au centre de ce regain du Roots Rock.



Malheureusement, toute brillante qu'elle soit, la musique des Bramlett a souvent été occultée, le public et les médias focalisant leur attention sur les fameux "amis" qui, il est vrai, sont des plus prestigieux: Eric Clapton, George Harrison, ...
"Motel Shot" est le quatrième album et le troisième pour Atco/Atlantic. Si les copains présents sont différents sur ces sessions, ils restent impressionnants: Bobby Whitlock, Dave Mason, Joe Cocker, Gram Parsons, Duane Allman et John Hartford. Ces chansons ont été initialement enregistrées non pas dans un motel mais bien dans le salon de la résidence de Bruce Botnick(The Doors, Love, ...) pour une sortie Elektra. Suite à un désaccord irréversible avec leur label, Atlantic fait réenregistrer les morceaux en studio. Le disque que vous écoutez en ce moment propose donc l'album original ainsi que la fameuse session "living room".

Contre toute attente, "Motel Shot" sera l'album de la consécration avec son hit "Never Ending Song of Love".

Cerise sur le gateau, comme à son habitude, Real Gone Music nous gratifie d'un livret annoté et complété par des interviews exclusives de Bonnie Bramlett, Bobby Whitlock, Bruce Botnick et le boss d'Elektra Jac Holzman!

Robert "String" Dahlqvist (The Hellacopters, Thunder Express) aurait apprécié de (ré)écouter ces enregistrements, cette chronique lui est dédiée.

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

Disques pop rock

Sallie Ford

"Soul Sick"

VANGUARD

Au cours d'une tournée, Sallie Ford et Jeff Munger, respectivement chanteuse et guitariste de Sound Outside, groupe de Portland (Oregon), discutent dans un café parisien. Après deux albums et deux EP, Jeff Munger fait part de sa lassitude. Sallie Ford en profite pour exprimer le désir de s'entourer désormais de musiciennes. Avec Cristina Cano, Anita Lee Elliott et Amanda Spring, elle grave "Slap Back" produit par Chris Funk. Elle fait ensuite appel à Mike Coykendall (supervision) et, au studio Type Foundry de Portland, enregistre "Soul Sick" avec Garth Klippert (claviers), Kris Doty (guitare), Ralph Carney (saxo), Kirk Hamilton (basse), Ben Nugent (batterie). Sallie Ford cultive une allure de fille simple avec ses petites lunettes et sa coiffure

ordinaire. Elle n'hésite pas à se montrer sur son blog, jouant de l'ukulélé pour chanter "Be My Baby" à son chat la veille de Noël... Ses chansons portent des titres sans ambiguïté, "Failure" *("échec")*, "Romanticized Catastrophe", "Hurts So Bad" *("ça fait si mal")*... Confirmant le titre général, "Soul Sick" *("malade de l'âme")*, les ruptures (professionnelles ou privées), la dépression et la solitude sont les principaux sujets abordés mais sans aucun ramollissement musical. Ayant évolué du rock'n'roll classique au classic rock, Sallie Ford maîtrise un son bien plein qui rappelle parfois la Suzi Quatro de la fin des années 1970. Comme elle, elle possède une façon séduisante de s'adresser directement à l'auditeur, sans détours ni affectation. L'ensemble étant dynamique, il ne faut pas hésiter à l'écouter à fort volume. L'introduction à la batterie de "Screw Up" cite celle de "Be My Baby". Voilà qui va faire plaisir au chat ! ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

All Them Witches

"Sleeping Through The War"

NEW-WEST

L'album avait commencé depuis une petite demi-heure lorsqu'on s'est retrouvé à gambader au milieu d'une espèce de jungle équatoriale. La nuit était tombée et des percussions asymétriques rythmaient les foulées, des bestioles indéfinies apparaissaient parmi les striures stroboscopiques de la guitare, la voix, grave, inexorable, psalmodiait en panoramique.
Le morceau n'avait pourtant pas commencé de la sorte. "Alabaster" déroulait un tempo medium jusqu'à ce qu'un riff cisaille le refrain, puis cette brèche s'était ouverte, qui se refermerait, bien plus tard, dans le même riff exaltant, cathartique.
L'une des grandes qualités du quatuor de Nashville, outre les différentes substances qu'il fait économiser à son auditeur, réside dans sa capacité de surprise. Les influences sont là, assumées — de Kyuss à Skip James pour faire court — mais le groupe cherche, c'est une évidence, à se surprendre lui-même. "Sleeping Through The War" ne foule pas les mêmes territoires que son prédécesseur, "Dying Surfer Meets His Maker", conçu comme un trip intégral. Celui-ci resserre les riffs, les structures, sans pour autant ne rien formater. Ainsi de la longue fulgurance finale de "Bulls", du refrain

presque pop de "Bruce Lee", révélateur de ce sens de l'accroche à partir duquel le groupe déploie ses superbes expansions instrumentales. Aucune facilité, aucune formule, mais une aspiration à une transe insidieuse, à l'image des dix minutes finales d' "Internet" : tempo hypnotique, déclamation morrisonienne — et très ironique — du chanteur/ bassiste Michael Parks, solos d'harmonica, de guitare bleue et liquide. Un simple très bon groupe de stoner au final ? Plus que ça : All Them Witches continue surtout de croire au dérèglement des sens par les guitares (et les basses) électriques. De précieux amis, quoi. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Findlay

"Forgotten Pleasure"

BMG/ SONY MUSIC

Le premier EP de Findlay était bien, le deuxième EP de Findlay était vraiment très bien. Donc fatalement, il y avait des chances pour que le premier album de la Londonienne soit une réussite : parce que si on a inventé des expressions comme *jamais deux sans trois*, c'est pour que ça serve, sinon quel intérêt ? Eh bien malheureusement, cette expression octo-centenaire — oui, le mec a fait des recherches — est mise à l'épreuve avec ce "Forgotten Pleasure". Pas que l'album soit mauvais, très loin de là, il est simplement surprenant par rapport à ce dont Findlay nous avait habitués. Il y avait dans sa voix une sorte d'arrogance, une espèce de rugissement maîtrisé de lionne bondissant sur nous, petite gazelle auditive, bref aucune chance de rater

son coup ! Sur cet album, Findlay, en dehors de "Electric Bones", "Greasy Love" ou "Junk Food", s'essaie à plusieurs registres. On sent du Lana Del Rey quand elle pose sa voix, ou encore du Florence Welsh quand justement elle l'étire, et franchement, c'est plutôt réussi. Ce qui rend cet album un poil décevant, c'est le mélange des anciens morceaux avec les nouveaux. Les anciens sont plus lourds, plus rock, plus dansants, plus tubesques, plus bruts, bref plus. Du coup, les nouveaux souffrent de la comparaison et ressortent moins, malgré une production ambitieuse et moderne mais plus synthétique, trop peut-être. "Forgotten Pleasure" est divisé en deux comme une famille dont la moitié serait pour Arsenal et l'autre pour Tottenham : deux mondes proches mais opposés. ✪✪✪

SACHA ROSENBERG

Alejandro Escovedo

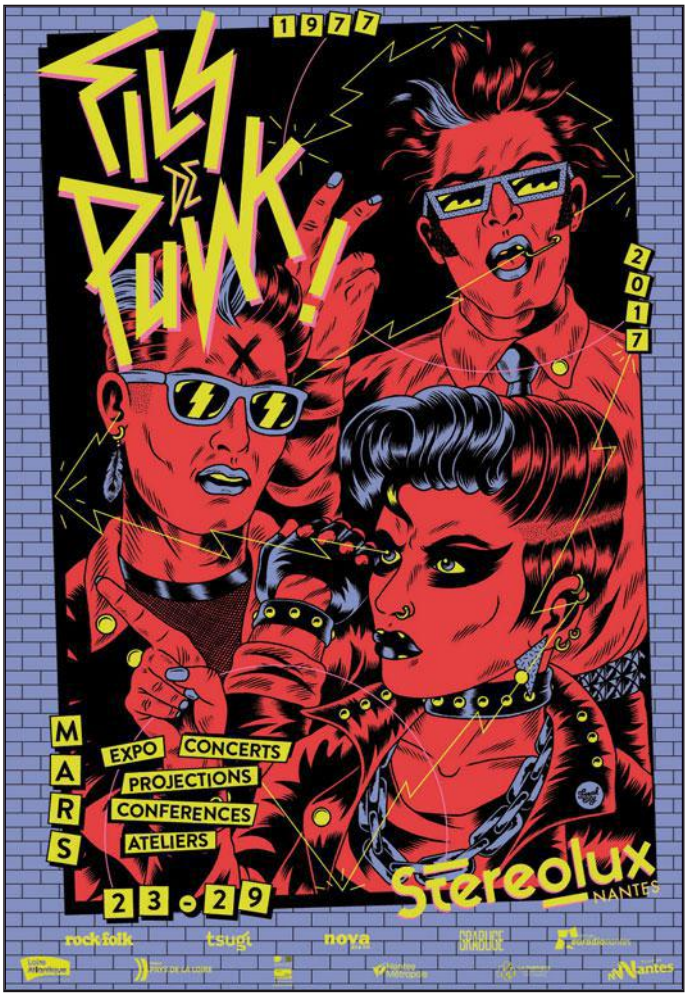
"Burn Something Beautiful"

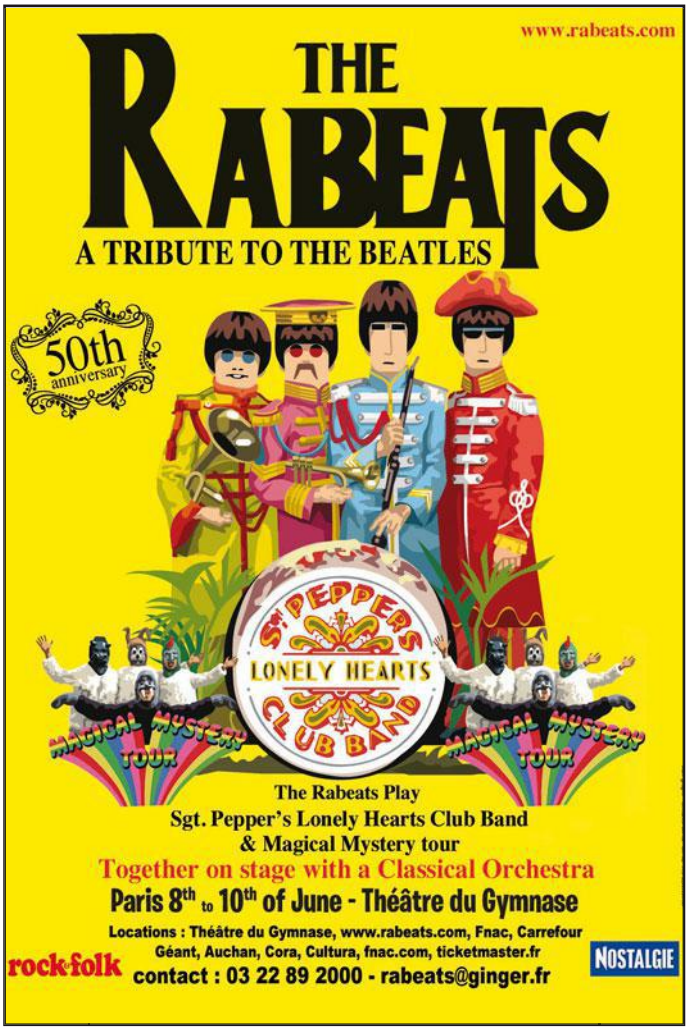
FANTASY

Alejandro Escovedo est un survivant. Au sens propre, puisqu'il a bien failli passer l'arme à gauche il y a quelques années à cause d'une hépatite. L'occasion pour ses amis de lui venir en aide en enregistrant un album pour payer ses frais d'hôpital. Au programme : Steve Earle, Lucinda Williams, John Cale, The Jayhawks, Ian Hunter, Sheila E (sa nièce), ce genre de clients... Pour donner une seule idée des gens qui respectent ce mec. Qui a quand même commencé dans The Nuns, groupe punk de San Francisco ayant assuré la première partie du dernier concert des Sex Pistols au Winterland en 1978 ! Avant de former Rank & File, chantre de ce que l'industrie a bêtement intitulé le *cowpunk*... A 66 ans, Escovedo n'est pas calmé. Et il envoie cet album formidable, produit et coécrit avec Peter Buck et Scott McCaughey (ex-REM, pour les jeunes). Qui jouent aussi, ainsi que le saxophoniste Steve Berlin, ex-Los Lobos, avec des envolées free jouissives sur l'épique "Thought I'd Let You Know". Et c'est magnifique. Dès le premier titre, "Horizontal", on est en territoire familier : guitares cinglantes, chœurs rageurs, mélodie simple et efficace, chantée d'une voix rappelant étrangement Randy Newman.

Et bizarrement, sur le très beau "Suit Of Lights", on pense à Steve Winwood. Bref, l'homme est de cette trempe-là. Capable de nous faire pleurer avec un "Redemption Blues" acoustique superbe. Ailleurs, les guitares électriques ferraillent en duo, pour le plus grand plaisir des orphelins de Johnny Thunders, Peter Perrett (oui, il est vivant, mais bon) et autres rockers foutraques. Un des plus beaux morceaux du disque s'intitule "I Don't Want To Play Guitar Anymore". *Déconne pas, Alejandro !* ✪✪✪

STAN CUESTA





Disques français

Rodolphe Burger

"Good"

LA DERNIERE BANDE/ PIAS

Composé au cours de résidences artistiques aboutissant à des concerts, le quatrième album solo de Rodolphe Burger n'a rien d'évident : en guise d'ouverture, "Good" déroute avec son rythme hiératique, son ambiance lancinante et cette voix anglophone crépusculaire. Le morceau suivant ("Happy Hour"), francophone, attaque très fort du côté des ambiances plombées avec le chanter-parler lancinant, ses formules glaçantes *("C'est l'heure où tout le monde est vieux")* et ses métaphores *("C'est le signal pour servir les cocktails de flatteries au venin")* qui viennent rappeler l'importance chez lui de l'option poétique, tout comme elle l'était chez son ancien groupe, Kat Onoma.

De tels allers et retours entre anglais et français se retrouvent tout au long de l'album puisque Burger a toujours totalement assumé cet aspect bilingue vécu sur le mode de l'exigence littéraire (deux des textes sont signés Samuel Beckett et TS Eliot). Quelques réussites sont portées par un lyrisme délicat ("Waste Lands"), mais le tempo lent, trop fréquent, aboutit à une certaine torpeur : aux complaintes telles "Providence", on peut donc préférer des morceaux plus soniques et plus touffus, comme "Fx Of Love", quand le rythme s'accélère et que les guitares saturées mènent la danse. Mais de tels éclats, plus proches d'une pulsion rock, sont les plus rares, ce qui les met en évidence : ainsi, après le charmant et émouvant "An Der Lili", "Painkiller" détonne particulièrement avec son rythme chaloupé et ses sons bruts. Coréalisé par Burger et Christophe Calpini qui se sont rencontrés en œuvrant pour Bashung, ce disque atypique n'aurait pas été désavoué par le chanteur disparu. ✪✪✪

H.M.

Arnold Turboust

"Arnold Turboust"

HEBRA

En 2010, il a eu beau se chanter *"démodé"*, on n'y a pas cru une seule seconde. Compagnon d'ascension vers la gloire d'Etienne Daho au cours des années 80, Arnold Turboust, la discrétion incarnée, est de retour avec un cinquième album qui s'appelle pareil que lui et le montre plus dans le coup que jamais. Car à l'heure où la jeune garde s'emmêle les crayons dans nos références et préfère le mimétisme à l'inventivité, la pop de ce faiseur d'âge mûr reste une des plus cool. D'abord, Turboust, c'est dans sa nature, connaît le secret des couplets qui font friser les sens ("Souffler N'Est Pas Jouer", "Bubble Gum", "En King Size") et des refrains échancrés ("Invisibles", "Ma Septième Vie"). En prime ici, refaisant équipe avec Rico Conning trente ans après "Pop Satori", Arnold se montre plus fin arrangeur que jamais. Ses rythmes sont choisis, ses claviers, bien sentis, et ses enrobages synthé-chic ("Tout Est Dans Le Flou", comme une caresse kraftwerkienne...) jamais ne plagient. Oh, le musicien, qui a également eu le bon goût de s'adjoindre les services de l'excellent Xavier *Tox* Geronimi (peut-être le meilleur guitariste français de sa génération), ne renie pas ses influences, et, au détour de plusieurs rimes ("Efféminé") et mélodies

("En Rêve"), on décèle bien sûr celle de maître Gainsbourg. Mais, voilà, Arnold Turboust, qui a tout le reste de la vie devant lui, ne surfe pas de flashback en flashback. Ne fantasme sur aucun temps d'avant. Comme il le chante, vers la fin, sur le ton enjoué et heureux qui est le sien tout au long du disque, lui, à qui la chevelure confère une allure de soleil, a rendez-vous avec la lune. Son futur, c'est brillant. ✪✪✪✪

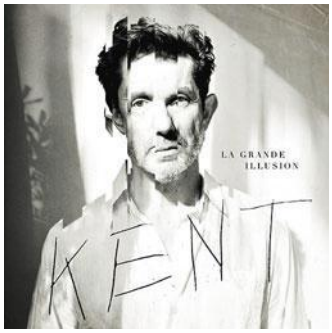
JEROME SOLIGNY

Kent

"La Grande Illusion"

AT(H)OME / WAGRAM

Il fut, au sein de Starshooter, un showman accompli et un parolier affûté. Et puis, après la dissolution de son groupe, il s'est éloigné de la scène rock en optant pour la BD et en orientant sa carrière de chanteur solo du côté d'une chanson française bien éloignée de ses emballements de jeunesse. Son nouvel album reste dans le sillage de ses précédents essais en privilégiant une mélancolie douce-amère et des complaintes aux antipodes des tempos frénétiques de ses débuts, mais cet ensemble de dix chansons concrétise un virage pop du meilleur effet. Une telle évolution est à rapprocher de la collaboration avec le groupe Tahiti Boy, que Kent avait rencontré à l'occasion d'un concert événementiel avant de travailler avec lui sur de nouveaux



morceaux. L'option sonore change, la perspective d'ensemble également, et ce dès l'introduction en beauté que constitue "Eparpillé", ballade pop fine et délicate : tout comme avec le morceau suivant, plus enlevé ("Un Revenant"), on peut ainsi apprécier à leur juste valeur ce ton particulier et cette voix singulière qui caractérisent l'auteur/ compositeur/ interprète. Par la suite ("L'Heure Des Adieux", "La Grande Illusion", "Un Cœur En Automne"), il a tendance à abuser des tempos lents et des complaintes intimistes (on ne se refait pas) même s'il parvient parfois à leur donner une autre dimension en cultivant un certain lyrisme ("Les Oranges Bleues"). Son essai slam ("Si C'Etait A Refaire") ne parvient pas à convaincre malgré une longue envolée musicale entre free-jazz et musique contemporaine, mais il se permet avec "Chagrin D'Honneur" une accélération bienvenue et un refrain entraînant qui électrisent ce disque inégal. ✪✪

H.M.

Betty Bonifassi

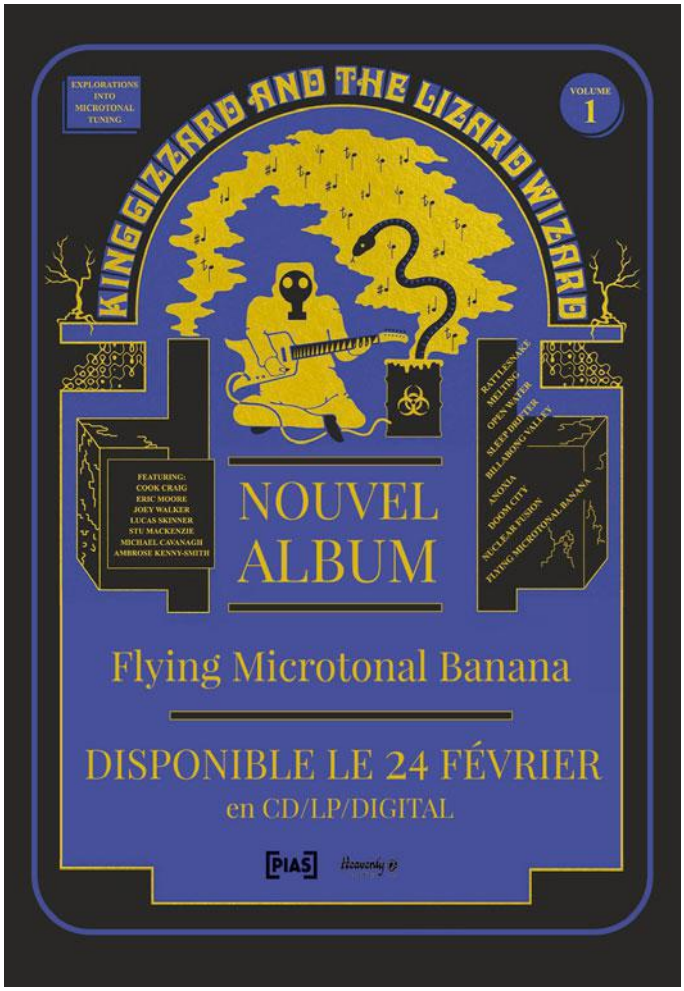
"Lomax"

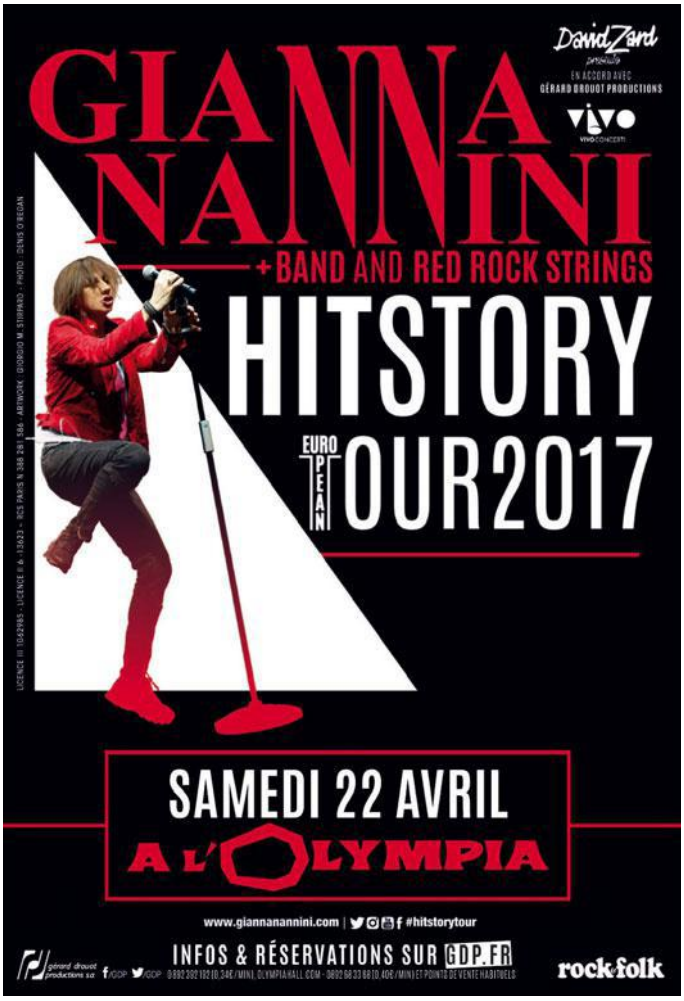
HI-LO/ UNIVERSAL

La hill country et ses dépendances (on pourrait nommer le style de cet album *rockspel)*, sont copieusement explorées depuis 25 ans. Les passes vers l'originalité sont de plus en plus étroites, mais la Québécoise Betty Bonifassi en trouve encore en misant presque tout sur les chœurs, omniprésents et offensifs. On dit qu'elle a vagabondé dans l'electro, le jazz, et qu'elle s'incline pour la deuxième fois devant l'œuvre du célèbre ethnomusicologue John Lomax. Il pensait naïvement que les pénitenciers sanctuarisaient les origines du folklore. Dans les années 30 et 40, Lomax archiva de nombreux lamentos de forçats, entonnés a capella. Leur dépouillement instrumental donnait, à ces chants de travail modaux, une allure de gospel maudit. C'est la matière que brassent Betty Bonifassi et son excellent guitariste et réalisateur Jesse Mac Cormack. La hill country, on la trouve dans les rythmiques martiales, les plans de guitare lourds et complexes, et le choc simple et carré des toms. La voix de Betty Bonifassi, d'abord horriblement nasale, commence à rayonner de rage contenue et devient la haute autorité d'un album où presque toutes les lignes sont hégémoniques et jetées devant, notamment cette chorale féminine, utilisée parfois comme un marteau,

parfois comme un synthé (les halètements de "Grizzly Bear"). Hégémoniques aussi, ces jours de silence entre les colonnes bouillonnantes d'énergie. Les architectures de Mac Cormack éclairent toute cette épaisseur et lui donnent des ailes. Ces idées lumineuses se concentrent dans une merveille de blues lent intitulé "No More My Lawrds", qui part à la pierre noire et s'achève à l'aérographe. ✪✪✪

CHRISTIAN CASONI





PAR NICOLAS UNGEMUTH

Le prix à payer

Lift To Experience

"THE TEXAS-JERUSALEM CROSSROADS"

Mute (import Gibert Joseph)

Le dernier grand chef-d'œuvre du rock — chef-d'œuvre, au sens de "Beggars Banquet", "Fun House" ou "Psychocandy" — date donc de 2001 mais aurait été mis en boîte deux ans auparavant. A l'époque, sur scène ou sur disque (*"au disque"*, disent les critiques de musique classique), ce fut une gifle monumentale et parfaitement inattendue. Trois Texans au look de dégénérés échappés de "Délivrance" ou de "Southern Comfort", sortaient un double album (si long que par rapport aux doubles albums historiques parus en vinyle, il ressemblait plus à un triple) d'une beauté, d'une invention et d'une constance à pleurer.

D'abord, Josh T Pearson (micro, Jazzmaster, pédales variées, mais pas comme au Dépôt), Josh *The Bear* Browning (basse) et Andy *The Boy* Young (batterie) proposaient la révision et la réinvention de l'un des genres les plus abscons du rock : le shoegazing. Lequel était porté par une bande de Britanniques n'ayant rien compris aux groupes dont ils tentaient vainement de s'inspirer, les Jesus & Mary Chain, leurs enfants My Bloody Valentine et les grands précurseurs, les Cocteau Twins. Des minables comme Ride, Slowdive, Lush, on en passe et des meilleurs, s'obstinaient à salir un héritage pourtant considérable. Ce sont donc des Américains qui ont rappelé aux Anglais leurs racines, tout comme les Stones et les Yardbirds avaient en leur temps ravivé les leurs dans la mémoire des Yankees. Logiquement, c'est sur le label Bella Union, tenu par un ancien Cocteau Twins (Robin Guthrie, fameux inventeur des guitares shoegaze), que Lift To Experience publia son unique album, produit par Simon Raymonde, ex-Cocteau également, et fils du grand Ivor Raymonde (Dusty Springfield, Walker Brothers, etc). Mais du shoegazing, Josh T Pearson ne garda que la reverb insensée et les fameuses guitares *aquatiques*, *éthérées* ou *cathédralesques*. Pour le reste, c'était tout autre chose : pas du *shoegaze*, mais du *southern gothic* pur jus, au sens littéraire du terme... Un gospel délirant, dantesque, wagnérien et mystique. Un album monstrueux sur la rédemption et la transcendance, une somme, pardon, de rock chrétien, biblique, véhiculant ses mythologies directement sorties de l'Ancien Testament. A ce titre, on peut dire que Pearson, fils de pasteur pentecôtiste (ceux qui font danser les serpents sur les têtes en pratiquant des exorcismes très bruyants) tout droit sorti d'un roman de Donald Ray Pollock, est le dernier des grands prophètes du rock and roll, le dernier à avoir eu une *vision*, comme ses aînés, qui seraient non pas les frères Reid, Kevin Shields, Elizabeth Fraser ou Jason Pierce (qui a dû se décrocher la mâchoire en entendant tout cela pour la première fois) mais plutôt Hank Williams, Jeffrey Lee Pierce (le début de "Into The Storm" sonne comme une variation autour de "Bad America") et Nick Cave. "The Texas-Jerusalem Crossroads" est une sorte de livre sonore où, de chapitre en chapitre, de la première à la dernière page, tout serait parfait, où tout serait cohérent. Chaque baisse ou hausse de volume, chaque envolée, chaque soupir, est une légende en soi. On ne peut que s'émerveiller devant la perfection d'un tel premier album : les membres du groupe avouent eux-mêmes qu'au moment de l'enregistrer, il n'y eut aucune improvisation, aucune mise en place, deux ou trois prises maximum pour graver ce qui était déjà intégralement écrit. C'est hallucinant. Mais la musique alors ? C'est une Apocalypse, soit une révélation divine annonçant des jours meilleurs après quelques épisodes pénibles. Les morceaux se suivent — le sequencing du disque montre une intelligence invraisemblable — se ressemblent un peu mais diffèrent tous les uns des autres. Certains sommets ("Crippled Wings", "These Are The Days", "When We Shall Touch", "Down With The Prophets", "Waiting To Hit", "The Ground So Soft" qui rendrait croyant le plus entêté des agnostiques, "To Guard And To Guard You", ou le sidérant "Into The Storm" qui dure plus de dix minutes sans qu'on s'ennuie une nanoseconde) sont proprement vertigineux et transportent l'auditeur face à des gouffres d'une beauté inédite. Partout les guitares, la voix parfaitement angélique de Pearson et la subtilité de la section rythmique montrent un génie quasi terrorisant : quel jeune dieu a bien pu concevoir une œuvre pareille au premier coup de reins ? Voici Josh T Pearson, croyant torturé engendrant les premiers pas mirifiques d'une œuvre qui sera — quelle surprise ! — très courte : un album acoustique renversant après le sabordage d'un groupe trop intense, puis plus rien ou presque...

Le groupe s'est récemment reformé, probablement pour les habituelles raisons monétaires, et a décidé de remixer l'album pour sa première réédition (il était devenu introuvable), arguant qu'à l'époque, Bella Union n'avait pas un kopeck pour effectuer le travail correctement. Sacrilège ? Non : le nouveau mix est tout simplement meilleur que le premier, sans rien en trahir. Plus de détails, plus de finesse, plus de basse et de profondeur permettant d'en apprécier mieux encore la grandeur étourdissante. Voici donc le retour d'une sorte de chef-d'œuvre archéologique : comme si on avait reconstruit la tour de Babel ou les Jardins suspendus de Babylone. C'est assez rare... Ceux qui ont eu la chance de connaître le truc à l'époque seront ravis de remplacer leur exemplaire d'origine tout rayé par cette version étincelante. Quant aux autres qui vont le découvrir, ils verront la nouvelle année démarrer sous de sacrés bons augures (ceux qui ne pleurent pas en écoutant ce disque doivent aller consulter toutes affaires cessantes), et seront enfin *"libérés"*, pour reprendre la conclusion du disque. La contrepartie étant qu'ensuite, tout leur semblera très terne... C'est ainsi avec les génies, mais il n'y a rien à regretter : c'est le prix à payer.

Public Image Ltd

"METAL BOX"

Universal

Dans le genre prophétique également, on ne voit pas grand-chose d'aussi historique que le deuxième album de PiL, paru en 1979... Quelques mois après un coup d'envoi essentiellement conçu comme une réaction cutanée extra violente à l'épisode Sex Pistols par un Johnny Rotten en pleine guerre contre Malcolm McLaren, entouré de son ami d'enfance Jah Wobble et du premier guitariste des Clash Keith Levene, sans aucun doute l'instrumentiste anglais le plus génial du post-punk avec John McGeoch. "First Issue" avait ses moments fabuleux (en particulier le single grandiose "The Public Image") mais restait, globalement, la libération sonore en direct d'un musicien qui voulait montrer brutalement à quel point il avait toujours viscéralement détesté la pop. En conséquence de quoi, l'écoute de l'album se montra particulièrement ardue, l'impression permanente que John Lydon souhaitait volontairement et vicieusement faire souffrir ses fans ne quittant jamais les auditeurs assez éprouvés. Avec "Metal Box", les choses changèrent et PiL réussissait, pour la première fois, à organiser son chaos délibéré, et signer par la même occasion ce qui reste le disque le plus glacial de ce que l'on a été amené à nommer, faute de mieux, la *cold wave* : en comparaison, Magazine, les Cure et Joy Division passent pour la Compagnie Créole. Enregistré dans une anarchie complète, avec peu de budget pour le studio et des musiciens dépressifs — la mère de Rotten (déjà secoué par la grande escroquerie de McLaren) atteinte d'un cancer, Wobble alcoolique, Levene sous opiacés — "Metal Box" synthétise parfaitement les influences des trois membres du groupes — les batteurs semblent avoir changé en cours d'enregistrement, même si les deux habituellement crédités, Richard Dudanski et Jim Walker, s'en sortent parfaitement — aux antipodes du punk de 1979 (Sham 69, UK Subs, 999, etc) : Beefheart, Can, Lee Perry, etc, le tout, évidemment, parfaitement réinventé dans une boue post-punk absolument géniale. Le jeu de basse de Wobble, qui avait appris à jouer quelques mois auparavant, tout comme la guitare de Levene fuient tous les académismes, font la chasse aux clichés. Lydon, déjà, chante autrement et s'envole comme un muezzin atonal en pleine crise de torture. Sorti dans une boîte en métal ressemblant aux bobines de films des cinéastes, les trois maxi-45 tours favorisaient la basse ultra lourde de Wobble et les aigus sablés de Levene : entre les deux, rien, si ce ne sont les paroles folles du chanteur en pleine crise de tourment. Certains des morceaux présents sur cet album unique restent

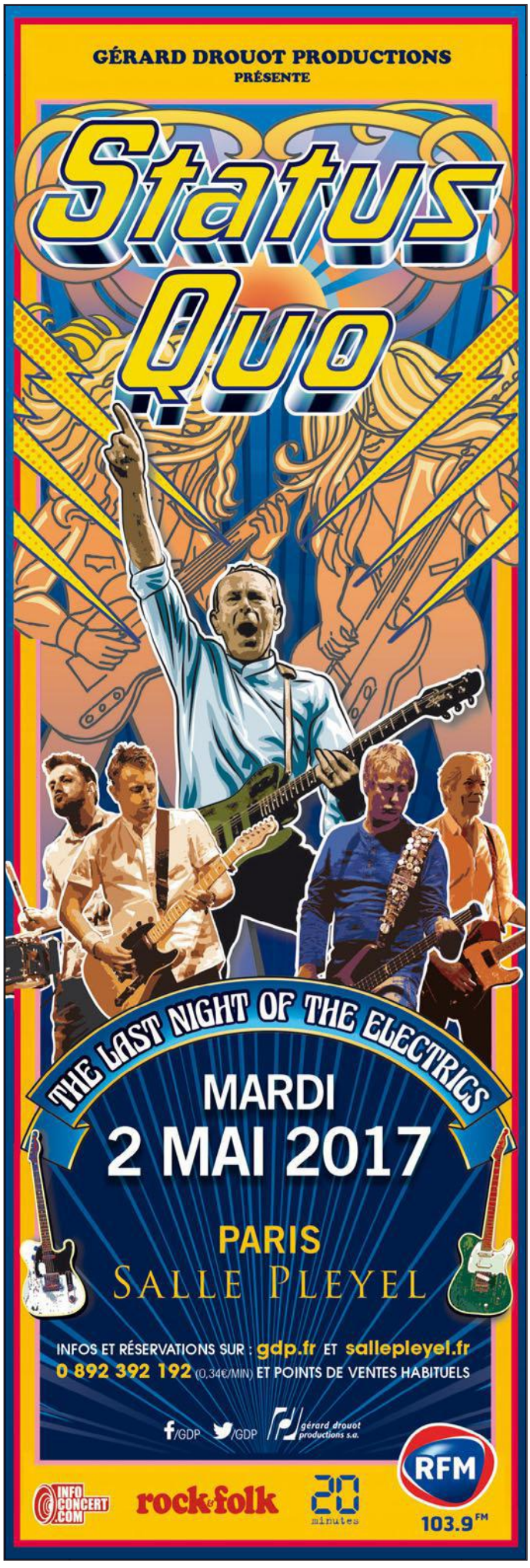
parmi les plus flippants jamais enregistrés avec ceux de la Nico de “The Marble Index” ou de “Desertshore” : “Poptones”, “The Albatross”, “Memories”, “Graveyard”, etc, glacèrent le sang à l’époque. Ils sont toujours aussi terrorisants aujourd’hui. Mais d’autres, comme l’instrumental “Radio 4” ou “Socialist”, dégagent une forme de beauté triste bizarrement lénifiante. L’album dans son intégralité, qui ressort nettoyé et enrichi de plusieurs bonus dont des prises alternatives, des faces B, des séances pour la BBC et un live dérangé à Manchester capté en juin 1979 pour un résultat débouchant sur une édition de quatre CD — dommage qu’Universal n’ait pas repris la forme cylindrique originelle — reste d’une perfection absolue, comme une *time capsule* impeccable de l’année 1979, alors que les idéaux du punk avaient déjà tout perdu et qu’arrivait, juste après, une grande vague de froid devant tout geler pour un bon moment.

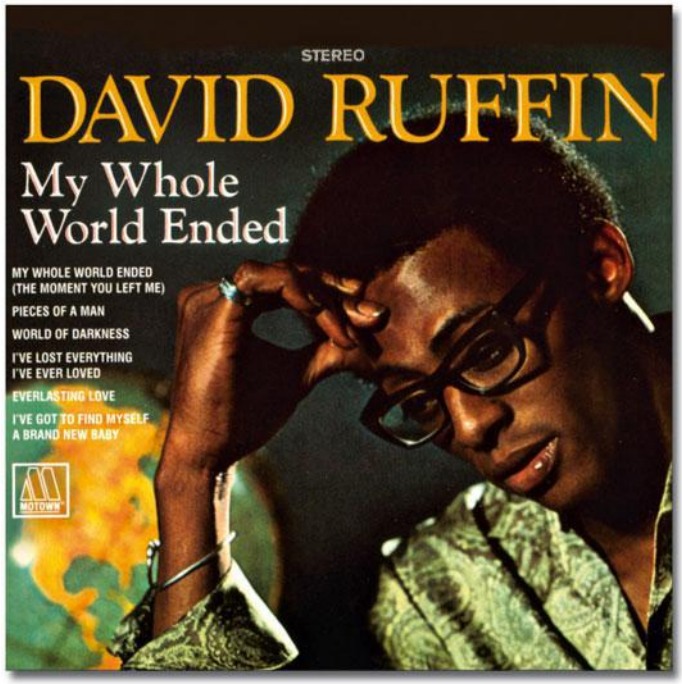
David Ruffin

“MY WHOLE WORLD ENDED”

Motown/ Elemental (import Gibert Joseph)

Chez les Temptations, Eddie Kendricks était certes excellent mais, en général, les amateurs vouent un culte à son collègue David Ruffin, l’homme de “My Girl”, “Ain’t Too Proud To Beg”, “Beauty Is Only Skin Deep”, etc, mais surtout de ces deux sommets insurmontables que sont “I Wish It Would Rain” et “(I Know) I’m Losing You”... En 1968, Motown proposait un contrat solo à Ruffin, chanteur à problème fortement cocaïné et dont le comportement sérieusement erratique commençait à lasser le reste des Temptations, simplement pour l’empêcher de partir ailleurs et, un an plus tard, celui-ci sortait son premier album, un chef-d’œuvre un peu oublié qui ressort aujourd’hui idéalement remasterisé. De “My Whole World Ended (The Moment You Left Me)” à “Flower Child”, c’est une cascade de soul superbement orchestrée et de compositions parfaites dont les titres décrivent assez bien l’état mental du chanteur à l’époque (“I’ve Lost Everything





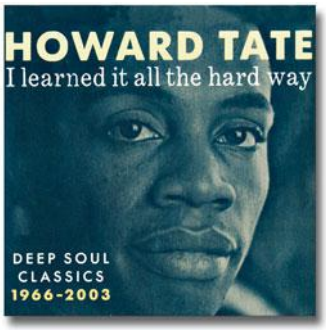
I've Ever Loved", "I've Got To Find Myself A Brand New Baby", "World Of Darkness", "Pieces Of A Man", "Somebody Stole My Dream", etc). Indispensable.

Howard Tate

"I LEARNED IT ALL THE HARD WAY"

Play Back (import Gibert Joseph)

Autre grand héros de la musique noire américaine mais nettement plus oublié que David Ruffin, Howard Tate, géant de la deep soul, a enregistré des choses indescriptiblement belles durant la fin



des années 60, lesquelles sont parfaitement alignées dans cette compilation royale (29 titres) qui sonne méchamment. "Get It While You Can", évidemment, mais aussi "I Learned It All The Hard Way", "Night Owl", "I'm Your Servant", "These Are The Things That Make Me Know You're Gone" sont autant de merveilles de soul sudiste vénérées par les amateurs du genre. Jusqu'ici, son œuvre avait été médiocrement rééditée, cette anthologie répare l'injustice.

Kas Product

"BLACK & NOIR"

Soul Jazz/ Pias

Les albums et singles de Kas Product ont été régulièrement (et bien) réédités

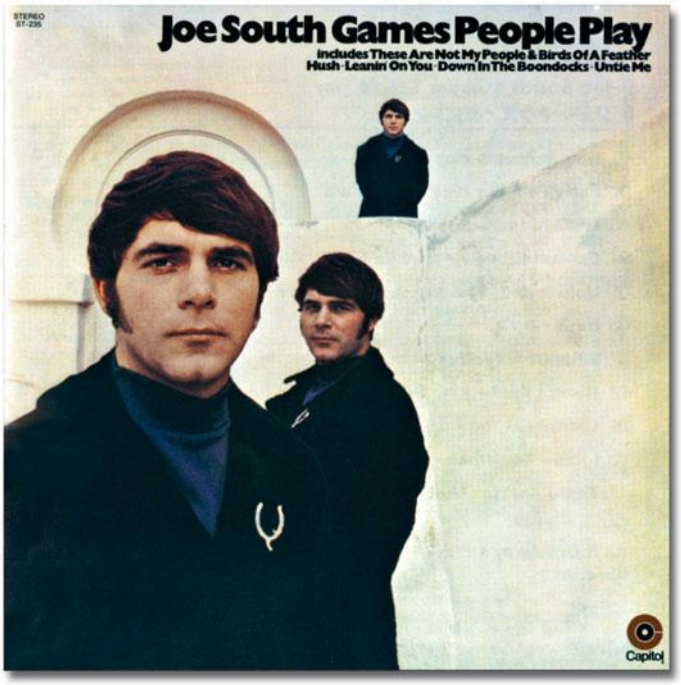
depuis une grosse quinzaine d'années, mais recevoir les honneurs de la maison Soul Jazz (qui vient de sortir une compilation dédiée à la scène punk française), cela ne se refuse pas. Voici donc le duo de Nancy extrêmement moderne et novateur envoyant ses décharges électroniques post-Suicide portées par la voix monstrueuse de Mona Soyoc. Le tracklisting est mince (onze titres dont un qui dure vingt-cinq secondes). Le tout (enregistré live sur un deux-pistes) étant déjà sorti chez Fan Club, le label de New Rose, en 1990. Il va sans dire que cela sonne mieux dans cette réédition (mais si Soul Jazz se met à faire du copier-coller, on va commencer à râler).

Joe South

"INTROSPECT"
"GAMES PEOPLE PLAY"

USM Japon (import Gibert Joseph)

Suite des rééditions monstrueuses au niveau sonore de Joe South au pays du Soleil Levant. Avec, cette fois-ci, son premier album, sorti en 1968, et le troisième, assemblage de singles, de nouveaux et d'anciens titres, paru un an plus tard, juste après "Don't It Make You Want To Go Home", évoqué dans ces pages il y a peu. A l'époque, Joe South était en forme olympique et balançait de la country-soul funky à souhait merveilleusement administrée.



Pour ceux qui vénèrent “From Elvis In Memphis” et “Back In Memphis”, c’est ce qui s’en rapproche le plus (à tel point qu’on peut légitimement se demander si les enregistrements de South n’ont pas sérieusement influencé le King).
La voix est énorme, les compositions de première classe (“Hush”, “Games People Play”, “Birds Of A Feather”, “All My Hard Times” — South avait débuté en écrivant des titres pour Gene Vincent dont “Gone Gone Gone” et “I Might Have Known”, pardonnez du peu) et derrière, les musiciens sudistes mitraillent sec. Les deux rééditions sont, par ailleurs, un rêve d’audiophile...

“Studio One Rocksteady”

“2”

Soul Jazz/ Pias

Les grands tubes de rocksteady ne sont jamais sortis chez Duke Reid (pour cela, voir les compilations Trojan) mais, comme le fait remarquer notre confrère de Rock&Folk, le toujours concis Sam Ramon, *“c’est tout l’intérêt des compilations Studio One : les classiques, on les connaît par cœur”*. Sur cette nouvelle anthologie, donc, la grande maison londonienne a réuni quelques merveilles moins universelles mais tout aussi prestigieuses, avec tout de même un bel aréopage de cadors : Alton Ellis, les Parangons, les Heptones, les Gaylads,

Delroy Wilson ou John Holt chantant un répertoire moins immédiatement jovial que les classiques de Duke Reid, mais assez fabuleusement conçus sous la houlette de Clement *Coxsone* Dodd dans les sixties. Du beau travail, aussi bien pour le fond que pour la forme (remasterisation, livret, etc).

Terry Dolan

“TERRY DOLAN”

High Moon (import Gibert Joseph)

Un rêve pour les fous de rock West Coast américain : un label a déterré l’album en solo de Terry Dolan (de Terry & The Pirates) enregistré en 1972 pour Warner, jamais sorti pour des raisons inconnues. Rock&Folk en a largement parlé le mois dernier, on rappellera simplement l’essentiel : un casting étonnant (Nicky Hopkins,

John Cippolina, Spencer Dryden, Neal Schon, les Pointer Sisters), une belle production du génial Hopkins (pour quatre titres seulement) et un esprit très californien : du folk-rock avec beaucoup d’improvisations, des guitares à foison (Cippo brille de mille feux) et une belle reprise du divin “Magnolia” de JJ Cale. Réédition splendide : les fans en auront pour leur argent. ❑

ROCK & FOLK ET LA FNAC
PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION

CLUB VINYL fnac ROCK&FOLK ®
® un label Fnac

BIG STAR
#1 Record
Big Star est le premier groupe à proposer ce que l’on appellera plus tard la Power Pop. Si, à l’époque, personne ne voulait sonner comme eux, des dizaines de groupes considèrent aujourd’hui cet album comme l’Atlantide de la Pop Music.

EURYTHMICS
Greatest Hits
Eurythmics est l’une des plus grandes réussites musicale et commerciale New Wave des années 1980. Cette collection peut en attester ! Entre ballades Pop et embardées Rock, les œuvres du groupe sont (presque) toutes des classiques indéniables !

GIRLSCHOOL
Demolition
Repéré par Lemmy, Girlschool, est l’un des tout premiers *All-Girl-Rock-Bands*. Avec *Demolition* les quatre filles cassent les codes sexistes liés au rock’n’roll tout en assénant des riffs puissants et efficaces. Un premier album sans concessions.

ICE CUBE
The Predator
Écrit à la suite des émeutes de Los Angeles en 1991, *The Predator* est un album à part. Hostile, sinistre et ambitieux, il distille une violence insidieuse qui fait à la fois sa beauté et sa puissance. L’artiste réalise un sans-faute !

TEXTES : CHARLIE CHOFFLET

ROCK&FOLK fnac

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

En avance sur leur temps

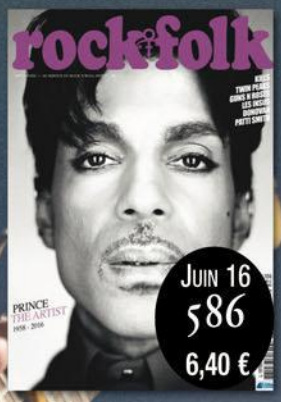
BUFFALO

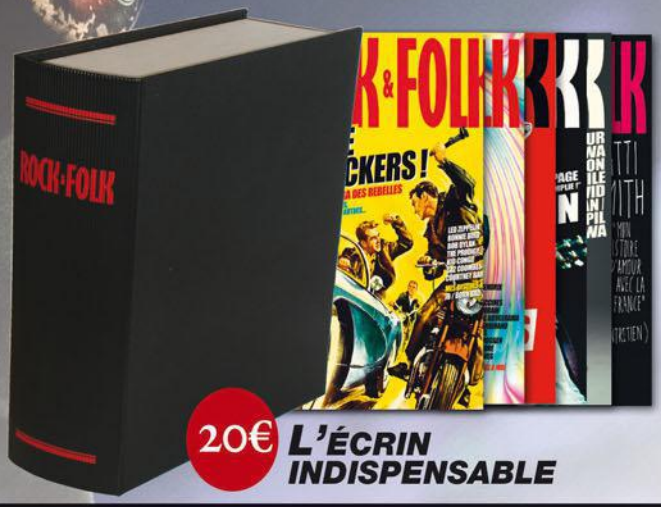
Méconnu sous nos latitudes, Buffalo fut pourtant l'un des plus grands groupes de hard rock seventies. On peut le citer parmi les authentiques inventeurs du stoner rock avec l'extraordinaire "Volcanic Rock", véritable chef-d'œuvre du genre. Voici donc la saga mouvementée de ces brigands Australiens, très en avance sur leur temps.

Nous voilà du côté de la patrie d'AC/DC, au début des sixties. Dave Tice a treize ans, il vient de poser le pied en Australie, du côté du Queensland. Il loge avec sa famille dans un rade réservé aux migrants et en profite pour se lier avec d'autres garnements et fomenter un groupe. Un beau jour, un certain Pete Wells, bassiste accompli, répond à une petite annonce. Les deux jeunes gens nouent instantanément une relation forte. Trois ans plus tard, Dave et Pete en ont leur claque de la scène de Brisbane et décampent donc pour Sydney. Dans la dèche, ils y rencontrent John Baxter, guitariste surdoué, au style saignant à souhait... Pas un expert du blues, ce qu'ils cherchaient, mais les deux gredins ne laissent pas passer ce talent rare. Paul Balbi est ensuite recruté à la batterie, puis un second chanteur (Alan Milano). Le quintette se rebaptise Head, un blase à la signification fumeuse, puis Buffalo. Le gang est repéré par le patron de Vertigo qui projetait alors d'investir le marché australien. Nous sommes en 1972 et nos garçons sont prestement dépêchés en studio pour usiner "Dead Forever...". Le titre de ce très bon premier album est tiré d'une séance de spiritisme — la réponse d'un esprit (!) à la question *Est-ce que Dieu existe ?* — mais le contenu n'a rien de spécialement lugubre. Bien qu'encore marqué par les sixties (la ballade "Forest Rain", le chant parfois choral, quelques touches de blues), il pose les bases d'un heavy rock ravageur, dominé par la guitare folle de l'immense John Baxter, capable de laminer un riff minimaliste ("Bean Stew", "Dead Forever") comme de se tordre ses soli, fiers, abrasifs. Derrière Baxter, Pete Wells trousse d'épaisses lignes de basse, soutenu par une batterie rigoureuse. Les ventes sont correctes, mais Buffalo peine à séduire les promoteurs et songe même à la séparation. C'est finalement grâce à Black Sabbath que l'affaire reprend du poil de la bête : les partenaires d'Ozzy ont besoin d'une première partie de choc. Alan Milano et Paul Balbi ont déjà décampé, le second étant remplacé par Jimmy Economou. Cultivant une image de bad guys machistes et provocateurs, cuir, bière et cheveux longs, Buffalo assure ensuite les premières parties de Status Quo et Slade puis s'attelle à son chef-d'œuvre : "Volcanic Rock". Sous une pochette plutôt suggestive (et controversée) se cache tout simplement l'un des plus authentiques ancêtres du stoner rock. Dès "Sunrise", le ton est donné : Dave Tice rugit de façon bien plus féroce tandis que Jimmy Economou cogne à tout rompre. John Baxter opte le plus souvent pour un riff lent, implacable, inlassablement trituré. Les neuf minutes épiques de "Freedom", la mystique "The Prophet" et la monumentale "Shylock" démontrent la puissance incandescente d'un groupe au sommet de son art. Sur sa lancée, Buffalo entreprend très vite la confection d'un excellent troisième album, doté d'une couverture qui sera encore de très mauvais goût. Il s'agit de "Only Want You For Your Body", à l'écriture plus compacte, agressive, quasi punk avant l'heure. On pense souvent à Steppenwolf, en particulier sur "I'm A Skirt Lifter, Not A Skirt Raiser", et on se délecte du boogie terminal "What's Going On". Le chant du cygne pour le génial John Baxter, qui se voit saqué en 1974 sur ordre du management : trop sauvage pour les charts. La mort dans l'âme, Dave et Pete recrutent Norm Roue, l'un des meilleurs experts de la slide du pays, ainsi qu'un dénommé Karl Taylor. Cette éphémère formation enregistre un quatrième effort, "Mother's Choice", qui signe une évolution vers un son plus compassé, sous haut patronage de Chuck Berry ("Little Queenie" et "Sweet Little Sixteen" sont reprises). Logiquement moins foudroyant que ses prédécesseurs, il s'agit tout de même d'un bon disque, sur lequel Norm Roue fait des merveilles, en particulier sur "Honey Babe", boogie détendu qui rappelle le T Rex de "Get It On". C'est ensuite le six-cordiste british Chris Turner qui entre en piste, à la place du binôme Roue/ Taylor, et ajoute quelques morceaux des Stones à la setlist. Buffalo tourne avec Rainbow, avec une telle fougue que Ritchie Blackmore tente à plusieurs reprises de saboter leur concert (ampli de basse coupé, jet de détritus sur le batteur, pas de balance autorisée...). L'évolution continuelle de Buffalo vers un son radiomical finit par lasser Pete Wells, qui s'échappe à son tour pour dégoupiller le futur Rose Tattoo. Dave Tice ne tarde pas à le suivre, après un ultime effort, "Average Rock N'Roller" qui, bien qu'honorable (la ballade "Hotel Ladies"), montre un groupe méconnaissable. Et c'est ainsi que s'achève la course du *Bison* hirsute des Antipodes.

rock&folk

Depuis 50 ans
au service du Rock n'Roll





BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex
Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00

Email : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville
Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total

VROFP17 *Frais de port

TOTAL

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.com. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❐

Archiviste éclairé

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Alain Bashung
"Alain Bashung"
"Passé Le Rio Grande"
Universal

Si l'œuvre est unanimement reconnue pour son excellence, la discographie d'Alain Bashung contient quelques disques que l'artiste a partiellement reniés. Parmi eux, on compte "Alain Bashung", premier album sorti en 1977, souvent absent des campagnes de rééditions qui ressurgit pour la première fois en vinyle (orange). On y entend un Bashung encore vert qui n'a toujours pas trouvé son personnage, même si celui-ci pointe déjà sur quelques chansons ("C'Est La Faute A Dylan"). Tout aussi inégal, "Passé Le Rio Grande ", sixième album sorti en 1986, le montre dans une période de transition mais contient quelque pépites emplies de calembours ("Helvète Underground").

Iron Butterfly
"In-A-Gadda-Da-Vidda"
"Heavy"
Atco/ Rhino

Si on les connaît essentiellement pour le tube "In-A-Gadda-Da-Vidda" et sa fameuse introduction à l'orgue, les Californiens d'Iron Butterfly possèdent une discographie tout à fait honorable. Leurs deux premiers albums sont magnifiquement réédités par Rhino, avec remasterisation à partir des bandes originales. Si l'album "In-A-Gadda-Da-Vidda" s'avère parfois indigeste, en raison notamment du morceau-titre qui occupe une face entière et se traîne sur 18 minutes, il pose les bases du son lourd et trippant qui a fait leur renommée. On lui préférera le premier album ("Heavy"), très sous-estimé, belle collection de chansons hybrides qui hésitent entre pop psychédélique et hard rock naissant, quelque part entre Steppenwolf et Amboy Dukes.

Seger Liberation Army
"Innervenus Eyes"
Big Neck

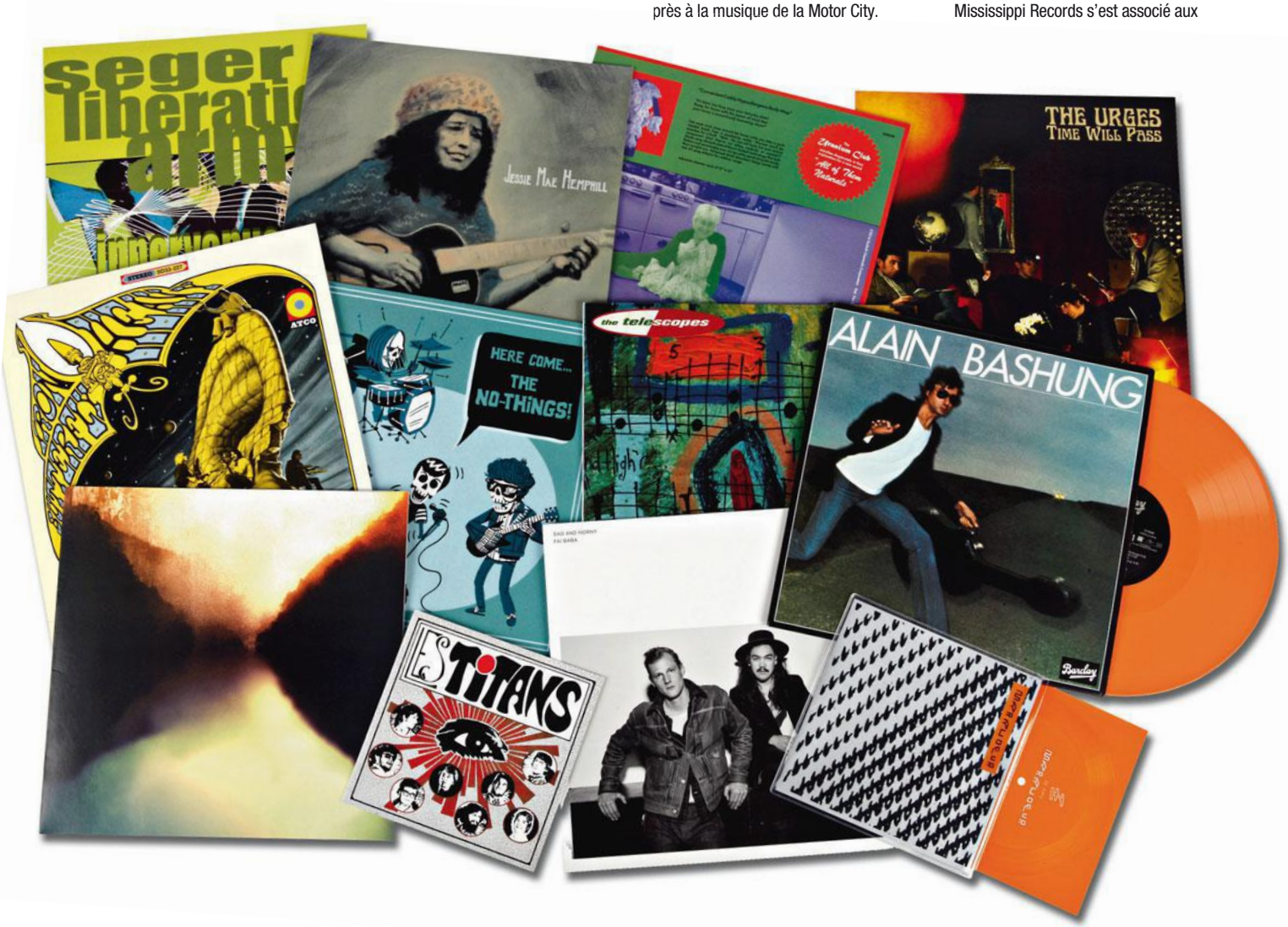
Bob Seger est une énigme. Immensément populaire aux Etats-Unis pour ses bluettes country, le chanteur est adulé des fans de rock'n'roll pour sa première partie de carrière durant laquelle il était l'un des porte-flambeaux de la scène rock de Detroit. C'est pour célébrer la face méconnue de cette légende locale qu'au début des années 2000, quelques figures de la scène garage-punk de Detroit (Jim Diamond, Tom Potter de Bantam Rooster, Jim Weber des New Bomb Turks venu en voisin) ont décidé de remettre en lumière l'œuvre du chanteur en montant Seger Liberation Army. Les quelques singles et plusieurs enregistrements inédits de cette formation légendaire viennent d'être rassemblés pour la première fois sur un album vinyle d'une classe folle où les reprises surpassent souvent les originaux ("2 + 2 = ?"). Indispensable pour qui s'intéresse de près à la musique de la Motor City.

The Telescopes
"The Telescopes"
Radiation

Publié sur Creation en 1992, au plus fort de la vague shoegaze, le deuxième album des Anglais The Telescopes demeure un des classiques du genre. Après un premier album marqué par Spacemen 3 et le Velvet Undergound, le groupe de Stephen Lawrie avait changé d'approche pour son successeur, davantage guidé par des guitares acoustiques et plus contemplatif, mettant un peu plus l'accent sur les mélodies ("Spaceship", "Flying"). Le voici réédité avec sa pochette originale (au goût discutable).

Jessie Mae Hemphill
"Jessie Mae Hemphill"
Mississippi/ Bongo Joe

Connu et reconnu pour la qualité de ses rééditions de musiciens oubliés de l'histoire du blues américain — comment ne pas citer Abner Jay ? — Mississippi Records s'est associé aux



non moins excellents Bongo Joe (anciennement Moi J'Connais) pour compiler des enregistrements de Jessie Mae Hemphill, pionnière du blues électrique. Du deep blues, âpre et intense, où Hemphill n'est pour la plupart qu'accompagnée d'une guitare et d'une percussion de base. Simplement magnifique.

Nouveautés

The Urges
"Time Will Pass"
Mersol

Depuis une décennie, les Urges et les Revellions ont placé l'Irlande comme une des places fortes de la scène garage européenne. A l'instar de leur compatriotes, The Urges ont lentement opéré une mue élégante, quittant peu à peu leurs oripeaux garage (à base de fuzz et Farfisa) pour explorer des sonorités plus chaleureuses. Avec ses cuivres façon mariachi, ses lignes de clavier qui serpentent et ses guitares espagnoles, l'album possède une appréciable couleur West Coast.
On pense aux Doors, à The Coral. Et comme l'interprétation et les chansons suivent ("Echoes Softly"), on ne peut que s'incliner devant le talent des Urges, qui ont réussi à se réinventer avec brio.

The Minneapolis Uranium Club
"All Of Them Naturals"
Static Shock

C'est sans doute le groupe le plus excitant du moment, celui dont le nom agite les réseaux sociaux autant que les salles de concert. Uranium Club, quatuor post-punk venu du Midwest américain, vient de sortir avec son deuxième mini-album "All Of Them Naturals" le disque le plus essentiel de ce début d'année. Un condensé de post-punk dansant, tranchant, narquois, aussi intelligent que détraqué, qui évoque Devo et Wire pour les anciens, Tyvek et Fergus & Geronimo pour les plus récents. Essentiel.

Fai Baba
"Sad And Horny"
Casbah

Après Magic & Naked et Duck Duck Grey Duck, c'est une nouvelle fois du côté de la Suisse que Casbah Records a trouvé une nouvelle pépite qui vient enrichir son excellent catalogue.
Fai Baba est le projet de Fabien Sigmund, musicien mélancolique qui chante une dream pop teintée de country. La description pourrait effrayer, mais avec des chansons telles que "Nobody But You", le groupe démontre qu'il possède une qualité d'écriture rare.

Dead Horse One
"Season Of Mist"
Requiem Pour Un Twister

Alors que des pionniers tels que Ride, Slowdive et Loop se sont brièvement reformés pour des tournées couronnées de succès, il semble que le shoegaze opère un doux retour au premier plan (en témoigne le nouvel album des Cosmonauts). Repéré il y a deux ans avec un excellent premier disque sorti sur La Face Cachée, Dead Horse One de Valence en publie un second de genre excellent et s'affirme ici comme un des groupes les plus convaincants de ce renouveau.

The No-Things
"Here Come... The No-Things !"
Soundflat

Si on se lamente de la disparition graduelle des groupes rock en tête d'affiche des festivals, la scène garage underground se porte, elle, très bien. Assemblage de figures de la scène garage de Paris et d'Edimbourg, les No-Things proposent sur leur premier album un condensé de rock'n'roll sale et sauvage selon l'école *Back From The Grave*. Les No-Things, sur un de leurs meilleurs morceaux, chantent "J'Vais Etre Riche".
Avec un tel talent, ils le mériteraient.

45 tours

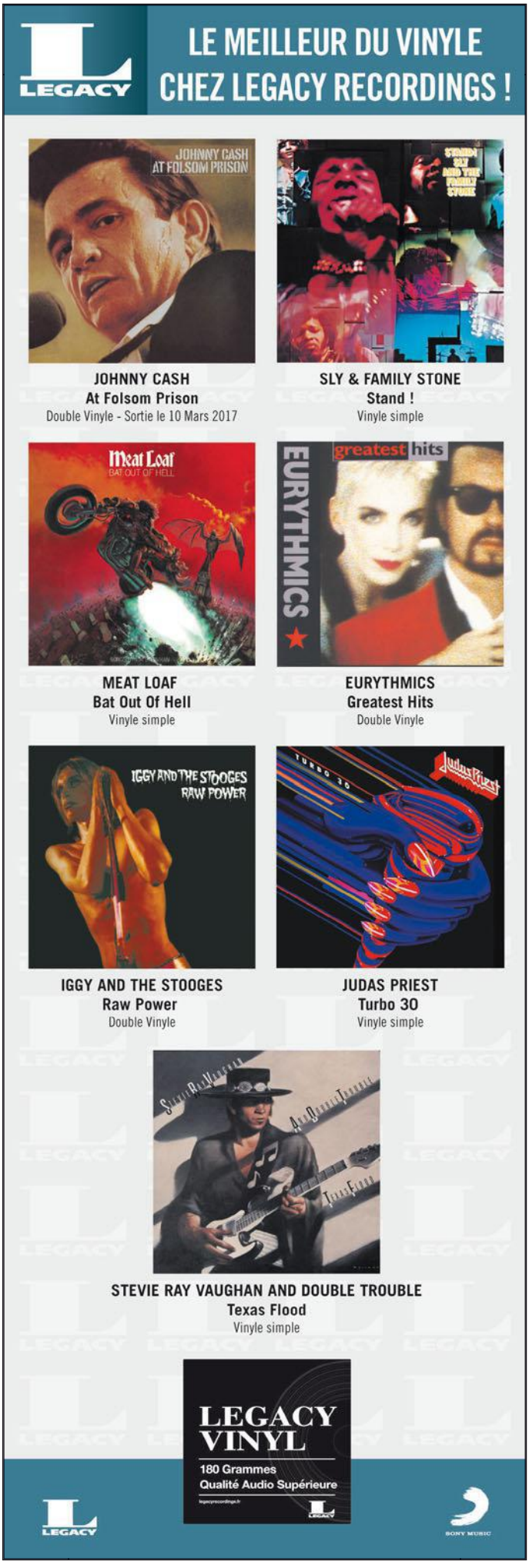
Les Titans
"Les Titans"
Caméléon

L'excellent label Caméléon poursuit son travail d'archiviste éclairé en rééditant le rarissime 45 tours des Titans, groupe venu d'Alès auteur d'un unique EP en 1969. Un très bon disque à la production marquée par les Lovin' Spoonful ("If You Go To Rotterdam") et Procol Harum ("Sunday Morning Dream").

Maraudeur
"Maraudeur"
Gone With The Weed

Gone With The Weed, label activiste de l'underground parisien — on leur doit chaque année l'organisation de dizaines de concerts formidables — sortent de leur habituel format cassette pour publier le premier single des post-rockers Suisses de Maraudeur. Un disque qui paraît sur un flexidisc orange et qui a été enregistré par Kelley Stoltz et mixé par Mikey Young (Eddy Current Suppression Ring, Total Control). ❑

Photo Bruno Berbessou



LA DISCOTHÈQUE ROCK

INDISPENSABLE 212 PAGES

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Vierge de fer

IRON MAIDEN

“Live After Death *Capitol*

PREMIERE PARUTION OCTOBRE 1985

Alors qu’on terminait ce livre — avec la ferme intention d’y placer un Iron Maiden, mais lequel ? — une invitation est tombée : le management du groupe proposait à Rock&Folk de venir partager la primeur du nouveau spectacle 2011 de la Vierge de Fer dans un stade de São Paulo. 24 heures d’avion pour deux heures de concert semblait un deal plus qu’envisageable. Et l’entretien avec Steve Harris, mentor fondateur du groupe et écrivain de la majorité du répertoire, étonnant leader bassiste — il y en a peu — nous a permis de demander au Maître en personne quel album il placerait dans la *Discothèque Idéale* ? Pour tout avouer, Iron Maiden est notre tasse de thé. Invités aux Enfants du Rock dès 1985, une des cinq télés de leur carrière, les Maiden ont également joué au Bol d’Or et en 2010 fait la une de Rock&Folk pour la sortie de leur grand album d’adieux (implicite dans le titre) “The Final Frontier”.
En ces heures étranges, alors qu’une foule évaluée à 50 000 furieux commence à entonner *“Mai-din Mai-din”* dans le stade Morumbi, alors que Nicko MacBrain (ancien batteur de Trust) enfile sa tenue de scène, que Adrian Smith s’échauffe les doigts sur une SG, Steve Harris réfléchit à notre problème de *discothèque idéale* et la réponse n’est pas évidente.
Dans un premier temps, on lui suggère “Powerslave”, mythique car abordant les thèmes égyptiens, momies en folies, etc.
Car il faut le préciser pour ceux qui ne l’auraient pas remarqué : depuis 1985, Iron Maiden incarne à la scène et en pochette le Métal Hurlant du genre. Comme dans le magazine de BD de SF des années 70, tous ses thèmes sont tirés de classiques de la SF, du gothique, de l’épouvante. Très anglais et tout y est, Jack l’Eventreur, le Grand Inquisiteur, le dit du vieux marin. Mais aussi : voyages dans le temps, pilotes d’avion de la Seconde Guerre mondiale, troupier de l’armée des Indes sauvant sa compagnie au péril de sa vie, gobelins, Fantôme de l’Opéra, satanisme à la Crowley, enfants de l’atome, malédictions, zombies ou Robocop... Toutes les pochettes dessinées, au départ par le grand et défunt Martin Riggs mais plein d’artistes ont été depuis autorisés à proposer leur version du monstre mascotte du groupe, Eddie. Musicalement, ces sujets ne se traitent pas dans la ballade folk et le Mellotron. Maiden, ce sont deux ou trois (depuis 1993) guitares sursaturées en moulinet permanent (Adrian Smith, Dave Murray, Janick Gers), une rythmique de Stuka plongeant en piqué furieux et, pour bien rester dans le ton BD de SF, un chanteur qui a réellement inventé un genre *metal lyrique* hyperbolique à lui seul : Bruce Dickinson. Pur excentrique anglais : hurleur déclamatoire, écrivain, pilote d’avion, champion d’escrime. Entre autres.
Steve Harris demande s’il ne serait pas réaliste de choisir le *premier* album homonyme, par lequel tout est arrivé... Sauf que Bruce Dickinson ne chantait pas dessus (Iron Maiden a eu cinq chanteurs !). Selon Steve Harris, ni “Powerslave” ni aucun album studio ne rend compte de l’Œuvre de Maiden. Steve a beaucoup proposé, et ensuite, les fans et le groupe sont tombés d’accord sur certains titres, devenus les classiques standards, tous disséminés de disque en disque.
Voilà pourquoi nous choisirons ce “Live After Death” de légendaire réputation. Les deux premières faces (sur quatre) restent dans l’actualité d’Iron Maiden encore aujourd’hui. Titres immortels : “The Trooper”, “Aces High”, “Powerslave”, “The Number Of The Beast”, “Flight Of Icarus”, “Rhyme Of The Ancient Mariner”. Il y a la première démo : “Iron Maiden”. Le single légendaire : “Run To The Hills”. Et le premier tube : “Running Free” qui clôture encore le show ce soir à São Paulo avec 62 000 dingues hurlant de bonheur : *“I’m running free... Yeah !”*
“Live After Death” fut enregistré lors d’une tournée mondiale de deux ans (1984-1985). Iron Maiden se remet entre les mains de Martin Birch. Cet illustre ingénieur a signé “Deep Purple Made In Japan” dès 1972. Sur le circuit de la tournée, il opte pour quatre nuits à Long Beach (Californie). Le camion studio mobile du Record Plant est convoqué sur place. Le matin du 14 mars 1985, les fidèles roadies installent le matériel du groupe sur la scène dès six heures du matin. A 10 h 00, les ingénieurs de Martin Birch, qui ont garé leur mobile derrière les coulisses, tentent des positionnements de micros dans des endroits stratégiques.
Le groupe procède à sa balance vers seize heures. Les portes ouvrent dès 18 h 30. A 19 h, toutes les équipes, lumières, son du live et enregistrements procèdent à leurs ultimes tests et peaufinages. Iron Maiden monte chaque soir sur scène à 20 h 45 pour terminer son concert vers 22 h 30.
Quatre soirs durant, l’équipe de Martin Birch a deux magnétos chargés à la gueule de bonnes bandes vierges (pour ne pas rater un titre durant les changements). Au bout de quatre jours, musiciens et producteurs effectuent les choix des meilleures prises. Chaque morceau sera ensuite mixé de 13 h 00 à pas d’heure (avec force ingestion de junk food). Quand un mix de Birch reçoit l’approbation du groupe, le titre est ajouté au projet qui prend forme, sur quatre faces bien sûr (les disques studio de Maiden sont parfois terriblement denses car les garçons veulent offrir à leurs fans 25 minutes de metal par face).
Noble groupe au meilleur des publics. Ensemble, depuis qu’un journaliste de Sounds a eu cette idée finalement pas si saugrenue de NWOBHM (*new wave of british heavy metal*), Iron Maiden donne depuis une incroyable leçon de professionnalisme, de rigueur british au service d’un spectacle total et gothique. Avec AC/DC, Motörhead et Scorpions, ces quatre groupes ont été les ultimes guerriers metal, razziant la planète jusqu’au bout. On les a vus au Brésil, en Russie, au Texas et en France (qu’ils adorent tous). Il est clair qu’ils continueront jusqu’à la mort. Alors réécoutons ce discours de Churchill qui ouvrait les concerts du Maiden de l’époque et se termine sur le prophétique : “*We shall never surrender.*”
C’est cela, la leçon de Steve Harris. *Ne pas laisser tomber, jamais*. A travers plus de 36 albums, Iron Maiden a procédé à une conquête planétaire, vendant 80 millions de disques et le triple de T-shirts. Alors levons nos verres à ces valeureux combattants de la liberté et du heavy metal. *Amen to them* et longue vie au rock’n’roll aussi, même et jusque *après la mort*. ❑

PRÉSENTE LE MEILLEUR DE LA SCÈNE MONTRÉALAISE

MONTREAL ATTACK

LOMAX BY BETTY BONIFASSI en partenariat avec rock&folk

« Reconnue comme la voix soul derrière Dj Champion et Beast, Betty Bonifassi plonge dans le répertoire des déportés africains et donne sa voix aux oubliés, appuyée par l'ouvrage d'Alan Lomax. » **Longueur d'ondes**

« La chanteuse des Triplettes de Belleville revisite d'une voix brûlante les chants d'esclaves ... » **L'Express**

« Plus qu'un album, une nouvelle bande son de l'Amérique. Black Betty is beautiful... » **Lylo**

« Une superbe voix rend hommage aux chants d'esclaves africains. » **VSD**

SÉRIE LIMITÉE DISPONIBLE EN CD ET EN VINYLE
15/03 : AUSTIN (USA) - SXSW • 18/03 : MARSEILLE – BABEL MED MUSIC • 21/03 : PARIS - LA BELLEVILLOISE • 23/03 : LIMOGES - LA FOURMI • 25/03 : BORDEAUX - IBOAT • 27/03 : BILLÈRE – L'AMPLI • 28/03 : MONT DE MARSAN – LE CAFÉ MUSIC • 29/03 : AGEN – LE FLORIDA • 30/03 : PÉRIGUEUX – LE SANS RÉSERVE • 31/03 : ST DENIS DE PILE – L'ACCORDEUR • 02/04 : RENNES - L'UBU • 21/04 : GUYANCOURT – LA BATTERIE • 22/04 : ZURICH – LE MOODS • 27/04 : ALENÇON – LA LUCIOLE
+ EN TOURNÉE EN JUILLET & OCTOBRE 2017

PETER HENRY PHILLIPS
The Origin

« Évoquant parfois Patrick Watson, Radiohead ou Half Moon Run, The Origin place Peter Henry Phillips parmi les meilleurs de sa génération... » **Longueur d'ondes**

« Le folk et la pop en mode "Into the wild". Un bijou qui séduit dès la première écoute. » **Rocknfool**

« Intensité et profondeur d'un canadien inspiré par la folk.» **VSD**
« "The Origin" est une belle surprise et une réussite.» **Rocknreviews**

SÉRIE LIMITÉE DISPONIBLE EN CD ET EN VINYLE
EN TOURNÉE EN AVRIL ET MAI 2017

FOREIGN DIPLOMATS
Princess Flash

« Foreign Diplomats évoque les grands groupes indés de Montréal comme Half Moon Run ou Arcade Fire. Ils sont assurément un des grands espoirs de la scène montréalaise, une ville où, décidément, la production musicale de qualité est toujours au rendez-vous. » **Longeur d'Ondes**

« Le Quintet venu du Québec apporte la preuve que la pop est dans une santé éclatante.» **Indiemusic.fr**

SÉRIE LIMITÉE DISPONIBLE EN CD ET VINYLE > AVRIL 2017
EN TOURNÉE EN FRANCE EN AVRIL ET MAI 2017

AVANTI MUSIC productions · caroline · UNIVERSAL MUSIC GROUP
SODEC Québec · BAM · COYOTE · indica · SPECTRA MUSIQUE

CONTACT SCÈNE | booking@avantimusic.fr
CONTACT PROMO | promotion@musicmediaconsulting.net

Qualité France

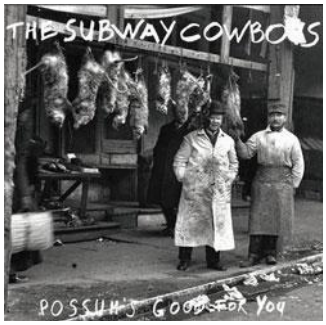
PAR H.M.

Formations légères

La sélection des huit autoproduits du mois (parmi les quarante-cinq arrivages à la rédaction) entérine la montée en puissance des formations légères : la moitié des groupes retenus sont des duos et les autres se limitent à un nombre réduit de musiciens.

Chanteur-guitariste anglophone installé dans le Gard, **Mathis Haug** a réalisé cet album impressionnant dans la foulée d'une rencontre et d'une collaboration décisives avec Sal Bernardi, auteur réputé du folk-rock US (et de Rickie Lee Jones) qui sont à l'origine de la petite pépite introductive, "Wild Country". Après avoir réuni autour de lui une flopée de musiciens confirmés, il a enregistré ce melting-pot blues-folk-country qui est porté par sa voix habitée et une musicalité affirmée *("Wild Country", Nueva Onda Records ✆ 09.73.66.22.08, distribution Harmonia Mundi).*

Le duo franco-israélien **Winter Family** navigue entre Tel-Aviv et Paris : il s'est rencontré à Jaffa avant de s'installer en France puis à Brooklyn, où a été conçu ce troisième album. L'une chante et joue des machines, l'autre se délecte de vieux orgues et synthés. Revendiquant l'étiquette de *death swing* ou *funeral pop*, leurs psalmodies crépusculaires peuvent évoquer à l'occasion Suicide ("Yallah") ou Nico ("Jesus") mais distillent leur propre envoûtement, dans la lignée du fascinant "Archaic Landscape" *("South From Here", Ici d'Ailleurs ✆ 03.83.28.82.41, distribution L'Autre Distribution/ Believe).*



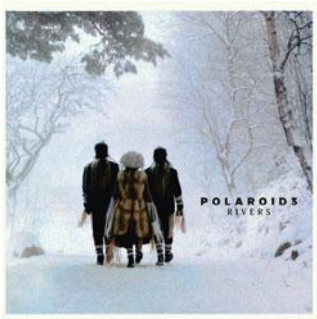
Quand cette rubrique les a découverts à l'occasion d'un premier album sorti en 2013, **The Subway Cowboys** (de Picardie) revisitaient avec fougue des standards honky tonk. Pour leur second album, ils ne se contentent plus de reprises mais concoctent dans le même esprit leurs propres chansons anglophones et ils élargissent leur formule trio en intégrant un batteur. Leur passion, contagieuse, invite à une plongée rafraîchissante et tonique dans les fondements de la musique américaine, entre folk-blues et rockabilly *("Possum's Good For You", Celebration Day Records ✆ 06.78.39.68.15).*

Formé en 2014, le duo **Wyve** (du Val d'Oise) réunit un guitariste-batteur et un guitariste-chanteur qui ont placé leur musique anglophone sous l'influence prononcée de Aaron ou de Woodkid et qui ont décidé de faire de leur minimalisme revendiqué une arme de séduction massive. Le premier album confirme le choix d'une musique atmosphérique et planante en privilégiant les rythmes lancinants et les ambiances oniriques ("Only You") pour instaurer une electro-pop raffinée et épurée qui constitue une invitation au voyage *("Birth", Wyve Music ✆ 06.63.72.53.17, distribution Modulor).*

Plus légères, maniables, faciles à gérer et à rentabiliser, de telles formules constituent une alternative intéressante pour affronter les réalités économiques et financières, quitte à se rattraper en studio en invitant de multiples intervenants.

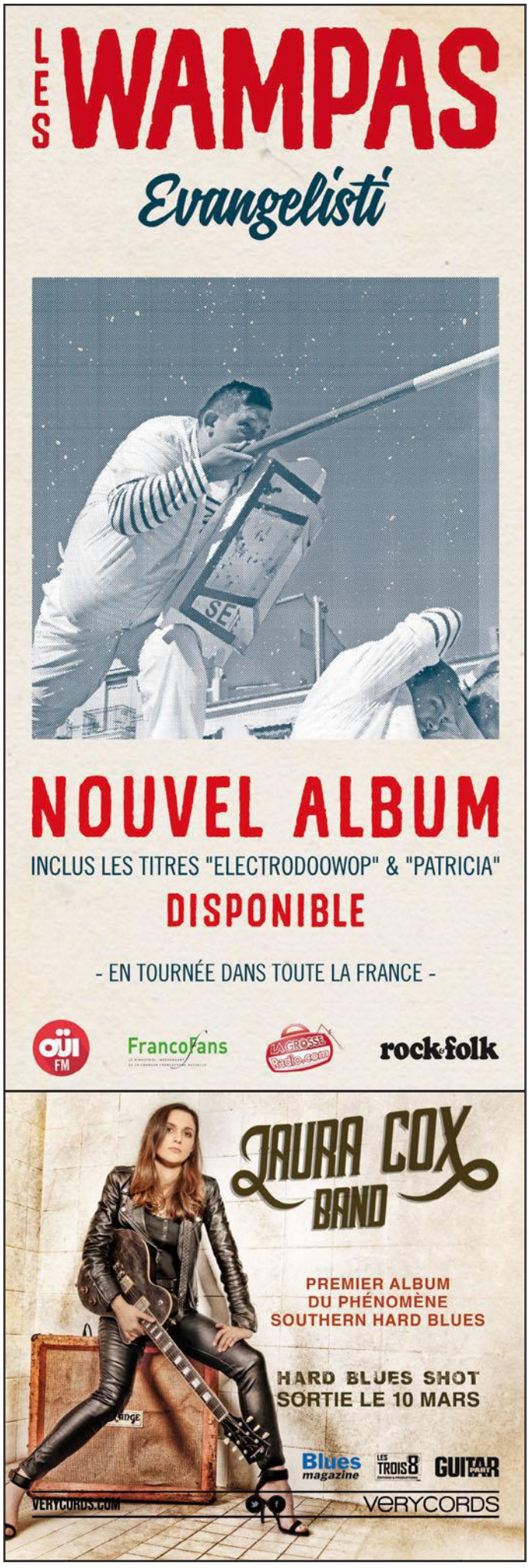
Duo familial de Vendôme en activité depuis 2015, **Ropoporose** démontre avec son second album anglophone qu'il affectionne toujours les bizarreries difficilement définissables en faisant le grand écart entre indie pop, noisy rock et pop zarbie. La voix délicate de Pauline, les guitares impulsives de son frère et leurs rythmiques parfois déstructurées brouillent ainsi les pistes en réservant bien des surprises, telles qu'une cavalcade punky-noisy ("Guizmo") ou des ballades synthétiques et mélancoliques comme "Faceless Man" ou "Holy Birds" *("Kernel, Foreign Moons", Yotanka ✆ 06.64.21.28.75, distribution Pias).*

Depuis 2010, le duo lyonnais **Plastic People** a sorti deux disques où le graphisme de la pochette (évoquant Pierre & Gilles) est aussi important que la musique. C'est encore le cas avec ce troisième album anglophone dont l'electro-rock agréable reste viscéralement sous influence new wave, notamment au niveau de la voix et des ambiances : si on ne savait pas que les références majeures sont Cure et Joy Division, on le devinerait aisément, mais les deux acolytes apportent leur petite touche personnelle en utilisant un harmonium indien parmi guitares et synthés *("It Prickles, It Burns, It Hurts", Pink Narcissus Music ✆ 06.71.78.85.26).*



Trio venu de Strasbourg, **Polaroid3** revisite à sa façon depuis 2012 les voies du trip-hop en donnant la priorité à ses mélodies pop, d'où sa revendication de faire du *"trip-pop"* : son premier album anglophone tout en douceur recherche l'harmonie propice à la rêverie, se délecte de planeries apaisées et donne la priorité aux climats et aux ambiances oniriques, au fil d'une musique atmosphérique qui utilise synthés et programmations pour mettre en valeur la voix suave de la chanteuse *("Rivers", OH !/ Bloody Mary Records ✆ 06.66.67.84.30, distribution InOuïe).*

Opérationnel depuis trois ans du côté de Rouen, **King Biscuit** est un duo événementiel guitare-voix/violon-percussions qui, sous la houlette de Sylvain Choinier, revendique une instrumentation hétéroclite faite de bric et de broc (pieds, mégaphone, violon trafiqué). Cet album conçu à la suite d'un périple dans le Delta du Mississippi parvient à retrouver l'esprit originel du blues à travers des prouesses totalement décalées telles que "Down And Below" mais n'hésite pas à défendre avec brio une pulsion rock décoiffante à l'occasion de pépites comme "Mess Around" *("Well, Well, Well", Label Vibrant ✆ 06.64.31.42.53).* ❑



PAR CHRISTIAN CASONI

SON HOUSE

EDDIE JAMES HOUSE

1902 (Mississippi) - 1988 (Michigan)

Son House tue son deuxième homme d'un coup de couteau en 1955, dans le camp de migrants de Cutchogue, pointe nord de Long Island, un nulle-part à sept heures de bus de Rochester où Son s'est installé, douze ans plus tôt, pour fuir Jim Crow et la damnation du coton. Il gagne d'abord son pain dans une usine de blindage, puis une compagnie de chemin de fer, puis chez Pullman, travaille pour des restaurateurs... et Cutchogue, désert de pommes de terre où on s'endette à mesure qu'on trime. Brutalité, insalubrité, malnutrition, ce camp a tout de la ferme pénitentiaire. La bande des Oil Mill Quarters, le juke-joint de Robinsonville, est décimée depuis longtemps. Charley Patton est mort en 1934, Robert Johnson en 1938, Willie Brown en 1953. Dans dix ans, Son reverra Howlin' Wolf à Los Angeles et Muddy Waters à New York mais, en 1955, il est vraiment tombé au fond du trou.

Son, jeune prédicateur cuirassé de préjugés, reçoit le blues comme on est frappé par la grâce. L'illumination lui vient d'un guitariste, un samedi soir de 1927 à Mattson, pâté de maisons vaguant à 13 bornes de Clarksdale. Son dépense 1,50 dollars pour une épave à 5 cordes (il en manque une), et devient vite l'attraction de la contrée. Ce n'était qu'une option de son apprentissage, mais il flingue son premier bonhomme en 1928 dans une bamboche du samedi soir. Un juge de Clarksdale lui en met pour 5 ans. Un planteur blanc intercède en sa faveur. Son est élargi après une année terrible au pénitencier de Parchman. Il s'exile à Lula, à 16 miles de Clarksdale. A peine arrivé, il manche devant la gare. Les badauds s'attroupent. Parmi eux, Charley Patton observe avec intérêt ce nouveau rival. Patton a fileté quelques cires pour Paramount en 1929. "Pony Blues" et "Highwater Everywhere" ont bien marché. La suite se déroule encore dans cette gare au printemps 1930. Un Blanc nommé Arthur Laibley pose un rouleau de 100 dollars dans la main de Patton. Paramount a besoin d'enregistrer du blues, surtout depuis la disparition de sa vedette, Blind Lemon. Patton doit monter une expédition à Grafton avec deux ou trois chanteurs fiables. Le rouleau, c'est pour ses frais. Patton pense à Son, à Willie Brown, que Son ne connaît pas encore et qui deviendra son alter ego, Louise Johnson, qui passe des bras de Patton à ceux de Son, et Ford Wheeler, un chanteur de gospel avec qui Patton s'est trempé plus d'une fois dans la gnôle, et dont le premier talent est d'avoir acheté une Buick. Ils roulent et picolent ainsi jusqu'à Milwaukee. Malgré la prohibition, l'alcool coule encore à flots dans ce routier où Paramount les loge, puis dans ce hangar aménagé en studio. Son enregistre six titres, le Delta blues dans toute sa majesté, chanté comme un sermon, précaire, raide, indivisible, étrangement technique, "My Black Mama" : aller-retour robotique main droite, ping-pong du point de basse et du jingle d'aigus, l'accord en backbeat, "Preachin' The Blues" : apostrophe en bend double-stop, "Mississippi County Farm Blues" : hoquet de basses gymnopédique, l'auriculaire fredonnant un poncif de gospel. Paramount ne grave pas "Walking Blues", que Son joue souvent. C'est le cordon ombilical qui le relie à Robert Johnson et à Muddy Waters. Sous le titre "Death Letter Blues", ce sera le clou de ses concerts dans les années 60, quand Son sera devenu un charbon de whiskey, étranger à sa propre résurrection, lointain et cabossé comme la cinquième lune de Jupiter. La version rouillée qu'il en donne à Berlin, en 1967, est l'une des crampes de blues plus poignantes qu'on n'ait jamais gravées.

La crise ne laisse personne espérer un miracle de ces séances mal enregistrées (et sans aucune promotion). Laibley et, peu après, un producteur d'ARC, lui en proposeront une à New York, mais à ses frais. Refus. Les titres suivants, une quinzaine, seront recueillis en 1941 et 1942 par une machine de 130 kilos, 160 avec la batterie. Sur la piste de Robert Johnson, Alan Lomax découvre Muddy Waters à Stovall, et Son à Lake Cormorant. Son est passé de la Stella à la National steel. La première fois, Son est accompagné par Willie Brown et un orchestre campagnard. L'année suivante, Son et Lomax se retrouvent face à face. Les prises sont désastreuses, mais il fallait bien que "The Jinx Blues" finisse quelque part. Après l'épisode de Cutchogue, à partir de 1962, quelques échantillons des séances Laibley et Lomax traînent sur des compilations pressées pour le public folk. Juin 1964, Rochester. Une Volkswagen rouge stoppe devant le 61 Greig Street, un mois avant l'émeute raciale qui secouera le quartier. A bord, trois jeunes Blancs cherchent un croquant de 62 ans qui vivrait dans la piaule n°9. Son House aurait bien aimé s'acheter une guitare électrique, mais Dick Waterman, son impresario, et Alan Wilson, qui le fait répéter, veulent de l'archive vivante. Sans doute ont-ils raison car, malgré sa tremblote d'ivrogne, Son devient l'une des plus grosses émotions du revival.

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Greg Lake

Photo Alan Messer/ Rex Shutterstock/ Dalle

Le 7 décembre, neuf mois après le suicide de Keith Emerson, GREG LAKE est décédé d'un cancer. Il était surtout connu pour son importante contribution à deux groupes phares du rock progressif : King Crimson et Emerson, Lake & Palmer dont il fut à la fois le bassiste et le chanteur, sans oublier ses talents de compositeur et de mélodiste.

Gregory Stuart Lake est né le 10 novembre 1947 à Poole dans le Dorset (Angleterre). Un peu plus d'un an auparavant, le guitariste et leader de King Crimson, Robert Fripp a vu le jour à quelques kilomètres de là, à Wimborne Minster. Lake et Fripp, comme, un peu plus tôt, Andy Summers, futur Police, ont suivi les cours du même professeur de guitare, Don Strike. En 1964, à 17 ans, abandonnant les boulots alimentaires, Greg devient musicien professionnel. Après s'être aguerri dans des formations reprenant des chansons à la mode, il intègre The Shame dont l'unique 45 tours, influencé par les Beatles et les sonorités psychédéliques, paraît en 1967 sur MGM ("Don't Go Way Little Girl" / "Dreams Don't Bother Me"). Trois Shame, dont Lake, se retrouvent peu après dans les Shy Limbs pour un single sorti en mai 1969 sur CBS ("Reputation"/ "Love") avec Robert Fripp à la guitare lead. Le batteur des Shy Limbs, Andy McCulloch, rejoindra King Crimson en 1970 sur l'album "Lizard". Greg Lake quitte les Shy Limbs avant leur deuxième single pour un bref intérim au sein des Gods. De son côté, malgré le fiasco commercial de "The Cheerful Insanity Of Giles, Giles And Fripp" avec Peter et Mike Giles, Robert Fripp a réussi à décrocher un contrat avec Island pour constituer un nouveau groupe. A la demande de son ami Fripp, Lake accepte d'en devenir le chanteur et aussi le bassiste bien qu'il ait toujours été guitariste, Peter Giles s'étant déclaré non partant. Jusqu'en septembre 1974, date de la première dissolution de **King Crimson**, ce fut d'ailleurs une constante de recruter des bassistes/ chanteurs aux voix remarquables, puissantes et chaudes, aussi à l'aise dans les morceaux les plus violents que dans les ballades : Gordon Haskell, Boz Burrell et John Wetton. Le batteur Mike Giles, le multi-instrumentiste (saxophone, flûte, claviers, Mellotron, vibraphone) Ian McDonald et le parolier Pete Sinfield complètent le casting. Après des semaines de répétitions, le groupe se produit en public à partir d'avril 1969. Sur scène, Greg Lake occupe une position centrale, Fripp jouant appuyé ou assis sur un haut tabouret de bar, que, dans un geste de folie très rock'n'roll, il laisse tomber sur le sol pendant le final, souvent une variante de "Epitaph" couplée à "Mars". Leurs shows originaux et puissants enthousiasment les spectateurs, notamment ceux du Marquee Club de Londres où King Crimson a bénéficié d'une résidence pendant l'été 1969. Le 5 juillet à Hyde Park, c'est devant une foule estimée entre 300 et 500 000 personnes que Fripp & co assurent leur set en première partie des Rolling Stones et le 9 août, ils se produisent au festival de Plumpton. Malgré une acoustique loin d'être satisfaisante, la participation à ces deux événements a fait connaître au-delà de la scène underground le nom de King Crimson, bien que le groupe n'ait pas encore sorti de disques. "In The Court Of The Crimson King" (Island UK 69) paraît enfin le 10 octobre. Après l'Angleterre, King Crimson s'embarque pour une tournée US avec The Nice du claviériste Keith Emerson. A la fin de la tournée, le 16 décembre 1969 au Fillmore West, le groupe n'existe plus vraiment, se réduisant à Fripp et à Sinfield. En raison de divergences musicales, McDonald et Giles ont décidé de partir de leur côté. Ayant sympathisé avec Keith Emerson, lui-même confronté à la fin des Nice, Greg Lake envisage de s'associer au claviériste. En attendant, à la demande de Fripp, Mike Giles continue de tenir les baguettes et Lake de chanter sur le deuxième album, à l'exception de "Cadence And Cascade" (chanté par Gordon Haskell), Peter Giles revenant à la basse : "In The Wake Of Poseidon", le jazzman Keith Tippett au piano (Island UK 70).

En avril 1970, avec le renfort de Carl Palmer, batteur d'Atomic Rooster, Lake et Emerson forment **Emerson, Lake & Palmer**. Au départ le premier batteur contacté avait été Mitch Mitchell du Jimi Hendrix Experience, déclenchant aussitôt la rumeur selon laquelle Hendrix lui-même se serait adjoint au trio initial. Leur deuxième concert, le 29 août, au festival de Wight leur permet d'acquérir une notoriété quasi immédiate. Une des formations du rock progressif les plus populaires des années 70, le trio vendra plus de 48 millions d'albums, les cinq premiers, de loin les plus intéressants, étant produits par Greg Lake. Adulé par certains pour la virtuosité d'Emerson, leur recherche sonore et la voix de Lake, ELP fut honni par d'autres, notamment la vague punk, pour leur grandiloquence, les références incessantes à la musique classique et, au fil du temps, la trop grande part accordée à l'aspect technique des concerts au détriment de la spontanéité. Quoi qu'il en soit, "Emerson, Lake & Palmer" (Island UK 70), "Tarkus" (Island UK 71), "Trilogy" (Island UK 72) et "Brain Salad Surgery" (Manticore UK 73) demeurent de parfaits exemples d'un style et d'une époque bouillonnante en recherche constante d'innovation, tout en passant, finalement, très bien l'épreuve du temps. En 1975, Greg Lake sort, sur un texte de Pete Sinfield, "I Believe In Father Christmas", un inattendu single à succès, puis, six ans plus tard, "Greg Lake" (Chrysalis UK 81), un premier album solo avec Gary Moore à la guitare. Après "Manoeuvres", toujours avec Gary Moore (Chrysalis UK 83), en 1983, il remplace temporairement John Wetton (lui aussi disparu ce mois-ci) dans Asia avant de revenir au format du trio avec Keith Emerson et le batteur Cozy Powell pour un album, "Emerson Lake & Powell" (Polydor UK 86) sans retrouver le lustre du début des années 70.
Dans les années 2000, entre des collaborations sporadiques avec Emerson, Greg tourne avec le Ringo Starr & His All-Starr Band et son propre groupe, le Greg Lake Band. A partir de 2012, il se produit en solo, reprenant des chansons marquantes de sa carrière et de celles de ses artistes préférés : "Songs Of A Lifetime", enregistré en public (Esoteric Antenna UK 13).
En 2015, avec Geoff Downes, des Buggles, Yes et Asia : "Ride The Tiger" (Manticore UK 15).
Il a aussi produit ou coproduit les disques d'autres musiciens : Spontaneous Combustion, Pete Sinfield ("Still"), Stray Dog ("Stray Dog"), Keith Christmas ("Brighter Day").

Neil Hannon a collaboré à de nombreux autres projets en dehors de son Divine Comedy qui réapparaît plus rarement depuis les années 2000. J'aimerais en savoir plus sur le parcours et la discographie de DIVINE COMEDY.
■ ANNA *(courriel)*

Fondateur, membre permanent et leader de **Divine Comedy**, auteur de chansons pop finement ciselées, faisant régulièrement appel à des orchestres à cordes, **Edward Neil Anthony Hannon** est né le 7 novembre 1970 à Derry en Irlande du Nord. En 1990, avec John McCullagh à la basse et Kevin Traynor à la batterie, un des rares instruments dont il ne joue pas, Hannon sort un premier album sous le nom de Divine Comedy : "Fanfare For The Comic Muse" (Setanta UK 90). Il est suivi de deux EP, "Timewatch" (Setanta UK 91) et "Europop" avec John Allen au chant (Setanta UK 92), qui n'eurent pas plus de succès que l'album.
Après le départ de McCullagh et de Traynor, Hannon demeure le seul maître de Divine Comedy, recrutant des musiciens en fonction de projets influencés par la pop de Burt Bacharach et de Scott Walker ainsi que par la littérature, de Wordsworth à Scott Fitzgerald. Avec Darren Allison à la batterie et à la production, Lucy Castle (violon), Monica Scott (violoncelle) et Quentin Hutchinson au cor : "Liberation" (Setanta UK 93). L'album ne connaît un petit succès qu'en France.

Neil Hannon
Photo Archives Rock&Folk - DR

Avec Darren Allison et de nouveaux accompagnateurs dont le compositeur Jody Talbot au saxophone : "Promenade", imprégné de musique classique (Setanta UK 94). Avec un orchestre encore agrandi : "Casanova", incluant son premier hit "Something For The Weekend" (Setanta UK 96). Hannon, Jody Talbot, Ivor Talbot (guitare), Bryan Mills (basse), Stuart Bates (orgue), Miguel Barradas (batterie) et un grand orchestre quasi symphonique : "A Short Album About Love", avec une reprise de "Make It Easy On Yourself" composé par Burt Bacharach et popularisé par les Walker Brothers (Setanta UK 97) ; "Fin De Siècle", avec "Generation Sex", "National Express" et "Sunrise" (Setanta UK 98). En 1998, Divine Comedy participe à "Reload" de Tom Jones sur une reprise du "All Mine" de Portishead et à la compilation hommage à l'écrivain et compositeur Noël Coward, "Twentieth-Century Blues : The Songs Of Noël Coward", y interprétant "I've Been To A Marvelous Party". L'année suivante, il accompagne la chanteuse Ute Lemper sur l'album "Punishing Kiss". Après un changement de label, quittant Setanta pour EMI/ Parlophone : "Regeneration", produit par Nigel Godrich (Parlophone UK 01), la version française comprend un CD 4-titres en bonus. Après l'éclatement de la formation précédente, conservant le seul Joby Talbot : "Absent Friends", produit par Neil Hannon, avec la participation de Yann Tiersen à l'accordéon (Parlophone UK 04) ; "Victory For The Comic Muse" (Parlophone UK 06). Sur son propre label : "Bang Goes To The Knighthood" (Divine Comedy UK 10) ; "Live At Somerset House" (Concert Live UK 10). Avec Andrew Skeet (piano), Simon Little (basse), Tim Weller (batterie), Ian Watson (accordéon), Rob Farrer (percussions) et Celine Saout (harpe) : "Foreverland" (Divine Comedy/ Pias UK 16). De temps à autre, Neil Hannon s'investit dans des musiques de film ou de série telles que la légendaire "Father Ted", "The Hitchikers's Guide To The Galaxy", "God Help The Girl" ou "Dr Who". Il collabore également à des projets collectifs (Band Aid 20) et à ceux d'autres artistes dont de nombreux français comme Vincent Delerm, Yann Tiersen, Air, Charlotte Gainsbourg.
Compilation : "A Secret History : The Best Of The Divine Comedy" (Setanta UK 99) ; "Rarities" (Setanta UK 99). ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Brexit oblige

T2 Trainspotting

DE DANNY BOYLE

Il y a vingt ans (et neuf mois !) "Trainspotting" sortait dans les salles françaises et devenait instantanément culte pour toute une génération de spectateurs à l'esprit (méga) rock. Voire (hypra) punk. Et pour cause... Avec son ambiance factieuse solidement amarrée dans son époque (drogues dures, baston sèches et alcool blanc dans l'Angleterre thatchérienne), cette adaptation d'un best-seller d'Irvine Welsh écrit trois ans plus tôt suivait le parcours speedé (et à gros renfort d'un esthétisme visuel psycho) de quatre jeunes Ecossais dégénérés et junkies : larcins honteux, bagarres à l'emporte-pièce, courses-poursuites sans fin et conneries en tout genre. Avec, en fond social, du nihilisme forcené dans un Edimbourg en crise. De la no future attitude ultime où surnageait malgré tout une sensation de liberté tout autant foutraque que désorganisée. Quelque part, un peu l'équivalent british de nos chères "Valseuses"... Tout comme Depardieu et Dewaere naguère, on s'accrochait sévèrement aux coups d'éclats provos de ces quatre personnages sans but, ni avenir. A savoir Renton (Ewan McGregor), Simon (Jonny Lee Miller), Begbie (Robert Carlyle) et Spud (Ewen Bremmer) qui, souvenons-nous, semblaient se noyer en boucle dans leur non civisme absolu. Depuis son succès dans le monde entier, "Trainspotting" aura lancé les carrières d'au moins deux d'entre eux puisque Ewan McGregor se retrouvera en gentil dans un (mauvais) "Star Wars" et Robert Carlyle en méchant dans un (correct) James Bond. Quant à Danny Boyle, il aura continué d'assurer sa mise en scène à l'épate (pour certains) ou novatrice (pour d'autres) jusqu'à obtenir l'Oscar du meilleur réalisateur en 2009 pour son "Slumdog Millionaire". L'époque étant aux retrouvailles tardives (voir les Insus), les quatre acteurs et le réalisateur ont décidé de remettre le couvert. Histoire, déjà, de savoir ce que pouvaient devenir leurs personnages deux décennies après. Et, à l'instar de Schwarzenegger d'un "Terminator" à l'autre, ils n'ont franchement pas beaucoup changé !

L'embourgeoisement et l'embonpoint n'étant toujours pas à l'ordre du jour pour nos quatre cavaliers de l'apocalypse new age. On les avait donc laissés naguère sur le mauvais coup que Renton avait fait à ses trois potes en s'enfuyant à Amsterdam avec les 16 000 euros résultant d'un trafic d'héroïne. Vingt ans après, les quatre personnages vont donc se retrouver. Mais rarement en même temps et toujours en se regardant en chien de faïence. Pour les avoir tous dans le même plan, Danny Boyle fait durer le suspense, comme lorsque Michel Mann mettait Pacino et De Niro face à face au bout de deux heures de "Heat". En attendant la confrontation finale, Danny Boyle multiplie des rebondissements conçus sur mesure pour contenter le plaisir nostalgique du spectateur, ravi de retrouver les quatre cinglés qui, à défaut d'essayer de gérer leur semblant de maturité, continuent de traîner les restes fumants de leur asociabilité. Les retrouvailles, très carabinées (drogue, emportement théâtral, suicide raté, courses-poursuites cartoonesques, vomi non séché), ressemblent, quelque part, à une sorte d'excroissance du premier "Trainspotting". Comme si ces nouvelles pérégrinations avaient déjà été vécues vingt ans auparavant. Ambiance Brexit oblige, le No Future semble avoir encore de beaux lendemains... Quant à Danny Boyle, il s'éclate toujours derrière sa caméra dont l'objectif semble suivre pour l'éternité le rail sans fin d'une méga-ligne de coke : plongées vertigineuses, contre-plongées dantesques, plans cassés, filmage à ras du bitume (et ras du plafond) et images piratées (genre des smiley collés numériquement sur les têtes des personnages). Un esthétisme volontairement outrecuidant qui suit parfaitement les envolées déjantées des quatre cinglés d'Edimbourg. Evidemment bien plus Stones que Quatre de Liverpool *(en salles le 1er mars)*... ❑

Jésus contre Boudha

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Silence

Silence

Il existe deux Martin Scorsese en ce bas monde : le Scorsese speed et psychotique à la "Affranchis", "Loup De Wall Street" et autres. Et le Scorsese plus posé à la "Kundun" et "Temps De L'Innocence". "Silence" appartient à la seconde catégorie. Ce qui semble avoir séduit ici Scorsese est de rendre un hommage enamouré à un cinéma japonais zen dont le mysticisme et la (crise de) foi prennent le pas sur les mouvements de caméra opératique. En suivant le parcours houleux de deux prêtres jésuites qui tentent de répandre le catholicisme dans un Japon féodal, Scorsese fait se confronter deux mondes religieux. Soit petit Jésus contre gros Bouddha. Jouant sur une certaine sensitivité censée envoûter le spectateur pendant 2 h 41, "Silence" a parfois du mal à retenir l'attention. Et ce malgré des plans et des séquences magnifiques visuellement inspirées par l'âge d'or du cinéma japonais *(actuellement en salles).*

Dans la Forêt

Cet *étrange huis clos dans une forêt* (vu qu'on ne sort pratiquement pas des bois !) voit un père de famille divorcé et ses deux jeunes garçons passer des vacances d'été dans une cabane au bord d'un lac suédois. A priori, que du bonheur. Sauf que le père se comporte de plus en plus bizarrement tandis que le benjamin semble distinguer régulièrement une sorte de croquemitaine, métaphore des peurs enfantines. Le réalisateur Gilles Marchand tente un conte de Perrault en version (presque) terre à terre. Sachant que le père est tout de même moins atteint que Jack Nicholson dans "Shining", que la forêt est un peu plus fréquentable que celle du "Projet Blair Witch" et que les visions fantomatiques de môme sont moins flippantes que celles vécues par le garçonnet du "Sixième Sens" *(en salles le 15 février).*

David Lynch : The Art Of Life

En attendant le grand retour de "Twin Peaks" (pour mai prochain), les fans de Lynch purs et durs (ceux qui portent un pin's du bébé mutant d' "Eraserhead" à leur boutonnière depuis 35 ans) patienteront avec ce formidable portrait où le réalisateur zazou se livre... normalement ! Sans excentricité particulière (comme ce jour où il avait reçu un journaliste de Canal+ dans une grotte déguisé en homme préhistorique !), Lynch confie des souvenirs d'une jeunesse tout à fait banale, prouvant définitivement qu'il est bien né sur la planète Terre ! Mais le plus intéressant dans ce documentaire est la mise en avant de ses travaux de peintre et de photographe renvoyant sans cesse

Dans La Forêt

24e Festival International Du Film Fantastique de Gérardmer

Comme chaque année, le festival de Gérardmer a proposé une vitrine des meilleurs films fantastiques s'apprêtant à sortir en salles. Comme "Split" et le doc sur Lynch, chroniqués en ces pages. Mais aussi le super anti-super non héros (c'est compliqué !) de "On M'Appelle Jeeg Robot" *(en salles le 12 avril)*, **le photographe angoissé du "Secret De La Chambre Noire"** *(en salles le 8 mars)* **et — Grand Prix de cette édition — la craquante ado cannibale du "Grave" de Julia Ducournau,** *le* **film d'horreur français du moment** *(en salles le 15 mars)*. **La majeure partie du reste de la programmation trouvera donc vie ces prochains mois directement en DVD/ VOD. Comme le romantico-gore "Orgueil Et Préjugés Et Zombies" où le roman de Jane Austen est piraté par des morts vivants cabots, "The Void", série B d'horreur gore old school sous influence "Hellraiser" ou encore — grosse surprise de cette sélection 2017 — l'impressionnant "The Girl With All The Gifts", film d'infectés au look "The Walking Dead" et au message positif (celui de l'éducation à tout prix) dans un monde post-apocalyptique. On remarquera également la haute qualité du cinéma fantastique made in France. D'une part avec l'indispensable "Grave" de Julia Ducournau, mais aussi le nettement plus fauché "Sam Was Here", sorte de mix entre "Twilight Zone" (pour le scénario) et John Carpenter (réalisation et musique) que Christophe Deroo a shooté à l'arrache pour 400 000 euros dans un désert près de Los Angeles. Et, côté courts métrages gaulois, le très senti "Margaux" signé des trois membres de** *la mouche* **(collectif de très jeunes réalisateurs d'une école de cinéma) et dont le ton (qui oscille entre Cronenberg et Zulawski) mérite qu'on surveille dès maintenant la prochaine génération du cinéma fantastique français.**

David Lynch :
The Art Of Life

à son futur travail de cinéaste. Le film, passionnant, n'est d'ailleurs consacré qu'à cette partie de sa vie puisqu'il s'achève au moment où Lynch s'attaque à "Eraserhead" *(en salles le 15 février).*

Split

Passé de l'état de petit prodige de Hollywood (via les succès mondiaux du "Sixième Sens", "Incassable" et "Signes") à celui de réalisateur de blockbusters nanardeux ("After Earth", "Le Dernier Maître De L'Air"), M Night Shyamalan s'est refait une santé (commerciale et critique) il y a deux ans avec un film d'horreur à très bas budget : "The Visit". Idem avec son petit dernier. Produit pour dix millions de dollars — il en a déjà rapporté cent millions aux Etats-Unis — "Split "est un huis clos étouffant où trois jeunes filles enfermées dans une pièce sont confrontées à leur kidnappeur. Ou plutôt à *leurs* kidnappeurs, puisque ce dernier possède 27 personnalités différentes (contre deux pour François Fillon !). Occasion pour le génial James McAvoy de s'en donner à cabotine-joie en réussissant l'exploit de changer d'humeur, de grimace et de psychopathie en l'espace de quelques secondes *(en salles le 22 février).* ❑

Split

Série du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Changer le cours de l'histoire

22 11 63

"Si tu fais un truc qui vient emmerder le passé, le passé t'emmerde à son tour." Cette phrase, entendue au hasard d'un des huit épisodes de "22 11 63", synthétise bien l'esprit de cette captivante mini-série. Un projet qui, a priori, n'avait aucune raison de se planter : un scénario adapté d'un bouquin de la légende absolue du roman fantastique contemporain (Stephen King), un producteur renommé pour avoir re-geekisé la planète cinéma et télé à coups de reboots de "Star Trek", "Star Wars", "Lost" (JJ Abrams) et autres, et un acteur américain culte et sur-actif qui, en 2017, devrait apparaître carrément dans une quinzaine de films (James Franco). Et ça marche sévère !

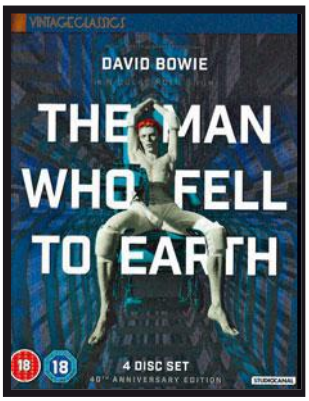
Principalement à cause de sa trame sur fond de spatio-temporalité dingo... A la question : *si vous aviez la possibilité d'être téléporté au début des sixties, que feriez vous ?* sûr que si c'était à Londres aux alentours de juillet 1962, on filerait direct au Marquee Jazz Club, histoire d'assister au tout premier concert des Stones... Et si c'était plutôt du côté de Dallas ? Peut-être essayerait-on d'empêcher l'assassinat du président Kennedy ? Tel est le but de Jake Epping, prof d'anglais de 35 ans (James Franco, donc) exerçant dans le Maine et qui, une fois passé une mystérieuse porte temporelle planquée au fond d'un snack, se retrouve en 1958 dans une petite ville de l'Etat du Texas. Le temps de se fabriquer une identité et de se trouver un job d'instituteur, il a cinq ans devant lui pour surveiller de près un certain Lee Harvey Oswald. Sa mission : vérifier qu'il est bien le futur meurtrier du président. Si tel est le cas, Jake va devoir l'éliminer pour changer le cours de l'histoire... Reprenant la fameuse théorie du complot sur l'assassinat de Kennedy (est-ce la CIA ? la Mafia ? les Russes ?), la série joue à fond sur ce suspens historique tout en prenant des chemins de travers sur la rêverie uchroniste (où en serait le monde aujourd'hui si Kennedy n'avait pas été zigouillé ?) et, surtout, sur le fétichisme nostalgique des sixties reconstituées à coups de Ford Mustang, cheveux en chignon et vêtements aux couleurs pétantes façon "American Graffiti". Un des plus grands plaisirs de la série vient aussi de ces quelques scènes où James Franco profite à fond de cette époque insouciante. Notamment quand il s'offre une splendide décapotable pour 700 misérables dollars ou qu'il dévore goulûment une part de tarte aux pommes (forcément bio) à seulement 60 cents. Ou, quand il entame une love story (autre point d'orgue de la série) en parlant à sa belle de *"George, John, Paul et Ringo. — Qui ça ?* réplique cette dernière. — *Oh, juste des amis imaginaires !"* répond-il le sourire en coin en se rendant compte de sa petite bévue temporelle. Des apartés amusants qui n'empêchent pas son personnage d'avancer droit vers son but. A savoir essayer de modifier le cours de l'histoire en espérant faire de l'Amérique un probable monde utopique sans guerre du Vietnam et sans tours jumelles effondrées. A cet égard, "22 11 63" joue habilement (surtout dans le dernier épisode) du fameux *effet papillon* cher aux romans et aux films basés sur les voyages dans le temps. Avec la grande question scientifiquo-philosophique qui en découle : peut-on changer l'avenir en bouleversant le passé ? Et surtout : a-t-on le droit de le bouleverser ? Stephen King, qui a eu droit à d'excellentes adaptations de ses romans au cinéma ("Carrie", "Shining", etc) avait été un peu moins heureux côté télé. Voir les versions un peu fadasses des "Langoliers", "Ça", ou du plus récent "Under The Dome" qui ne réussissaient pas toujours à retranscrire ses écrits. Alors que chaque plan et chaque séquence de "22 11 63" s'accorde d'au plus près aux pages du livre original *("22 11 63" saison 1, diffusion sur Canal+).* ❑

Rusty James *Wild Side*

Glorifié pour l'éternité (et à raison) pour "Le Parrain" et "Apocalypse Now" Francis Ford Coppola a également été un expérimentateur culotté. Notamment avec son splendide "Rusty James", trip mélancolique entièrement tourné en noir et blanc (excepté un seul plan en couleurs !) et qui semble naviguer rêveusement entre la tragédie grecque tendance rock et l'hommage tardif aux films de bikers post-"Equipée Sauvage". Réédité en Blu-ray collector (avec un livre à l'appui), ce mini-classique des eighties porté par la BO culte de Stewart Copeland et Stan Ridgway reste encore, 34 ans après, un authentique délire poétique. Aussi pur que sincère.

PAR JEROME SOLIGNY

A fond les sanglots

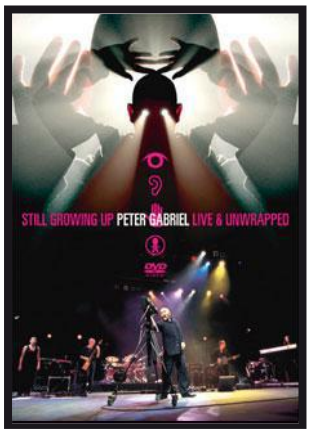


"The Man Who Fell To Earth"

"40TH ANNIVERSARY EDITION"

StudioCanal

Compagnon idéal de "The Man Who Fell To Earth" (Unstoppable Editions), somptueux livre de Jay Glennie et Darryl Webber sur l'histoire du premier long métrage dans lequel, en 1975, David Bowie tourna en vedette, cette édition anniversaire du film de Nicolas Roeg, la plus complète à ce jour (même si elle n'inclut pas le roman de Walter Tevis dont il est tiré, présent dans l'édition Criterion de 2005), n'est pas disponible en France. A l'instar de l'ouvrage précité, qu'aucun éditeur d'ici n'a trouvé judicieux de publier, ce coffret 4-disques proposé dans un fourreau irisé est heureusement disponible en ligne. La France a beau s'émouvoir à fond les sanglots de la disparition du musicien anglais, ceux qui pourraient contribuer à la propagation qualitative de son œuvre s'abstiennent. Les pauvres. Considéré à juste titre comme le meilleur film de Bowie, "The Man Who Fell To Earth", dont la comédie musicale "Lazarus" est une émanation (sorte de suite concoctée par l'acteur principal et le dramaturge irlandais Enda Walsh), est donc servi en Blu-ray pour la première fois, un plus qui permet d'apprécier à sa juste valeur le travail photographique d'Anthony Richmond. Le film squatte aussi l'intégralité du premier DVD, tandis que le second propose quelques interviews. Une poignée de séquences ont été tournées pour cette édition (notamment une consacrée à la musique du film que Bowie n'a pas signée), mais les propos de Nicolas Roeg et de l'actrice Candy Clark sont bien connus des cinéphiles. Logiquement, le CD rassemble l'essentiel de la musique confiée à John Phillips qui ignorait certainement, lorsque Roeg le sollicita, qu'un peu moins d'une décennie plus tôt, David Bowie, avec son groupe The Buzz, chantait "Monday Monday" sur la scène du Marquee.

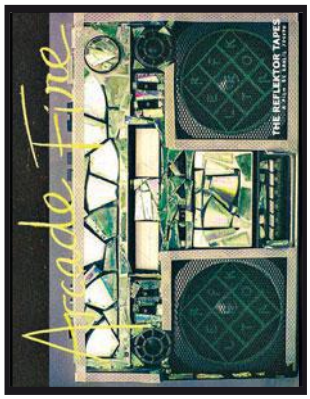


Peter Gabriel

"GROWING UP LIVE + STILL GROWING UP LIVE + UNWRAPPED"

Eagle

"Il fallait que je fasse confiance à l'imagination", chantait Peter Gabriel dans "Solsbury Hill", single extrait de son premier album solo en 1977, son meilleur selon ceux qui ne le lui préfèrent pas "So" (1986). Ou "Up" (2002). L'imagination, effectivement, allait être en son pouvoir. Depuis qu'il vole de ses propres ailes, l'ex-Genesis n'en fait qu'à sa tête, transformant ses rêves en réalité, donnant forme à ses convictions. On pourrait croire que Peter Gabriel ne rigole pas, mais disons que cet homme prend son art au sérieux, qu'il aime les choses bien faites et qu'il a le sens de la famille. Lorsqu'en 2002, il file sur la route, c'est avec de sacrées pointures (Tony Levin à la basse, pour ne citer que lui) et sa fille Melanie, aux claviers et au chant. Parce que rien n'est simple dans sa tête, il avait imaginé, en plus d'arrangements chiadés qui font merveille, une scène ronde, parfaite pour la farandole de "Solsbury Hill" (U2 pompera le plan), et portait, en fin de show, une veste électrique bardée de lumières ("Sledgehammer") qu'il était recommandé d'ôter pour nager. Cette édition Blu-ray+DVD propose, pour la première fois sur le plus avancé des supports, "Growing Up Live", film de concert paru en DVD en 2003, ainsi que "Growing Up On Tour – A Family Portrait", documentaire d'une quarantaine de minutes tourné par Anna Gabriel, son autre fille. On y trouve également "Unwrapped", docu émaillé d'extraits live plus *intimistes* réalisé par la même. Enfin, témoignage de la section 2004 de la tournée (aux shows plus simples et adaptés à des salles moyennes), "Still Growing Up Live" occupe le DVD. Le tout est truffé de bonus dont des répétitions et des titres sur le plateau de Jools Holland.

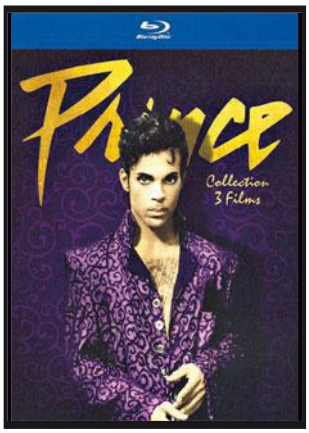


Arcade Fire

"THE REFLEKTOR TAPES"

Eagle

Disponible en éditions double DVD et double Blu-ray, "The Reflektor Tapes" accouple un making of plutôt nébuleux de l'enregistrement du quatrième album d'Arcade Fire à un concert filmé à Earls Court, mythique salle londonienne définitivement fermée fin 2014 pour cause de démolition. Réalisé par Kahlil Joseph, fan de cinéma *asiatique* mais également d'Andreï Tarkovski, connu jusqu'alors pour son travail avec Beyoncé (!), le documentaire est un assemblage foutraque et un poil éprouvant à visionner d'un bloc de scènes tournées en live et de moments passés en studio. Vidéaste brouilleur de pistes bien décidé à réveiller l'art du clip et du docu musical qu'il trouve généralement trop formel et consensuel, Joseph privilégie ici les effets de style (parfois réussis) et une non-narration qui, à en croire certains forums (quelle idée !), auraient même désarçonné de nombreux fans hardcore du groupe canadien. Un peu comme dans l'album ("Reflektor"), il y a là à boire et à manger et pas vraiment de quoi rameuter ceux que ce collectif, jugé précurseur lorsqu'il a émergé au début du siècle, indiffère ou agace au plus haut point. Dommage car, même si Arcade Fire s'est un peu exprimé à ce sujet à sa sortie, on aurait aimé en apprendre davantage sur la confection du disque ainsi que sur les choix de production (partagée avec James *LCD Soundsystem* Murphy et Markus Dravs dont les états de service mentionnent Brian Eno et Coldplay). Tournant moins autour du pot, le concert capté le 6 juin 2014 est au bout du compte plus parlant et confirme le bien qu'il faut de toute façon penser d'une formation dont le son touffu par nature et encore plus en live révèle toutes ses nuances en DTS.



Prince

"COLLECTION TROIS FILMS"

Warner Bros

En attendant l'édition de luxe de l'album "Purple Rain", promise pour *"début 2017"*, qui est un peu à Prince ce que "OK Computer" est à Radiohead, Warner Bros (anciennement Warner Home Video) a conditionné il y a quelques semaines trois films avec le musicien dont celui où il est effectivement question de pluie violette. Dans ce qui est de loin le meilleur du lot (le long métrage est à peu près autobiographique), Albert Magnoli met également en scène The Revolution (groupe de Prince de la moitié des années 80), Apollonia 6 (trio vocal féminin dont la leadeuse partageait alors la couche du musicien) et les copains du groupe The Time qui n'en était pas exactement un sur disque. A cette époque en effet, le control freak de Minneapolis adorait être à la fois au four et au moulin (jouer de presque tout sur ses enregistrements et aussi ceux de ses potes qu'il produisait sous pseudo). On retrouve aussi Jerome Benton, de The Time, dans "Under The Cherrymoon", une très onéreuse bluette que Prince dirigea lui-même en 1986 et qui lui valut de se prendre, de la part de la critique quasi-unanime et dix ans après avoir enregistré ses premières démos, la première volée de bois vert de sa carrière. Certes, Kristin Scott Thomas était (déjà) fort jolie, mais elle eut beau faire, elle ne sauva pas le film du désastre. Moins ambitieux et moins raté, "Graffiti Bridge" est le dernier long métrage réalisé, en 1990, par un Prince en passe d'admettre, une fois pour toutes, qu'il était bien meilleur musicien que cinéaste. Dans cette suite de "Purple Rain", on en retrouve quelques ingrédients (des membres de The Time et une petite amie craquante jouée par Jill Jones), mais malheureusement pas les chansons. Comme par hasard, celles interprétées par Prince sont meilleures que celles distribuées à ses collègues de jeu (Clinton, Staples, The Time...). ❑

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

12 numéros + le digipack 2 CD + DVD "Live at the House of blues, Las Vegas" de SANTANA IV

73,50€

au lieu de 105,45€
soit 30% de réduction

Carlos Santana reforme son groupe de légende et retrouve Neil Schon, Gregg Rolie, Michael Shrieve, Michael Carabello sur scène à Végas

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ROFP173A

OPTION 1 1 an soit 12 numéros pour **64,50€** au lieu de 77,30€ soit **17% de réduction**

OPTION 2 1 an soit 12 numéros **+ digipack 2 CD + DVD "Live at the House of blues, Las Vegas"** de **SANTANA IV** pour **73,50€** au lieu de 105,45€ soit **30% de réduction**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France 2017**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au + 33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 30/04/2017 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,40€ et le N° spécial à 6.90€ + le digipack pour 28,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE

Un CB 750 Four K0 de 1969

Plein la vue

Honda CB 750 Four

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

L'apparition de cette moto à la toute fin des années 1960 a provoqué un véritable cataclysme au sein de la concurrence européenne et même américaine. Elle a marqué la fin de la suprématie des motos anglaises et leur aura même porté le coup de grâce.

Si quelques constructeurs japonais ont déjà prouvé de quoi ils sont capables au début des années 1960, le marché de la moto en Europe est toujours dominé par les anglaises et les allemandes, talonnées de près par les italiennes. Dans le domaine de la compétition, en revanche, Honda s'est déjà taillé une solide réputation. Les nouvelles Norton, Triumph et BSA sont surtout des évolutions de machines vieillissantes, mais pour l'instant les importations japonaises ne concernent que des moyennes cylindrées qui montrent cependant à quel niveau de puissance technologique est déjà parvenu le Japon, à l'instar de la CB 450 sortie en 1966, par exemple. À la fin de l'année 1968, des rumeurs concernant l'imminence d'une grosse cylindrée chez Honda commencent à courir, et toute une nouvelle génération de motards désireuse de puissance et de liberté mais aussi de fiabilité et de confort attend l'arrivée de la nouvelle moto avec impatience. Pour sa sortie en France, en mars 1969, on met les petits plats dans les grands, et une réception géante est organisée au Pavillon d'Ermenonville, dans le bois de Boulogne, avec un Jean-Pierre Beltoise, ancien pilote moto, alors au sommet de sa gloire en formule 1 en guise de maître de cérémonie. Et le public en a littéralement plein la vue : jamais autant d'équipements et d'innovations n'ont été vus sur une moto de série... Frein à disque hydraulique à l'avant, quatre cylindres en ligne à arbre à came en tête, quatre pots d'échappement d'aspect compétition, démarreur électrique, etc. Même les rétroviseurs et les clignotants, équipement de série sur la plupart des japonaises, sont des accessoires rarement montés à l'époque sur les productions européennes.

Combien ça coûtait ?

En 1969

Honda CB 750 Four (neuve) :
9450 FF (1547 €)

SMIG mensuel brut en 1969 = 90 €

Combien ça coûte ?

En 2017

Honda CB 750 Four de 1969 (en parfait état) :
environ 15 000 €

SMIC mensuel brut en 2017 = 1666 € (pour 169 heures), 1480 € (pour 151 heures)

Ce moteur à quatre cylindres, solution mécanique plutôt rare sur les motos de l'époque — exception faite de la MV Agusta 600 MV4 — va faire rêver des nuées de motards qui, en France, vont surnommer cette moto la *Quatre Pattes*. L'impression esthétique de l'ensemble est une réussite totale, jusqu'aux pièces mécaniques qui offrent une image nette et imposante. Dès sa sortie, les critiques des magazines spécialisés sont dithyrambiques et les journalistes prédisent déjà qu'elle sera un classique de la construction motocycliste. Les 67 chevaux développés par cette machine peuvent aujourd'hui prêter à sourire, mais à l'époque aucune anglaise ne dépasse les 60 chevaux. Les performances sont celles d'une sportive et elle atteint sans forcer les 190 km/h. Alimenté par quatre carburateurs en ligne, le moteur est pourtant d'une discrétion étonnante, presque trop pour certains amateurs de sonorités plus sportives. Bien qu'un peu plus lourde (225 kg) que ses concurrentes, la *750 Four* est extrêmement maniable et se conduit en ville comme un vélo, à condition d'avoir les jambes assez longues pour sa selle assez haut placée. Ce qui ne gêne nullement Françoise Hardy qui prend la pose toute de cuir noir vêtue sur une 750 Four rutilante, en 1969. Ignorant les guidonnages et autres louvoiements, insensible aux vents latéraux, la moto donne l'impression d'être sur un rail et, grâce à sa réserve de puissance au-dessus de 130 km/h, les dépassements deviennent un petit jeu dont on ne se lasse plus... La 750 Four a fait un véritable carton sur tous les continents, en particulier aux États-Unis, et il s'en est vendu plus de 400 000 exemplaires jusqu'à sa toute dernière version, la CB 750 F3, sortie en 1978.
En France, le distributeur Honda (Japauto) va se lancer dans la fabrication de kits moteurs permettant de booster la bête et de la porter au niveau de performances des motos de compétition avec la 950 SS de 1972 qui développe 80 chevaux et la 1000 VX de 1976 de 83 chevaux. Ces motos sont facilement reconnaissables à leurs culasses nettement plus larges que celles d'origine. La seule capable de tenir la dragée haute à la *Quatre Pattes* ne sort qu'en 1972 : c'est la Kawasaki 900 Z, première japonaise à reprendre à son compte le quatre cylindres en ligne, système qui va devenir une norme chez pratiquement tous les fabricants de motos. On peut dire que la Honda 750 Four est la première moto de l'ère moderne. ❑

Pour en savoir plus : *www.moto-station.com/article3484-honda-cb750-four-revolutionnaire-.html*

Photo DR

Video games

PAR JEROME REIJASSE

Le meilleur et le pire

Certaines choses semblent éternelles. Pour le meilleur et parfois pour le pire. Dernier exemple en date : “Star Wars”. Fallait-il prolonger la saga, ajouter, grossir, gonfler la chose ? Les jeux vidéo n’échappent évidemment pas à ce nouveau phénomène de multiplication hystérique. Les franchises tirent sur la corde. Les gamers sont fidèles. Autant les combler. Mais les gamers, contrairement à pas mal de leurs contemporains, ne sont pas prêts à tout encaisser. Ils ne sont pas aveuglés. Ils savent... **“RESIDENT EVIL 7 : BIOHAZARD”**, chez Capcom, pour PS4, XboxOne et PC, marque évidemment le retour d’un des titres horrifiques les plus cultes de l’histoire du jeu vidéo. Après quelques tentatives plutôt décevantes ces dernières années et au moment de poursuivre cette odyssée macabre, on prie pour que cet épisode soit une réussite totale... On est Ethan, un homme paumé dans les bayous de Louisiane à la recherche de sa femme, Mia, disparue voilà des années. A gla-gla. D’entrée, on frissonne, on tremble, on flippe. Et ce n’est que le commencement... Ethan se retrouve rapidement ligoté chez une famille de freaks effrayante, qui évoque sans attendre celle de “Massacre A La Tronçonneuse”. La famille Baker, cannibale, dégénérée, adepte de l’automutilation et des plats en sauce pas franchement équilibrés... Ce huis clos bien oppressant, gore et mal éclairé, ravive de très bons souvenirs, quand “Resident Evil” dominait la planète avec ses progressions claustrophobes et vicelardes. C’est un First Person Survival de choc, angoissant comme pas permis, qui confisque les rêves pour les transformer en cauchemars éveillés. Glaçant et recommandé.

On poursuit dans les franchises qui durent et refusent de laisser la place avec **“FINAL FANTASY XV”**, chez Square Enix, pour PS4 et XboxOne, qui appartient donc à cette catégorie de monstres virtuels pas prêts à lâcher la rampe. Il sera difficile, voire impossible, de résumer ce titre attendu depuis des lustres. L’histoire est complexe même pour celui qui aurait décider de se mettre à “Final Fantasy” en 2017. Certes, c’est un scénario original ici développé, pas besoin de se taper l’intégrale pour plonger dans cet univers où le jeu de rôle côtoie la baston et les expériences initiatiques. Mais quand même... Il est question de monde visible et invisible, de spiritualité, divinités, royaumes, d’un cristal magique bien sûr... Une fois le côté *réservé aux initiés* dépassé (et c’est finalement assez rapide pour celui qui accepte de s’y mettre), on découvre un monde ouvert franchement bien foutu (en tout cas dans la première partie du jeu), aux graphismes splendides et aux rebondissements valables. On incarne Noctis Lucis Caelum, *Noct’* pour ses potes, lesquels sont trois et l’accompagnent dans sa quête. Noct’ est un prince, on dirait une sorte de Jedi à la nippone. Il a ses qualités et aussi ses défauts. On retrouve ici ce qui fait souvent le charme des productions japonaises, cette capacité à ne jamais ignorer que l’homme est double, qu’il se construit dans la lumière aussi bien qu’au cœur des ténèbres. Et on suit finalement le héros, on choisit de le suivre dans cette épopée postmoderne et carrément psychédélique où tous les coups sont permis, où les voitures traversent les nuages et où la réalité n’est qu’un rideau à déchirer.

Tout aussi éternel, psychédélique et foutraque, hallucinant et halluciné, **“DRAGON QUEST VIII : L’ODYSSÉE DU ROI MAUDIT”**, chez Nintendo, pour la 3DS. Un bouffon maléfique, Dhoulmagus, s’empare du sceptre magique du roi et en profite pour semer le chaos dans tout le royaume. Il transforme le king en troll, la princesse en canasson et les résidents du palais en plantes vertes ! Avec une telle introduction, on est en droit de se demander quel genre de substances consomment les scénaristes... Un gardien va miraculeusement échapper au maléfice et se jeter à la poursuite du méchant bouffon. Cette adaptation pour la portable de chez Nintendo est tout simplement réjouissante, sans baisse de rythme, haletante même parfois. Avec du nouveau contenu, de nouveaux personnages... Il s’agira donc de retrouver le coupable, de capturer diverses créatures pour les voir ensuite s’affronter dans l’arène des monstres, de customiser ses équipements et de s’oublier dans une virée en territoire fantastique. Bref, un vrai trip légal.

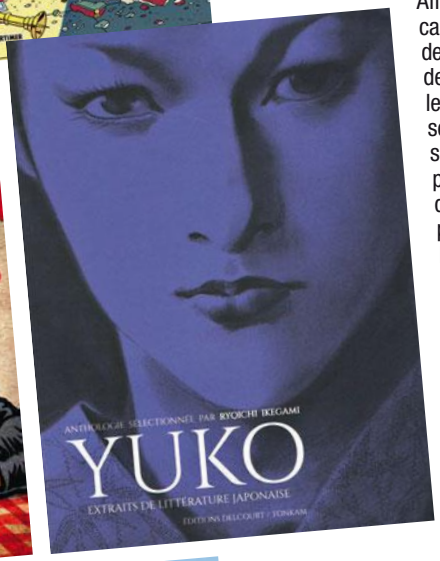
Enfin, c’est l’adresse pour tous les geeks qui se respectent : le **mk2 VR**, premier lieu dédié à la réalité virtuelle, situé au mk2 Bibliothèque, à Paris, vient d’ouvrir ses portes. Après deux années de développement intensif, cet endroit unique permettra de s’immerger dans des dimensions parallèles à l’aide des casques VR les plus performants et des simulateurs *full body immersive*, une exclusivité totale en France. Toutes les infos sur *mk2vr.com*. ❑

Bande dessinée

PAR GEANT VERT

Nickel

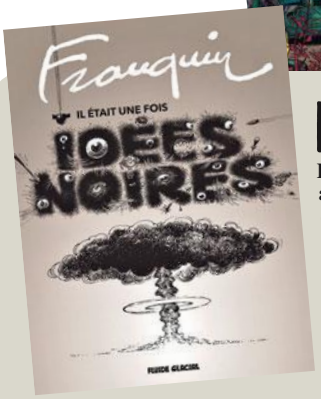
Alors qu'une nouvelle polémique Tintin se fait jour avec la version colorisée officielle de "Au Pays Des Soviets", ce n'est pas le cas de ce nouvel opus post mortem des aventures de Blake et Mortimer, **"Le Testament De William S"** (Dargaud), dû aux bons offices conjugués du scénariste Yves Sente et du dessinateur André Juillard. En l'absence d'une volonté émise du vivant de Jacob, contrairement à Hergé, rien ne s'est jamais opposé à la bonne continuation de la série, à l'exception d'un hiatus d'une vingtaine d'années. Pour cet épisode plutôt prenant, les deux compères doivent résoudre ni plus ni moins que le mystère lié à la véritable identité d'un écrivain à succès en vogue il y a longtemps. Le lecteur rocker appréciera le Londres de la fin août 1958, ainsi qu'une excellente recherche sur les prémices de la mode Teddy Boy. Pour ce qui est des scènes au Marquee Club, si l'adresse est bien celle de 1958, l'illustration qui l'accompagne correspond à Wardour Street quelques années plus tard. Sinon, tout le reste est nickel.



Relom, le père du duo Andy et Gina dont l'intégrale vient de sortir, n'a pas été tout de suite quinquagénaire, il a été aussi jeune et particulièrement irrespectueux des dinosaures du rock quand il officiait dans le Psikopat. Afin de rappeler au monde la grande insolence dont il était capable, Fluide Glacial ressort du placard toutes les planches de **"Dirty Karl",** une bande dessinée tout ce qu'il y a de plus abominable pour la bien-pensance. Rien que pour le visage du personnage principal, entre Bruegel l'ancien se brossant les dents à la MDEA, et Giuseppe Arcimboldo sous champignon de Paris, le lecteur féru de la fantastique plastique de Jimmy Page se doit de détester l'ouvrage tandis que le punk qui sommeille en tout un chacun le dévorera au point de s'en procurer plusieurs exemplaires pour passer l'hiver. Au-delà d'un humour noir assez putride, les gags contenus dans cet ouvrage seront parfaits pour commencer l'année en se gondolant comme des malades.

Créateur d'univers à l'esthétisme très particulier, Ryoichi Ikegami n'est pas seulement considéré comme le créateur de "Crying Freeman" tant ses admirateurs le placent obligatoirement sur la plus haute marche des mangakas non traditionnels. Sortie à l'origine chez Tonkam en 1997 sous une forme relativement différente, cette nouvelle édition plutôt bien fichue de **"Yuko"** (Delcourt/ Tonkam) devrait faire un beau carton tant les histoires qui la composent sont des modèles d'inventivité, au niveau de la violence ou du sexe, sans toutefois tomber dans le sadomasochisme de bas étage. C'est tout simplement beau avec un coup de crayon qui aide également à faire la différence.

Depuis quelque temps, grâce à la catastrophe de Fukushima, celle du réacteur n° 4 de Tchernobyl revient au premier plan à travers plusieurs ouvrages pas forcément dessinés. La dernière BD en date est donc le premier volume de la série "**Les Chiens De Pripyat - T1 Saint Christophe"** (Grand Angle) sur un scénario bien fichu d'Aurélien Ducoudray et ornementé par Christophe Alliel. Désormais en Ukraine, Pripyat est une des villes fantômes situées dans la zone d'exclusion de trente kilomètres autour de la centrale. Dans cette zone supposée vide de toute présence humaine, l'histoire débute avec un quatuor improbable formé de quatre chasseurs de chiens errants payés à la tête. L'histoire entraîne rapidement le lecteur dans une forme de huis clos à l'intérieur d'un champ de ruines où se croisent tout un tas de personnages aussi sordides que mystérieux, dessinée dans un style réaliste qui aurait bien plu au camarade André Fotoshopov. ❑



Le gros plan du Géant

La meilleur façon de commencer une nouvelle année sans redouter qu'elle soit aussi pourrie que la précédente sera de se replonger dans cet objet bien fait qu'est la nouvelle édition baptisée "Il Etait Une fois Idées Noires" (Fluide Glacial) du chef-d'œuvre hilaro-dépresseur du génial André Franquin. A l'intérieur de cet ouvrage de référence fort copieux, l'amateur de rire à gorge déployée découvrira ou redécouvrira le génie du Jean-Claude Van Damme de la BD, le seul homme capable de réaliser le grand écart facial entre la BD tout public et le dessin d'humour noir engagé sans donner l'impression de trahir l'un ou l'autre. En plus du contenu auquel le public doit s'attendre, il y trouvera aussi nombre d'interviews de son entourage et pléthore d'informations quant à l'être humain. En complément de cet ouvrage, il est également conseillé de jeter un œil sur l'ouvrage "Franquin et Les Fanzines" paru chez Dupuis en 2013. Le contenu peut être assimilé à du rock sur papier.

Santé !

Kate Bush, Le Temps Du Rêve

FREDERIC DELAGE

Le Mot Et Le Reste

Une infographie assez simple, une de celles avec des questions et des intersections où le *oui* ou le *non* détermine un trajet jusqu'à une réponse finale, un tel tableau pourrait aisément montrer les quelques rares variantes possibles dans une carrière de musicien — et incidemment dans leur biographies — tant leur nombre reste modeste : succès ou pas de succès, longue carrière ou one hit wonder, Maître ou petit maître, auteur ou interprète, soutien chimique ou jogging matinal, cigale ou fourmi, on connaît maintenant presque trop bien la chanson. Si en plus, le musicien est normalement équilibré, connaît le succès et le bonheur personnel, sa vie sera finalement assez pépère voire routinière, seulement rythmée par les tournées, les enregistrements et les sorties d'album et son éventuel récit ne serait logiquement pas la saga la plus haletante de la décennie. Tout ça pour dire que la délicate Kate Bush mène, semble-t-il, une vie heureuse et protégée et donc, sa biographie "Kate Bush, Le Temps Du Rêve" — *"la première en français"*, met en avant l'argumentaire destiné à la presse, comme si c'était en quoi que ce soit décisif — relève de cette catégorie paisible et ne vous fera peut-être pas vous relever la nuit pour le lire, dévoré du désir brûlant d'en connaître la suite. La baba Bush Kate a toujours cultivé la discrétion dans des campagnes retirées où elle a réussi à établir un ermitage médiatique pendant de longues années et ce livre, aussi serein qu'elle, qui décortique avec minutie sa vie et son œuvre, s'adresse donc certainement plus à ses fans hardcore qu'à l'amateur de sex and drug and rock'n'roll qui resterait cruellement sur sa soif. Kate Bush est une artiste très originale dont la précoce et singulière vision artistique s'est toujours mieux épanouie quand elle pouvait en maîtriser tous les aspects et ce contrôle constant, associé à une inspiration inaccoutumée, lui a permis d'atteindre et de garder un public toujours énamouré. Ajoutez à cela une solide culture et des influences multiples, terriblement britanniques ou absolument cosmopolites, des rencontres et des collaborations multiples et le tout donne donc ce parcours unique de diva cool, danseuse performeuse exceptionnelle et chanteuse intemporelle. De son enfance épanouie dans une Angleterre protégée et poétique à la série de concerts come-backs qu'elle a donnés en 2014 et le double album qui s'ensuivit, le livre qui retrace avec précision tous les aspects de sa carrière et n'omet aucun détail musical de son œuvre sophistiquée et de sa vie très simple, ravira les nombreux fans et rassurera les autres, oui, on peut garder prudemment les pieds dans la boue britannique et être malgré tout une étoile.

Angelo Mariani 1838-1914, Le Vin De Coca Et La Naissance De La Publicité Moderne

AYMON DE LESTRANGE

Editions Intervalles

Impossible d'imaginer aujourd'hui la notoriété mondiale du vin de coca Mariani au début du XX^{e} siècle. Inventé par Angelo Mariani à un moment où personne n'imaginait les légers inconvénients de la consommation de cocaïne, jeune préparateur en pharmacie ambitieux, dans les années 1860, ce tonique à base de coca connut un succès fulgurant et nombreux furent ceux qui y eurent recours pour, hé ouais, se requinquer un tantinet. Tant et si bien que, soutenu par les très précurseuses campagnes de publicité personnalisées qu'inventa aussi Mariani au passage, les plus grands s'y adonnèrent. Fortes du témoignage prestigieux de ces célèbres clients emballés, les publicités les citant forment aujourd'hui un incroyable who's who de défoncés insoupçonnables : le pape, Sarah Bernhardt, Edmond Rostand, Louis Blériot ou Suzanne Lenglen mais aussi généraux, écrivains, politiciens ou poètes, le besoin de supplément d'énergie n'a pas attendu les années 80 pour envahir la société. La prospérité du vin Mariani, imité mais jamais égalé, incita de nombreux plagieurs et c'est donc en cherchant à profiter de son coup de maître que le Coca Cola fut inventé et rencontra ainsi la bonne fortune qu'on lui connaît. Le vin Mariani fut finalement rattrapé par les législations anti-cocaïne, la production en fut arrêtée dans les années 50 et seuls certains ultra chanceux comme l'auteur du livre Aymon de Lestrange ou moi, tiens, eurent le privilège de goûter ce vin disparu quand notre ami et très grand collectionneur feu Julio Santo Domingo en sacrifia quelques bouteilles trouvées en salle des ventes pour satisfaire la curiosité et l'amour de l'histoire de quelques chanceux lors de l'inauguration de son musée. Ce joli livre, impeccablement documenté et illustré, est un parfait rappel d'un monde désuet et disparu mais dont les traces sont encore visibles aujourd'hui jusque dans nos Coca Zéro. Santé !

La Nuit Du Revolver

DAVID CARR

Séguier

C'est un revolver surgi du passé qui a mis le journaliste américain David Carr sur sa propre piste. Ce revolver que son ami avait brandi quand David Carr, défoncé à mort l'avait menacé par une nuit printanière à Minneapolis mais dont il découvre, 20 ans plus tard, alors sobre et repenti, que ce souvenir-là est aussi incertain que le reste de sa mémoire, ravagée par des décennies de cocaïne et d'alcool. C'est alors que ce journaliste vedette du New York Times décide d'enquêter sur sa vie, comme il le ferait d'un parfait inconnu et de réunir tous les éléments possibles sur ces années de dérive pour littéralement nourrir et en former un tableau fiable. Rapports de police, comptes-rendus de services sociaux, témoignages d'amis, d'ex-fiancées, de dealers, lettres, formulaires, Carr a même fait appel à un vrai détective pour remettre la main sur tous les protagonistes de sa sordide histoire et ne laisser aucun caillou — de crack — non retourné. Inutile de vous dire que le portrait est édifiant, souvent glauque ou affreux mais surtout fascinant car Carr — pardon — est un grand journaliste et si ce n'est pas le premier livre de *junkie Lit* à décrire aussi bien les affres de l'addiction, il réussit lui un tour de force littéraire unique, quasiment poétique, en décortiquant ainsi implacablement sa propre matière et sa propre âme. La sienne et tout son passé — il est mort en 2015 — ne pesaient pas 33 grammes mais 19,3 gigabit sur sa clé USB, nous dit-il à la fin, pas lourd pour une telle vie. ❑

Top Ten livres musique *(source Fnac)*

01 "Un Cadeau Du Ciel" FRANCOISE HARDY (Equateurs)
02 "Chroniques" BOB DYLAN (Fayard)
03 "Born To Run" BRUCE SPRINGSTEEN (Albin Michel)
04 "Comme Un Enfant Perdu" RENAUD SECHAN (XO)
05 "Bowie L'Autre Histoire" PATRICK EUDELINE (La Martinière)
06 "Just Kids" PATTI SMITH (Gallimard)
07 "Cured Two Imaginary Boys" LOL TOLHURST (Le Mot Et Le Reste)
08 "Not Dead Yet" PHIL COLLINS (Michel Lafon)
09 "Les Rolling Stones La Totale... " P. MARGOTIN & JM. GUESDON (EPA)
10 "Prince Sa Vie En Images 1958-2016" MOBEEN AZHAR (Gallimard)

Photo Bruno Berbessou

Absolutely live

Incroyable

Parquet Courts
5 JANVIER, SHIMMERLANDS (MELBOURNE)

Il fait bon lors de l'ouverture de ce festival qui se déroule en plein air sur le campus de l'université de Melbourne. Le quatuor synth punk Ausmuteants et Tyrannamen, venu défendre son premier album boogie cahotant sur les mêmes routes que Reigning Sound, ambiancent d'abord la gueule de bois 2017. Dans un impressionnant imbroglio de guitares cheap, la formation new-yorkaise électrique prolonge ensuite le son du Velvet Underground brillamment mêlé à celui de Sonic Youth. Avec deux voix, quelques touches d'orgue et toujours plus de guitares, Parquet Courts joue de larges extraits de "Human Performance", cinquième album qui adapte esthétique et philosophie punk DIY à l'air environnant émétique. Nul besoin de rappel avec pareil son hypnotique, et le public se retire rassasié, sûr que le rock and roll s'est bien retrouvé un futur.

VINCENT HANON

UK Subs
18 JANVIER, LE GIBUS (PARIS)

Premier groupe, et vraisemblablement le seul jusqu'à la fin des temps, a avoir osé décliner les vingt-six lettres de l'alphabet de 1979 ("Another Kind Of Blues") à maintenant ("Ziezo" en 2016), le gang en a aussi profité pour aligner une prestation rouleau compresseur digne du Guinness Book vu que le frontman Charlie Harper aligne quant à lui soixante-douze étés de la haine au compteur. Soutenu par la légende de la basse qu'est Alvin Gibbs, rarement un concert de musique dite vivante n'avait mérité tel qualificatif depuis longtemps.

GEANT VERT

Divine Comedy
25 JANVIER, LES FOLIES BERGERES (PARIS)

Trois concerts en un : c'est l'impression qui subsiste après deux heures en compagnie de Divine Comedy. La première partie, avec Neil Hannon en Napoléon, fait la part belle au dernier album, puis exit le bicorne et notre homme revient en gentleman anglais à la Monty Python, chapeau melon et parapluie compris, pour une partie plus music-hall, avant de conclure par un set rock où il tombe la veste. Entre la déferlante de bijoux de pop lyrique ou cabaret et l'enthousiasme et l'humour du chanteur/ conteur en forme olympique, citer les moments forts du concert reviendrait à recopier la setlist. On dira simplement que lorsque résonnent les dernières notes du second rappel, "Tonight We Fly", on a plaint les *Absent Friends* qui ont loupé une soirée jubilatoire avec un entertainer comme on n'en fait plus.

ISABELLE CHELLEY

Twin Peaks
Cage The Elephant
25 JANVIER, ELYSEE MONTMARTRE (PARIS)

Récemment rouverte, la célèbre salle du boulevard Rochechouart accueillait, en cette glaciale soirée d'hiver, une double affiche de choc. Tout d'abord, les gredins de Twin Peaks, surexcités, offraient une performance compacte, intense, portée par la frappe frénétique d'un colossal enclumeur. On dénombre quatre chanteurs différents, une pelletée de tubes ("Boomers", "Walk To The One You Love", "Strawberry Smoothie"), la guitare Vox Teardrop blanche de Brian Jones, des influences classic rock habilement assimilées (T Rex, Rolling Stones, Lou Reed). Bref, un sans-faute. On ne peut pas en dire autant pour Cage The Elephant, pourtant plébiscité par une très jeune foule. Le contraste est saisissant entre une rythmique visiblement lessivée et un Matt Shultz bondissant, hystérique. Heureusement, les morceaux très Pixies, comme "Aberdeen" ou "Spiderhead", surnagent et le sextuor possède aussi une arme fatale pour séduire la gent féminine : un art consommé de la ballade ("Trouble", "Cigarette Daydream") qui occasionnera la levée de nombreux briquets (ou smartphones).

JONATHAN WITT

Luke Elliot
26 JANVIER, LES ETOILES (PARIS)

Pour son premier concert parisien, le pianiste du New Jersey aura pu compter sur une salle exclusivement remplie de personnes conscientes, après coup, d'avoir vécu là un grand moment de musique non formatée comme on n'en voit plus guère de nos jours. Après un départ au piano électrique pour la kyrielle de hits attendus, l'amateur de raretés est reparti joyeux tant la version aussi bastringue que déjantée de "Virginia" aura mise KO sans avertissement toutes les personnes présentes qui pensaient, jusqu'alors, qu'un crooner ne pouvait pas chanter de rock. Erreur !

GEANT VERT

Photo Marion Ruszniewski

Divine Comedy

Photo Marion Ruszniewski
La Femme

La Femme
27 JANVIER, ZENITH (PARIS)
Pour son premier Zénith, La Femme avait promis du fatch, du grandiose, et n'a pas déçu : chaque chanson fut l'occasion d'une mise en scène particulière avec danseurs en costumes, lumières, fumigènes, boules à facettes, violons et même le dénommé DJ Pone (pour "Exorciseur"). On se souviendra de ces baigneurs surfant sur le public pour le tube "Sur La Planche", de cette ambiance post-apocalyptique créée pour "It's Time To Wake Up" ou du tableau disco baroque de "SSD". Outre l'élégante Clémence Quélennec, les autres chanteuses du collectif sont de la mise, notamment la juvénile Angela Hureau pour l'hymne "Septembre", Sarah Ben Abdallah pour "Al Warda" ou bien la vaporeuse Clara Luciani. La foule, aussi dense que bigarrée, a goûté ce spectacle déluré, créatif et énergisant, qui s'est achevé sur l'obligatoire pogo d' "Antitaxi".
JONATHAN WITT

Magma
2 FEVRIER, OLYMPIA (PARIS)
Avant tout, ce qui est incroyable avec Magma c'est que cela existe, que cela soit possible. Oui, on peut fonder et faire durer plus de quarante ans un groupe de jazz-rock progressif psychédélique expérimental articulé autour des percussions, qui joue des morceaux de 15 minutes chantés essentiellement en kobaïen, une langue extraterrestre révélée à ou inventée par un homme qui s'appelle Christian Vander. Concert mené de main de maître en deux parties avec entracte. En première heure, Magma et Le Mëtalîk Orkestraah livrent une série de morceaux quasi hypnotiques, à huit musiciens et chanteurs. Après la pause, le rideau se rouvre sur plus de trente musiciens dont les jeunes élèves du Centre des Musiques Didier Lockwood et du Pôle Supérieur d'enseignement artistique Paris Boulogne-Billancourt (PSPBB). Didier Lockwood lui-même traverse soudain la scène pour une intervention courte mais explosive. On se surprend à écouter les morceaux bouche bée, assis, dans un silence fasciné. Quand le titre s'achève, tout l'Olympia se lève pour une standing ovation puis se rassied — et on repart pour un tour. A part quelques passages où l'on entend du français, notamment avec "Dümblao Le Silence Des Mondes" issu du récent album "Slag Tanz", on écoute surtout du kobaïen. On ne comprend donc rien, mais on ressent. C'était le but. Comme une messe venue d'un autre monde. Et deux heures trente en dehors de ce monde, en ce moment, ça fait beaucoup de bien...
YANN KERNINON

The Flaming Lips
2 FEVRIER, BATACLAN (PARIS)
A ceux qui seraient éventuellement circonspects face à son étrange nouvel album, on recommandera toujours les prestations des Flaming Lips, un groupe qui a décidé de fêter Noël, Halloween et le carnaval de Rio tous les soirs de l'année. Un champignon géant illumine la fosse, puis Wayne Coyne apparaît en chef d'orchestre aux cheveux argent, un rideau clignotant masque le groupe. Dès "Race For The Prize", ballons géants, cotillons et projections en mettent plein les mirettes. Le gang de l'Oklahoma joue toujours un peu le même best of, de "Yoshimi..." à "Do You Realize", qu'il ponctue d'étrangetés comme "The Castle" ou "Pompeii Am Götterdämerung", grand moment d'esbroufe floydienne. Certaines de ces chansons ne tiendraient pas debout en mode piano/ voix ? Ça n'a guère d'importance. La vie a besoin d'artifices et ce concert est une bouffée d'oxygène. Littéralement, lorsque Coyne reprend "Space Oddity" dans sa fameuse bulle transparente.
JAVIER HOARAU

Green Day
3 FEVRIER, ACCORHOTELS ARENA (PARIS)
Un concert de Green Day est vraiment un voyage. Si tu ne peux pas aller aux USA, les USA viennent à toi, et sans fouille au corps. 2 h 30 de spectacle, un vrai show ! Billie Joe Armstrong et ses potes ont fait la totale au cours des 28 chansons karaoké : du feu au saint canon à T-shirt, en passant par une guitare offerte sur scène à Aylin qui ne doit toujours pas être redescendue. Pas un seul coup de mou, 150 minutes de taquet constant. Après on peut pinailler en se disant que ça serait sympa de changer les enchaînements vieux de 15 ans, que BJ devrait moins couper les chansons au milieu, mais ça, c'est après parce que quand on est dedans tout est euphorisant ! 23 ans de *"Hééééééé Hooooooo"* en France, les deux meilleures syllabes du monde.
SACHA ROSENBERG

Photo Marion Ruszniewski
The Flaming Lips

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

FEVRIER

17 FEVRIER

Alister et Lafayette (Petit Bain) ● **The Amazons** (Mécanique Ondulatoire) ● **Bayonne (Roger Sellers)** (Pop Up du Label) ● **Ben Klock, Floating Points, Paula Temple, Roman Poncet, Omar S, Jaye Adams *aka* Jazz Cartier, Simo Cell et Planetary Assault Systems** (Parc Floral) ● **The Temper Trap** (Trabendo)

18 FEVRIER

Aline, Mini Vague, Les Avions et Arnold Turboust (Petit Bain) ● **The Arch et My Great Blue Cadillac** (Supersonic) ● **The Hacker, Âme, Fatima Yamaha, Chris Liebing, Anetha, Seth Troxler, The Pilotwings, Lena Willikens et Agents Of Time** (Parc Floral) ● **Matoma** (Trabendo) ● **No Return, Shaärghot et The Cleaner** (Gibus) ● **Adrien Soleiman et Dodin El Sherbini** (Maroquinerie)

19 FEVRIER

Dave Mason's Traffic Jam (New Morning)

20 FEVRIER

The Chainsmokers (Zénith) ● **Rats On Rafts** (Supersonic)

21 FEVRIER

Cymbals Eat Guitars et Brace! Brace! (Point Ephémère) ● **Julia Jacklin, Andy Shauf et Tasseomancy** (Café de la Danse) ● **Mr Alv & Sweet Soul** (New Morning) ● **Mondkopf, December et Saaad** (Petit Bain) ● **Omni** (Mécanique Ondulatoire)

22 FEVRIER

Alex Care (Maroquinerie) ● **Fews** (Supersonic) ● **Firewind** (Backstage) ● **Mesparrow** (Café de la Danse) ● **Plants And Animals et The Dears** (Petit Bain) ● **Sum 41** (Zénith) ● **Emiliana Torrini & the Colorist** (Bataclan)

23 FEVRIER

Benighted (Petit Bain) ● **Chlorine Free** (New Morning) ● **Gilles et Ariel Kenig** (Point Ephémère) ● **Hidden Charms, Gliese & Kepler et Pales** (Supersonic) ● **Lisa Mitchell** (Pop Up du Label) ● **Requin Chagrin et Rémi Parson** (Point Ephémère) ● **Romare** (Badaboum) ● **Smokey Joe & the Kid et Cotton Claw** (Trabendo)

24 FEVRIER

Asphalte Pirate, Acid Division, Acid Wanker *aka* Mik Izif, Rataxes et Ind (Trabendo) ● **DRAM** (Badaboum) ● **Evenline** (Backstage) ● **Fritz Kalkbrenner** (Trianon) ● **Maggie Rogers** (Point Ephémère) ● **Tycho** (Gaîté Lyrique) ● **Vaudou Game** (New Morning)

25 FEVRIER

Loyle Carner (Badaboum) ● **Cocoon** (Cigale) ● **Foxygen** (Trabendo) ● **Kensington** (Maroquinerie) ● **Outreau** (Gibus)

26 FEVRIER

Freedom Call (Boule Noire) ● **Kreator, Sepultura, Soilwork et Aborted** (Bataclan) ● **Two Doors Cinema Club** (Casino de Paris, *complet*) ● **Lil Yatchy** (Maroquinerie)

27 FEVRIER

Antiloops (Café de la Danse) ● **Band Of Horses** (Elysée Montmartre) ● **Lil Uzi Vert** (Trabendo) ● **The Orwells** (Point Ephémère) ● **Rover** (Salle Pleyel) ● **Sohn** (Maroquinerie) ● **Jacob Whitesides** (Cigale)

28 FEVRIER

Cyril Mokaiesh (Maroquinerie) ● **Peter Peter** (Café de la Danse) ● **Pet Shop Boys** (Olympia) ● **Team Ghost** (Point Ephémère) ● **The Weeknd, Bryson Tiller et Lil Uzi Vert** (AccorHotels Arena)

MARS

1er MARS

Avec Le Soleil Sortant De Sa Bouche et Institut (Point Ephémère) ● **The Black Tapes** (Supersonic) ● **Blonde Redhead** (Trianon) ● **The Dillinger Escape Plan** (Trabendo) ● **John McLaughlin & the 4th Dimension** (New Morning) ● **Man Doki Soulmates** (Olympia) ● **Nusky & Vaati** (Badaboum) ● **Outshape** (L'Etage) ● **Slotface** (Mécanique Ondulatoire) ● **Totorro** (Maroquinerie) ● **Tyga** (Yoyo) ● **Shannon Wright** (Café de la Danse)

2 MARS

Aquaserge et Halo Maud (Maroquinerie) ● **Avenged Sevenfold, Chevelle et Disturbed** (AccorHotels Arena) ● **Gnash** (Badaboum) ● **The Great Old Ones et Deluge** (Boule Noire) ● **Hølytwø** (Point Ephémère) ● **The Lucid Dream** (Supersonic) ● **Matmatah** (Olympia, *complet*) ● **Minou** (Divan du Monde) ● **Outshape** (Chat Noir)

3 MARS

The Black Bullets, The Texas Chainsaw Dust Lovers et Arp (Supersonic) ● **Gavin James** (Café de la Danse) ● **La Mverte, The KVB (Klaus Von Barrel), Tess Parks, Mountain Bike, Noir Boy George, Traams, Bryan's Magic Tears et Fils de Vénus** (Trabendo) ● **Alavaro Soler** (Maroquinerie)

Prévisions Paris

Korn : 20/3 (Zénith), **Warpaint :** 20/3 (Maroquinerie), **The Buzzcocks :** 25/3 (Elysée Montmartre), **The Shins :** 28/3 (Trianon), **The Lemon Twigs :** 31/3 (Elysée Montmartre), **Lukas Graham :** 4/4 (Olympia), **Sting :** 12 et 13/4 (Olympia, *complets*), **The Jesus & Mary Chain :** 27/4 (Elysée Montmartre), **The Deftones :** 2/5 (Olympia), **Simple Minds et KT Tunstall :** 11/5 (Grand Rex), **Beth Hart :** 14/5 (Palais des Congrès), **The Beach Boys :** 1er/6 (Olympia), **Deep Purple :** 3/6 (AccorHotels Arena), **Bruno Mars :** 6/6 (AccorHotels Arena), **Phil Collins :** 18 au 20, 22 et 23/6 (AccorHotels Arena), **Bryan Ferry :** 23/6 (Olympia), **Les Vieilles Canailles :** 24 et 25/6 (AccorHotels Arena), **Kris Kristofferson :** 25/6 (Cigale), **Norah Jones :** 11/7 (Palais des Sports), **ZZ Top :** 11/7 (Zénith), **Buddy Guy :** 12/7 (Olympia), **Coldplay :** 15, 16 et 18/7 (Stade de France, *complets* 15 et 16), **U2 et Noel Gallagher's High Flying Birds :** 25/7 (Stade de France), **Les Insus :** 15 et 16/9 (Stade de France, 15 *complets*), **Marillion :** 7/10 (Zénith)

4 MARS
Fai Baba, Gong, Le Villejuif Underground, Tess Parks, LA Witch, Eric Stil, Biche, Topper Harley et Faire (Trabendo) ● **Mimi Pary, DJ Sam et Dynastie Le Tigre** (Boule Noire)

5 MARS
The Dandy Warhols, Cannibale, You Said Strange et Tess Parks (Cigale) ● **Tiger Army** (Maroquinerie)

6 MARS
Hamilton Leithauser (Point Ephémère) ● **The Underground Youth** (Petit Bain)

7 MARS
Jagwar Ma (Trabendo) ● **Kid Wise** (Maroquinerie) ● **Lower Than Atlantis et Young Guns** (Badaboum) ● **Amy McDonald et Newton Faulkner** (Trianon) ● **Sages Comme Des Sauvages et Batlik** (Café de la Danse)

8 MARS
Banks (Cigale) ● **Bonobo** (Olympia, *complet*) ● **Horndogz** (Maroquinerie) ● **James Maslow** (Les Etoiles) ● **Royal Republic** (Trabendo)

9 MARS
Hilight Tribe Live (Cabaret Sauvage) ● **Kent** (Le Flow) ● **Lebanon Hanover** (Bus Palladium) ● **Methyl Ethel** (Badaboum) ● **Benoît Pioulard** (Supersonic) ● **Trash Talk et Youth Man** (Point Ephémère) ● **Weval** (Maroquinerie)

10 MARS
Gaëlle Buswel (Café de la Danse) ● **Frankie Goes To Pointe-à-Pitre, L'Impasse Mexicaine et Hush Frequency** (Supersonic) ● **Hilight Tribe Live** (Cabaret Sauvage) ● **John Mayall** (Olympia)

11 MARS
Blaze Bayley (Petit Bain) ● **Thurston Moore (Sonic Youth) et Le Volume Courbe** (Maroquinerie) ● **Dan Owen et Jack Watts** (Pop Up du Label) ● **Pierpoljak** (Cabaret Sauvage) ● **Sampha** (Cigale)

12 MARS
Black Heart Procession et Sam Coomes (Petit Bain) ● **Drake et Young Thug** (AccorHotels Arena)

13 MARS
Drake et Young Thug (AccorHotels Arena) ● **Tove Lo** (Cigale) ● **Adia Victoria** (Pop Up du Label)

14 MARS
Bel Plaine (Maroquinerie) ● **Busted** (Trabendo) ● **Jil Caplan** (Café de la Danse) ● **Tommy Cash** (Divan du Monde) ● **Cloud Nothings** (Petit Bain) ● **Drake et Young Thug** (AccorHotels Arena) ● **Fenech Soler** (Les Etoiles) ● **Fishbach** (Cigale) ● **Sallie Ford** (Point Ephémère) ● **Loreena McKennitt** (Grand Rex, *complet*)

15 MARS
Lloyd Cole (Maroquinerie, *complet*) ● **Kid Ink** (Yoyo) ● **The Skatalites** (New Morning) ● **This Is Not This Heat et Heimat** (104) ● **Thomas Howard Memorial, Syd Kult et Faith & Spirit** (Supersonic) ● **Wild Child** (Pop Up du Label)

16 MARS
Acid Arab (Cigale) ● **Anthrax et The Raven Age** (Elysée Montmartre) ● **Batuk** (Badaboum) ● **Charles de Goal et Dageist** (Supersonic) ● **La Féline et Louis-Jean Cormier** (Maroquinerie) ● **The Garden** (Point Ephémère) ● **Russian Circles, Dirge et Cloakroom** (Trabendo) ● **Narrow Terence et Oh! Tiger Mountain** (Petit Bain) ● **Tryo** (Trianon) ● **With Confidence** (Espace B)

17 MARS
Asaf Avidan (Opéra Garnier) ● **Bry** (Les Etoiles) ● **Tom Chaplin** (Trabendo) ● **Choolers Division, Les R Tardataires, Saratoga, Ensemble Wajd, A Supernaut, Mauvais, Théo, Clark, Alain Pierre, Sofa et Badi** (FGO) ● **Elliott Murphy** (New Morning) ● **The Pigeon Detectives** (Maroquinerie) ● **Porn, Chemical Sweet Kid et Kamera Obscura** (Gibus) ● **Tryo** (Trianon) ● **JR Yellam** (Petit Bain)

Province

FEVRIER

Amenra : 25, Lausanne (CH, Docks) ● **Atlantis Chronicles, The Arrs et Smash It Combo :** 25, Bobigny (Canal 93) ● **Avenged Seven Fold, Disturbed et Chevelle :** 28, Lille (Zénith) ● **Avec Le Soleil Sortant De Sa Bouche et Institut :** 27, Strasbourg (Laiterie) • 28, Lyon (Marché Gare, avec O L'Effondras) ● **Benighted :** 17, St-Etienne (Fil, avec Mithridatic et Holy Cross) • 18, Montbéliard (Atelier des Môles) • 21, Nantes (Ferrailleur) • 22, Joué-lès-Tours (Temps Machine, avec Drakwald, Ao et Svart Crown) • 25, Rouen (106, avec Svart Crown) ● **Broken Back, Adam Naas, Clara Luciani et Aurélie Emery :** 17, Mulhouse (Noumatrouff) ● **Alex Care :** 21, Strasbourg (Laiterie) ● **Chassol :** 17, Valence (théâtre) ● **Hugh Coltman :** 25, Nanterre (Maison de la Musique) ● **Conger! Conger! :** 18, Lyon (Trocson) ● **The Dandy Warhols :** 20, Strasbourg (Laiterie) ● **DeLuxe :** 17, Chenôve (Cèdre) • 18, Caluire-et-Cuire (Radiant Bellevue) • 24, Bourg-lès-Valence (théâtre Le Rhône) • 25, Sausheim (espace Dolfus & Noak) ● **The Dillinger Escape Plan :** 21, Lausanne (CH, Docks) • 24, Feyzin (Epicerie Moderne) • 28, Ramonville (Bikini) ● **Dreadlyon Hi-Fi, Iwake Sound** feat. **Rootsy Lion et Yumani :** 24, Valence (Mistral Palace) ● **Fishbach :** 23, Lille (Aéronef, avec Vertigo) • 24, St-Malo (Nouvelle Vague) • 28, Allonnes (salle Jean-Carmet) ● **Frustration :** 25, Lille (Aéronef) ● **The Fuzztones et Thomas Howard Memorial :** 25, Callac (Bacardi) ● **Les Glop :** 24, Nevers (Tavern') ● **Guizmo et End Of The Weak :** 24, Thionville (Puzzle) ● **Høly Twø et The Amazons :** 19, Montbéliard (stade Bonal) ● **The Inspector Cluzo :** 23, Marseille (Poste à Galène) • 24, Albi (Athanor) • 25, Carcassonne (centre social Jean-Montserrat) ● **Jabberwocky, Thylacine et Clément Bazin :** 25, Ris-Orangis (Plan) ● **Fritz Kalkbrenner :** 17, Nîmes (Paloma) • 23, Strasbourg (Laiterie) ● **King Mud :** 17, Belfort (Belfort Tattoo Family) • 18, Dijon (cellier de Clairvaux) • 19, Lille (Malterie) • 20, Clermont-Ferrand (Bombshell) • 21, Bordeaux (Bootleg) • 22, Nantes (Scène Michelet) • 24, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) ● **James Leg :** 17, Lyon (Sonic) • 19, Belfort (New Tone) • 21, Clermont-Ferrand (Raymond Bar) • 22, Montpellier (Black Sheep) •

23, Valence (Mistral Palace) • 24, Auxerre (Silex, avec Mountain Men) • 25, Arles (Cargo de Nuit, avec Mountain Men) ● **Lucky Chops :** 24, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) • 25, Strasbourg (Laiterie) • 26, Sannois (EMB) • 28, Nîmes (Paloma) ● **Matmatah :** 23, St-Brieuc (Citrouille, *complet*) • 24, Quéven (Les Arcs, *complet*) • 25, Brest (Cabaret Vauban, *complet*) ● **Møme :** 17, Besançon (Rodia, avec Dan San, Blow et Griz) • 18, Mulhouse (Noumatrouff, avec Joachim Pastor et Blow) ● **Mountain Men :** 18, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Thomas Schoeffler Jr) • 24, Auxerre (Silex, avec James Leg) ● **The Notwist et Buvette :** 17, Ris-Orangis (Plan) ● **Petit Biscuit :** 17, Strasbourg (Laiterie, *complet*) • 21, Ramonville (Bikini) • 22, Nîmes (Paloma) ● **An Pierle :** 18, Dijon (temple protestant) ● **Pogo Car Crash Control :** 18, Etupes (Studio Sauvage) • 21, Riorges (salle du Grand Marais) • 24, Cluses (Atelier, avec Peter Parker's Bones) ● **Marta Ren & the Groovelvelts :** 17, Périgueux (Sans Réserve) • 18, Agen (Florida, avec Saults) ● **Ropoporose :** 17, Mulhouse (Gambrinus) • 18, Dijon (Consortium, avec Mesparrow et Octave Noire) ● **Royal Republic :** 20, Strasbourg (Laiterie) • 27, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik) ● **The Seratones et Fantastic Negrito :** 17, Feyzin (Epicerie Moderne) • 18, Clermont-Ferrand (Coopé) • 19, Besançon (Passagers du Zinc, avec Johnny Mafia) ● **Andy Shauf :** 20, Tourcoing (Grand Mix) • 22, Nancy (Autre Canal) • 23, Lyon (Marché Gare, avec Tasseomancy) ● **Sum 41 :** 20, Clermont-Ferrand (Coopé, *complet*) • 21, Rouen (106, *complet*) ● **Teenage Fanclub :** 20, Toulouse (Métronum) • 25, St-Malo (Nouvelle Vague) ● **Totorro :** 24, Laval (6par4, avec Dan San) • 25, Quimper (Novomax) ● **Les Wampas :** 23, Creil (Grange à Musique) • 24, Argenteuil (Cave Dîmière) • 25, Guyancourt (Batterie, avec Cachemire) ● **Warhaus, Shame, Kite Base et Hmltd :** 17, Dijon (Consortium) ● **The XX :** 17, Strasbourg (Zénith) • 21, Lyon (Halle T.Garnier)

MARS

The Animen : 10, Guyancourt (Batterie, avec Psychotic Monk) • 16, Le Mans (Oasis, avec Last Train) • 17, Hérouville-St-Clair (BBC) • 18, Béthune (théâtre Le Poche) • 19, Délémont (CH, SAS) • 30, Bron (Jack Jack, avec Norma et Jugs) ● **Aquaserge :** 3, Tourcoing (Grand Mix, avec Juniore) • 10, Bordeaux (I.Boat) • 11, Agen (Florida, avec Gablé) • 16, Nantes (pôle étudiant) • 17, Tours (Super Flux) • 18, Toulouse (Métronum) ● **Dan Ar Braz et Michael Jones :** 26, Montrouge (théâtre) ● **Atlantic Chronicles :** 18, Ris-Orangis (Plan, avec The Dali Thundering Concept) • 24, Chelles (CuiZines, avec Loudblast) ● **Benighted, Svart Crown et Blood Ages :** 3, Toulouse (Métronum) ● **Bjørn Berge :** 17, Carmaux (salle François-Mitterrand, avec Grand Cannon) • 23, La Souterraine (Ecluse) • 24, Ris-Orangis (Plan, *complet*) • 25, Vesoul (théâtre) ● **Blonde Redhead :** 3, Feyzin (Epicerie Moderne) • 4, Lille (Aéronef) ● **Bobby and Sue et Samantha Fish :** 21, Beauvais (Maladrerie) ● **Bonobo :** 7, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) • 9, Strasbourg (Laiterie, *complet*) • 10, Lyon (Transbordeur, *complet*) ● **Tommy Cash :** 15, Toulouse (Connexion Live) • 16, Strasbourg (Laiterie) • 17, Bordeaux (I.Boat) ● **Chassol :** 10, Massy (Paul B) • 11, Vivier (théâtre) ● **Cheveu et Group Doueh :** 11, Metz (BAM) ● **Hugh Coltman :** 4, Ste-Maxime (Carré Léon-Gaumont, *complet*) • 9, Issoire (salle Claude-Nougaro) • 10, Le Vésinet (théâtre) • 11, Lieusaint (théâtre Sénart) • 17, Hazebrouck (espace Flandre) • 18, Elancourt (Prisme) ● **Alex Cordo :** 17, Romans-sur-Isère (Boucherie Chevaline) ● **The Dandy Warhols :** 2, Hérouville-St-Clair (BBC) • 3, Angers (Chabada) ● **The Dillinger Escape Plan :** 2, Strasbourg (Laiterie) • 5, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Paul Dunbar :** 18, Beauvais (théâtre) ● **Erevan :** 18, St-Pabu (Charabanc) ● **Los Fastidios :** 8, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Fishbach :** 1er, St-Jean-de-la-Ruelle (salle des fêtes) • 2, Amiens (Lune des Pirates, avec Cléa Vincent) • 8, Metz (Chapelle) • 10, Marseille (espace Julien, avec François & the Atlas Mountains et Radio Elvis) • 17, Sannois (EMB, avec Lescop) • 23, Genève (CH, Lieu Central, avec La Bronze) • 24, Strasbourg (Laiterie) ● **Sallie Ford :** 9, Tourcoing (Grand Mix) • 10, Marcoussis (salle Jean-Montaru) • 11, Creil (Grange à Musique) • 16, St-Nazaire (VIP, avec Mell) • 17, Parthenay (Diff'Art, avec Chernobilly Boogie) • 18, Bordeaux (I.Boat) • 19, Toulouse (Connexion Live) • 21, Lausanne (CH, Bleu Lézard) • 24, Marseille (Molotov) • 25, Mâcon (Cave à Musique) ● **The Garden :** 14, Clermont-Ferrand (Coopé) • 15, Bordeaux (I.Boat) • 17, Roubaix (Cave aux Poètes, avec Obsolete Radio) ● **General Elektriks, DJ Pfel, Grrm, Skip & Die, Tribeqa et Ensemble National de Reggae :** 4, Les Herbiers (espace Herbauges) ● **Les Glop :** 10, Argentan (V&B) • 11, Ste-Bazeille (LB) • 17, Laroque-d'Olmes (Spyke Café) ● **Heldon/ Richard Pinhas et Martin Rev :** 5, Vitry-sur-Seine (Macval) ● **Hølytwø et Her :** 11, Magny-le-Hongre (File 7) ● **Infinityum :** 10, Aigrefeuille-sur-Maine (Amarock) ● **The Inspector Cluzo :** 2, Lyon (Ninkasi) • 3, Tulle (Des Lendemains Qui Chantent, avec 7 Weeks) • 4, Rennes (Ubu) • 10, Perpignan (El Mediator, avec Electric Octopus Orchestra) • 11, Auch (Cri'Art, avec The Host) ● **Jabberwocky :** 2, Chelles (CuiZines) • 3, Nevers (Café Charbon, avec Postaal) • 4, Grenoble (Alpexpo) • 23, St-Avé (Echonova, avec French 79) • 24, St-Malo (Nouvelle Vague, avec Broken Back) • 31, Gaillac (salle des fêtes) ● **Jahneration :** 5, Savigny-le-Temple (Empreinte, avec Rising Tide) • 11, Sannois (EMB, avec Rising Tide) • 14, Lille (Splendid, avec Taïro et Family Band) • 16, Audincourt (Moloco, avec Mellow Mood) • 17, Brainans (Moulin, avec Mellow Mood) • 18, Annecy (Brise-Glace, avec Mellow Mood) • 19, Mâcon (Cave à Musique, avec Mellow Mood) • 23, Mérignac (Krakatoa, avec Mellow Mood) • 24, Castres (Bolegason, avec Mellow Mood) • 25, Perpignan (El Mediator, avec Mellow Mood) ● **Jay Jay Johanson :** 31, Lorient (Manège) ● **Jupiter & Okwess International :** 16, La Rochelle (Sirène, avec Sate) • 17, St-Malo (Nouvelle Vague) • 23, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) • 24, Sannois (EMB, avec Vaudou Game) ● **Kid Wise :** 8, Strasbourg (Laiterie, avec T/O) • 29, Cenon (Rocher de Palmer, avec I Am Stramgram) ● **King Biscuit et The Wanton Bishops :** 16, Le Havre (Tétris) ● **Kyla Brox :** 5, Callac (Bacardi) • 9, Cholet (Jardin de Verre) ● **LA Witch :** 2, Strasbourg (Laiterie) • 3, Rennes (Ubu, avec Miet) ● **Manu Lanvin and the Devil Blues :** 10, Alençon (Luciole) • 24, Lillebonne (Juliobona) • 31, Sausheim (espace Dolfus et Noack) ● **Loudblast :** 11, Vauréal (Forum, avec Black Bomb A) • 24, Chelles (CuiZines, avec Atlantis Chronicles) ● **Magma :** 8, Genève (CH, Alhambra) • 9, Seyssinet-Pariset (Ilyade) • 10, Marseille (Moulin) • 11, Lyon (Transbordeur) • 15, Ramonville (Bikini) • 16, Tulle (Des Lendemains Qui Chantent) • 17, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Matmatah :** 1er, Rennes (Etage, *complet*) • 3, Forges-les-Eaux (espace, *complet*) • 4, Hérouville-St-Clair (BBC, *complet*) • 15, Clermont-Ferrand (Coopé) • 16, Lyon (Transbordeur, *complet*) • 17, Nîmes (Paloma) • 18, Bourg-lès-Valence (théâtre Le Rhône) • 19, Chatel (plein air) • 22, Nantes (Stéréolux, *complet*) • 23, Ramonville (Bikini) • 24, Mérignac (Krakatoa, *complet*) • 25, Angers (Chabad, *complet*) ● **The Meantraitors et Demon Vendetta :** 29, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Naive New Beaters :** 3, Grenoble (Alpexpo) • 4, Ris-Orangis (Plan, avec 3somesisters) •

9, Hérouville (BBC) ● 10, St-Avé (Echonova, avec 3somesisters) ● 15, Lille (Splendid) ● 17, Mérignac (Krakatoa, avec Killason) ● 30, Le Mans (Oasis) ● 31, St-Lô (Normandy) ● **Omni :** 20, Lille (Aéronef) ● 23, Rennes (Antipode) ● 24, Bordeaux (Rock School Barbey) ● **Outshape :** 4, Mouroux (Atmosph'Airs) ● 14, Bron (Jack Jack) ● **Palace, Headfire, Lonewolf, Storm Warrior et Silver Fist :** 18, Colmar (Grillen) ● **Peter Peter et H Burns :** 23, Strasbourg (Laiterie) ● **Pogo Car Crash Control :** 2, Lille (Antre 2) ● 10, Valence (Mistral Palace) ● 11, Grenoble (Bifurk) ● 18, Sannois (EMB, avec Psychotic Monks et Rendez-Vous) ● 24, St-Ouen (Mains d'Œuvres) ● 31, Arles (Cargo de Nuit) ● **Puppetmastaz :** 16, Arles (Cargo de Nuit) ● 17, Castres (Bolegason) ● 18, Ramonville (Bikini, avec DJ Netik, DJ Fly et Cabaret Freaks) ● **Marta Ren & the Groovelvelts :** 1er, Gennevilliers (Tamanoir) ● 2, Alençon (Luciole) ● 3, Ris-Orangis (Plan) ● 4, Blois (maison de Begon) ● 9, Lille (Aéronef, avec The Excitements et Sate) ● 17, Auch (Cri'Art, avec Winnipeg) ● 18, Nîmes (Paloma) ● **Rising Tide :** 1er, Massy (Paul B, avec The Black Ship Company) ● 3, Strasbourg (Laiterie) ● 5, Savigny-le-Temple (Empreinte) ● 8, Nevers (Café Charbon) ● 9, Niort (Camji) ● 11, Sannois (EMB) ● 12, Chelles (CuiZines) ● 16, Hérouville-St-Clair (BBC) ● 17, Montluçon (Embarcadère) ● 19, Montpellier (Jam) ● **Sales Tiques :** 17, La Verrière (Scarabée) ● 18, Saintry-sur-Seine (salle des fêtes) ● 23, St-Ouen (association irlandaise) ● 24, La Suze-sur-Sarthe (salle des fêtes) ● **She Past Away :** 15, Strasbourg (Laiterie) ● **Slaughter and the Dogs :** 21, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Smokey Joe & the Kid, Chill Bump et Degiheugi :** 10, Cenon (Rocher de Palmer) ● **Snot et Breed Machine :** 22, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Didier Super :** 2, Castres (Bolegason) ● 16, Toulouse (Métronum) ● 18, Le Broc (Arcs d'Azur, *complet*) ● 21, Bordeaux (théâtre Trianon) ● **Sean Taylor et Thorbjorn Risager :** 10, Cholet (théâtre St-Louis) ● **Ten Years After :** 25, Montrouge (théâtre) ● 26, Callac (Bacardi) ● **Totorro :** 3, Grenoble (Bobine) ● 10, Savigny-le-Temple (Empreinte) ● 11, Lorient (Manège, avec The Same Old Band) ● 17, Lyon (Marché Gare) ● 23, Tourcoing (Grand Mix) ● 25, Massy (Paul B, avec Papier Tigre et Will Guthrie) ● **Trust :** 2, Montpellier (Rockstore, *complet*) ● 3, Avignon (salle polyvalente, *complet*) ● 4, Puget-sur-Argens (espace Victor-Hugo) ● 9, Le Mans (Oasis) ● 10, St-Ciers-sur-Gironde (5e Saison) ● 11, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 17, Beauvais (Maladrerie, *complet*) ● 18, Blois (Châto Do) ● 19, St-Lô (Normandy, *complet*) ● **Tryo :** 2, Rouillac (le 27) ● 3, Bressuire (Bocapole) ● 4, Laval (salle polyvalente) ● 8, Besançon (Micropolis) ● 9, Riorges (Scarabée) ● 10, Mâcon (Spot) ● 11, Longuenesse (Sceneo) ● 22, Rodez (amphithéâtre) ● 23, Béziers (Zinga Zanga) ● 24, Le Cannet (Palestre) ● 25, Châteaurenard (salle de l'Etoile) ● **Carmen Maria Vega :** 11, Marcoussis (salle Jean-Montaru) ● 12, Le Mesnil-St-Denis (Loisirs et Culture) ● 16, Les Lilas (Triton) ● 17, Nilvange (Gueulard) ● 18, Auxerre (Silex) ● 24, Lyon (Transbordeur) ● 25, Vitry-le-François (Orange Bleue, avec Paulette Wright) ● 30, La Riche (Pléïade) ● 31, Luçon (Théâtre) ● **Adia Victoria :** 11, Lyon (Marché Gare) ● **Les Wampas :** 8, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) ● 9, Poitiers (Blaiserie) ● 10, Angers (Chabada) ● 11, Alençon (Luciole) ● 16, Besançon (Rodia) ● 17, Bourg-en-Bresse (Tannerie) ● 18, Bourgoin-Jallieu (Abattoirs) ● 24, Annemasse (Château Rouge) ● 25, St-Etienne (Fil) ● 31, Tours (Temps Machine) ● **The Wanton Bishops :** 15, Lyon (Marché Gare, avec Bottlenext) ● 16, Le Havre (Tétris) ● 17, St-Lô (Normandy, avec The Goggs) ● 25, Mulhouse (Noumatrouff, avec Knuckle Head) ● **Zombie Zombie et Aufgang :** 25, Gennevilliers (Tamanoir)

Festivals

■ **La Route du Rock/ Collection Hiver :** 22 au 26/2, Rennes et St-Malo (divers lieux, avec – le **22** : Tropic du Cancer – le **23** : Rendez-Vous, Omni et Tim Dracy – le **24** : Fishbach, Buvette, Barbagallo, Romare et Shame – le **25** : The Limiñanas, Juniore, Teenage Fanclub, Goat Girl et Cherry Glazerr) www.laroutedurock.com

■ **Les Z'Eclectiques (Collection Hiver) :** 23 au 25/2, Angers, Le May-sur-Evre et Cholet (Chabada, espace Senghor et chapelle St-Louis, avec – le **23** : Gablé, Electric Electric et It It Anita – le **24** : Blick Bassy et Grise Cornac – le **25** : Shannon Wright) www.leszeclectiques.com

■ **Holocène :** 2 au 11/3, Grenoble (divers lieux, avec – le **2** : Fréro Delavega, Féfé, Bon Air et Lamuzgueule – le **3** : Général Elektriks, Naive New Beaters, Salut C'Est Cool, Soviet Suprem, Carpenter Brut, Deyosan, Cash Misère et Collapsus – le **4** : Broken Back, Møme, Jabberwocky, N'To, Etienne de Crécy, Vandal, Joachim Pastor, Comah, Popof, Madame, Dusty Kid et Miss KB – le **8** : Tim Dup – le **9** : Magma – le **10** : Georgio, Josman et Redouanne Harjane – le **11** : Pogo Crash Control, The Chainsaw Blues Cowboys, Charlie's Frontier Fun Town, Julie Bally et General Cluster) www.festival-holocene.fr

■ **Rock Or Ride :** 4/3, Quievrain (B, salle du centre d'animation, avec Black Bomb A, Smash It Combo, Bukowski, L'Esprit du Clan, Shoot The Girl First, Oddism, Year Zero, Shot In The Head et Stand For Truth)

■ **Spring Reggae Fest :** 4/3, Le Mans (Oasis, avec Daddy Mory, Keefaz et Mark Wonder)

■ **Les Nuits de la Filature :** 10 et 11/3, St-André-lez-Lille (Halls de La Filature, avec – le **10** : Eagles & Butterflies, Kölsch, Leon Vyneehall et Synapson – le **11** : Boris Brejcha, Joris Delacroix, Jean Tonique et Bon Entendeur) www.lesnuitsdelafilature.fr

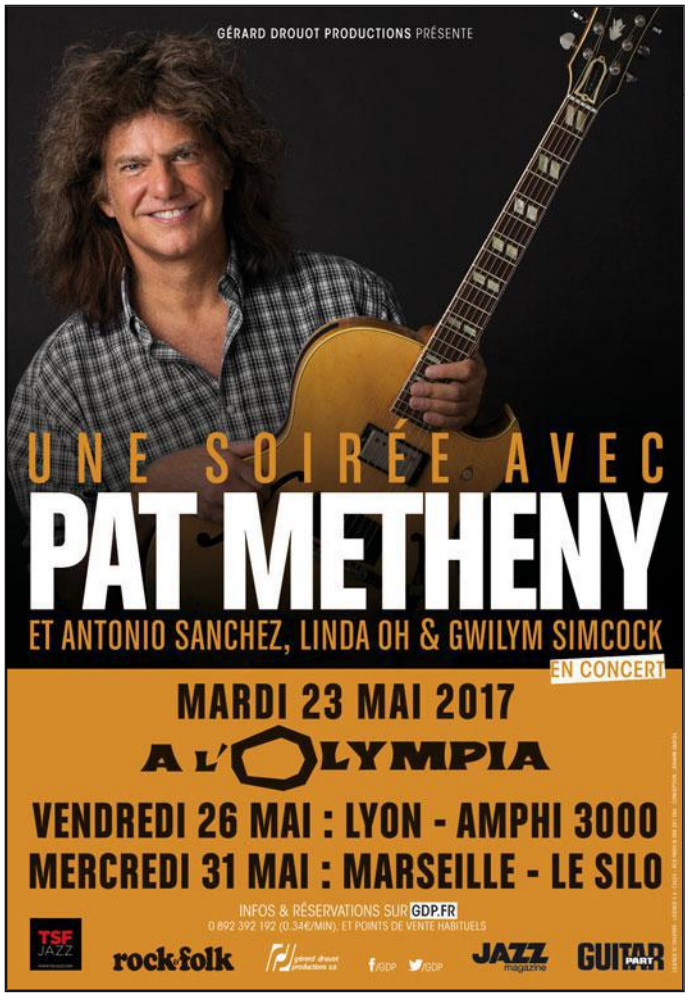
■ **Elfondurock :** 10 et 11/3, Marcoussis (salle Jean-Montaru, avec – le **10** : Las Aves, Norma et Sallie Ford – le **11** : Sages Comme Des Sauvages, GiedRé, Carmen Maria Vega et The Buns)

■ **This Is England :** 10 et 11/3, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec – le **10** : Gonna Get Yours, Chron Gren, SurVet Skins, Infa Riot, DJ Troyann et The Gonads – le **11** : Nabat, Decibelios, Grade 2, Booze and Glory, Control et Momo Disagree) www.tafproduction.blogspot.com

■ **Bouge Ton Cube :** 18/3, Lauzach (Cube, avec Kokomo, Toybloïd, The Sunvizors et Charleen)

■ **La Meuh Folle :** 24 et 25/3, Méjannes (parc expo, avec – le **24** : Hilight, Yaniss Odua, Motivés et Totem – le **25** : Chinese Man, Dub Inc, Smokey Joe & the Kid, Taiwan MC, Bhale Bacce Crew et The Steady Rollin' Men) www.meuhfolle.com

*Les dates de concerts pour la période **15/3 au 28/4** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/2 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*



OÜI FM ROCK AWARDS

ÉCOUTEZ OÜI FM
GAGNEZ VOS INVITATIONS

LE 9 MARS 2017 /// LE TRIANON /// PARIS

AU PROGRAMME

L'ARTISTE & L'ALBUM ROCK DE L'ANNÉE

REMISE DES PRIX DU PUBLIC

ARTISTES EN LIVE

PRIX DU JURY OÜI FM

REMISE DES PRIX DU JURY OÜI FM

OÜI FM

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	WEEKND	"Starboy"	*Universal*
02	➤	John Mayer	"The Search For Everything : Wave One"	*Columbia*
03	➤	(various artists)	"Soundtrack - La La Land"	*Interscope*
04	➤	Bruno Mars	"24K Magic"	*Atlantic*
05	➤	Afi	"Afi (The Blood Album)"	*Concord*
06	➤	(various artists)	"Soundtrack - Moana"	*Walt Disney*
07	➤	Post Malone	"Stoney"	*Universal*
08	➤	(various artists)	"Original Broadway Cast : Hamilton..."	*Atlantic*
09	➤	Drake	"Views"	*Island*
10	➤	J Cole	"4 Your Eyez Only"	*Dreamville*

Classement au 11 février 2017

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	(various artists)	"Soundtrack - La La Land"	*Interscope*
02	➤	Pete Tong	"Classic House"	*UMC*
03	➤	Little Mix	"Glory Days"	*Syco*
04	➤	Ed Sheeran	"X"	*Atlantic*
05	➤	Deaf Havana	"All These Countless Nights"	*SO*
06	➤	Adele	"25"	*XL Recordings*
07	➤	Weeknd	"Starboy"	*Universal*
08	➤	Rick Wakeman	"Piano Portraits"	*UMC*
09	➤	George Michael	"Ladies & Gentlemen : The Best Of..."	*Sony*
10	➤	XX	"I See You"	*Young Turks*

Classement au 3 février 2017

FNAC

Top Pop - Rock

Janvier 2017

01	➤	LP	"Lost On You"	*Warner*
02	➤	Leonard Cohen	"You Want It Darker"	*Columbia*
03	➤	Rolling Stones	"Blue & Lonesome"	*Universal*
04	➤	XX	"I See You"	*Wagram*
05	➤	George Michael	"Faith"	*Sony*
06	➤	Saez	"Le Manifeste L'Oiseau Liberté"	*Wagram*
07	➤	Ed Sheeran	"X"	*Atlantic*
08	➤	Agnes Obel	"Citizen Of Glass"	*Pias*
09	➤	Metallica	"Hardwired To Self Destruct"	*Universal*
10	➤	Leonard Cohen	"Greatest Hits"	*Columbia*

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	KALEO	"Way Down We Go"	*Elektra*
02	➤	Fitz And The Tantrums	"Handclap"	*Elektra*
03	➤	Twenty One Pilots	"Heathens"	*WEA*
04	➤	John Mayer	"Moving On And Getting Over"	*Columbia*
05	➤	John Mayer	"Love On The Weekend"	*Columbia*
06	➤	John Mayer	"You're Gonna Live Forever In Me"	*Columbia*
07	➤	Disturbed	"The Sound Of Silence"	*Reprise*
08	➤	Panic! At The Disco	"Death Of A Bachelor"	*Wea*
09	➤	John Mayer	"Changing"	*Columbia*
10	➤	Alex Da Kid	"Not Easy"	*RCA*

Classement au 11 février 2017

FNAC

Top Imports

Janvier 2017

01	➤	WALKING ON CARS	"Everything This Way"	
02	➤	Wham	"Original Album Classics"	
03	➤	Rag'N'Bone Man	"Wolves"	
04	➤	Cure	"The Many Faces Of The Cure"	
05	➤	LP	"Into The Wild Live At Eastwest Studio"	
06	➤	Sylvie Vartan	"En Anglais Et En Américain"	
07	➤	Bob Dylan	"The Many Faces Of Bob Dylan"	
08	➤	(various artists)	"Doing It In Lagos"	
09	➤	John Mayall	"Talk About That"	
10	➤	Joan As Police Woman	"Let It Be You"	

FNAC

Top Vinyles

Janvier 2017

01	➤	XX	"I See You"	*Wagram*
02	➤	Rolling Stones	"Blue & Lonesome"	*Universal*
03	➤	David Bowie	"Legacy"	*Columbia*
04	➤	Eric Clapton	"Rainbow Concert"	*RSO*
05	➤	Radio Birdman	"Radios Appear"	*Import*
06	➤	Pink Floyd	"Animals"	*EMI*
07	➤	Pink Floyd	"A Momentary Lapse Of Reas"	*EMI*
08	➤	UK Subs	"Another Kind Of Blues"	*RCA*
09	➤	U2	"Joshua Tree"	*Columbia*
10	➤	Dexys Midnight Runners	"Greatest Hits"	*Universal*

STARTER 30

Top Pop Rock

Janvier 2017

01	➤	ROLLING STONES	"Blue & Lonesome"	*Universal*
02	➤	Vianney	"Vianney"	*Wagram*
03	➤	XX	"I See You"	*Wagram*
04	➤	Leonard Cohen	"You Want It Darker"	*Columbia*
05	➤	Saez	"Le Manifeste L'Oiseau Liberté"	*Wagram*
06	➤	Agnes Obel	"Citizen Of Glass"	*Pias*
07	➤	Christine And The Queens	"Chaleur Humaine"	*Because*
08	➤	Neil Young	"Peace Trail"	*Reprise*
09	➤	Dropkick Murphys	"11 Short Stories Of Pain & Glory"	*Pias*
10	➤	Weeknd	"Starboy"	*Universal*
11	➤	Leonard Cohen	"The Essential"	*Columbia*
12	➤	Thomas Fersen	"Un Coup De Queue De Vache"	*Musicast*
13	➤	Sia	"This Is Acting"	*Sony*
14	➤	Metallica	"Hardwired... To Self-Destruct"	*Universal*
15	➤	George Michael	"Twenty Five"	*Sony*
16	➤	Sepultura	"Machine Messiah"	*Pias*
17	➤	Kreator	"Gods Of Violence"	*Pias*
18	➤	Amy Winehouse	"Back To Black"	*Universal*
19	➤	Imany	"The Wrong Kind Of War"	*Universal*
20	➤	Leonard Cohen	"Live In London"	*Columbia*
21	➤	Ibrahim Maalouf	"Red & Black Light"	*Universal*
22	➤	Christophe	"Les Vestiges Du Chaos"	*Universal*
23	➤	Bonobo	"Migration"	*Pias*
24	➤	Vitalic	"Voyager"	*Universal*
25	➤	Pain Of Salvation	"In The Passing Light Of Day"	*Sony*
26	➤	Pink Floyd	"The Early Years 1967-1972"	*Warner*
27	➤	A Tribe Called Quest	"We Got It From Here... Thank You 4..."	*Sony*
28	➤	Coldplay	"A Head Full Of Dreams"	*Warner*
29	➤	Vincent Delerm	"A Présent"	*Wagram*
30	➤	La Femme	"Mystère"	*Universal*

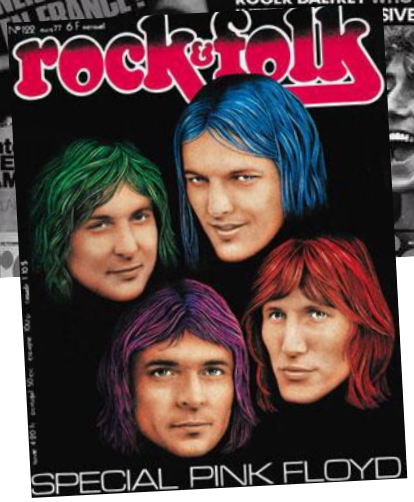
Ça ne s'invente pas

ROCK 'N' ROLL FLASH BACK

PAR VINCENT TANNIERES

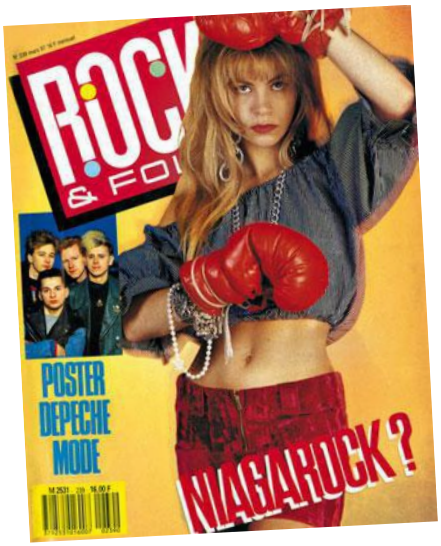
Mars 1967 R&F 005

Des lecteurs reprochent à **Eddy Mitchell** d'avoir déclaré que Gene Vincent était fou. *"Et alors ? C'est vrai ! En tournée, il se jetait sur moi avec son couteau en disant :* 'C'est toi qui as fait les paroles françaises de 'Be-Bop-A-Lula' ? Je vais te tuer'*..."* Il faut dire, *"tous les matins, Gene prenait trois bières et trois scotchs au petit déjeuner"*. **Ronnie Bird** a apprécié Jimi Hendrix le *"one-man-guitar-explosion"* en *"gala"* à Londres : *"Cela dépasse ce que l'on peut imaginer."* Pour lui, rien à voir avec Cream : *"Le style Hendrix est plus* hot *que celui de Clapton. Il fait moins* usine." On respire chez EMI : *"Les* **Beatles** *ont renouvelé leur contrat pour une période de neuf ans."* De Memphis, le **colonel Parker** l'affirme : *"***Elvis** *est l'homme qui boit le plus d'eau du monde."* A Londres, *"***Mick Jagger** *sort avec Marianne Faithfull"*.



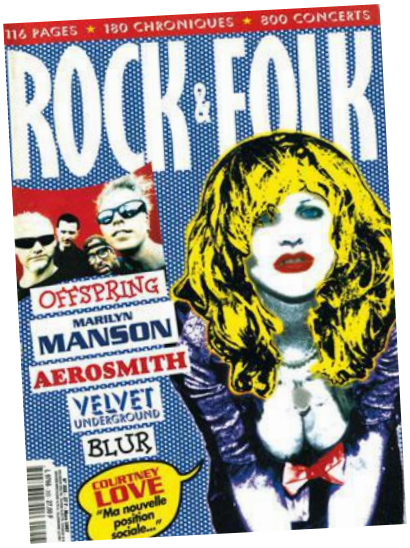
Mars 1977 R&F 122

Oublions le dessin de ce **Spécial Pink Floyd** pour nous précipiter page 62 sur le **Dossier Punk** davantage dans l'air du temps. Définition 1977 : *"Les punks sont n'importe qui. Certains ont les cheveux courts, des gabardines sinistres et des pantalons étroits. D'autres ont les cheveux longs, des blousons de cuir et des boots roses."* Passage en revue des effectifs. France : **Asphalt Jungle**, **Shakin' Street** *("La chanteuse ne porte pas de soutien-gorge")*, **Starshooter** ou **Stinky Toys**. Côté anglais, **Clash** *("Ils jouent avec toute la hargne des types qui se font tabasser par des hippies parce qu'ils ont les cheveux trop courts")*, **Damned**, **Sex Pistols** bien sûr mais aussi **Stranglers** et **Tyla Gang**. Pour l'Amérique, sont évoqués **Blondie**, **Heartbreakers**, **Richard Hell** et les **Ramones**. A cette époque, *"***Bowie** *fume quatre paquets de Gauloises par jour"*.



Mars 1987 R&F 239

"Ça ne débande pas pour ***Niagara****."* C'est par ces mots que débute le blind-test de Muriel Moreno et Daniel Chenevez qui livre au passage sa théorie d'un paradoxe français : *"Quand ça ne marche pas, tu fais du rock et dès que le public accroche, c'est de la variété."* Aux USA, les **Beastie Boys** racontent comment ils ont obtenu la première partie du *Virgin Tour* de **Madonna** : *"On la connaît depuis l'école. Elle était légendaire. Elle avait la réputation de se faire fourrer par tout le monde et de dépuceler les petites classes dans les chiottes."* Enfin, ce dossier **"Hard Records"** sur les excès de la maison Metal. **Motörhead,** les plus bruyants. **Wasp,** les plus malchanceux *("agressés en Finlande par deux élans")*, en passant par *"la quadruple batterie d'***Alex Van Halen***"* et **Ozzy Osbourne** *"scandalisant l'Amérique pour avoir pissé sur Fort Alamo"*.



Mars 1997 R&F 355

En couverture, l'effet *pop art* mal maîtrisé fait passer **Courtney Love** pour Bob L'Eponge. Dommage, car dans le film "Larry Flint", *"elle est éblouissante en Althea, la femme du fondateur du magazine Hustler"*. A Southend, *"Maman Albarn et Papa Coxon discutent autour d'un thé"* en attendant le concert de leurs rejetons de **Blur**. **Damon Albarn**, *"ultra de Chelsea"*, juge que *"Franck Leboeuf aurait tendance à faire des fautes stupides"*. Aux Etats-Unis, le revival punk rapporte, **Offspring** a quitté Epitaph et rejoint Columbia pour plus de *"30 millions de dollars"*. A Paris, **Marilyn Manson**, *"l'homme blafard aux bras tatoué de dragons, sirote un Coca à la bouteille"*. Il évoque le nombreux courrier qu'il reçoit, notamment celui de ce fan qui lui écrit : *"Je vais m'arracher les yeux, comme ça, ça te fera deux trous de plus pour me baiser."*

Mars 2007 R&F 475

"Seul groupe de rock totalement féminin que la France ait engendré depuis les Lou's" et un septennat après L7 *("dernier groupe féminin en couverture")* : *"Voici l'heure des filles.* ***Plastiscines*** *à la une."* D'Amérique, **Chuck Klosterman** décrypte le phénomène *"tribute bands féminins spécialisés dans le hard rock viril"*. Steph Paynes (**Lez Zeppelin**) théorise : *"Il y a plein de types sexuellement excités par Led Zeppelin, parce que Page et Pant étaient canon. Je pense que beaucoup de fans masculins avaient envie de coucher avec eux. Du coup, ils apprécient qu'on soit des filles. Ils peuvent fantasmer sans se faire peur."* Nici Williams d'**AC/DShe**, confirme : *"On a dû virer de la salle des mecs qui se branlaient."* Retour de **Nick Cave** avec un nouveau groupe, **Grinderman**, et une chouette bacchante. Au cinéma, **Beyoncé** est Diana Ross.

Portes du Soleil Ski & Bike

PRÉSENTENT

ROCK THE PISTES FESTIVAL

7E ÉDITION

19 AU 25 MARS 2017

MATMATAH	LE 19 MARS À MORGINS
CHINESE MAN	LE 20 MARS À CHÂTEL
RAG'N' BONE MAN	LE 23 MARS À AVORIAZ
CARAVAN PALACE	LE 24 MARS AUX GETS-MORZINE
JULIAN PERRETTA	LE 25 MARS À CHAMPÉRY-LES CROSETS

AVEC AUSSI :

LUCAS JOHN & THE BUDDIES • CACHEMIRE • MIZE • RUBY CUBE • MR YEYE • SHANA PEARSON • ROYAL RIOT • UP THE BARRICADES • FABE VEGA • CC SMUGGLERS • THE PEPPERMINT TEA GROUP • F. WAY • MAKE PLAIN • HENDRICKS THE HATMAKER • DAVE FROM HOLLYWOOD • KO-KO-MO • SOUL FLIP ORKESTRA • SAUROPOD • ELEKTREES • DALTON TÉLÉGRAMME • CHARLES IN THE KITCHEN

pamplemousse.com - Crédit photos : Les Portes du Soleil - JF Vuarand, Matthieu Vinit, Fotolia.

WWW.ROCKTHEPISTES.COM

Partenaires majeurs

sikkens – Peintures du groupe AkzoNobel

RTL2 – LE SON POP-ROCK

CIDER

Kronenbourg SAS

Partenaires officiels

estimprim · Evasion · JeanLain · Skoda · Rossignol · Solar · Air-Glaciers Compagnie d'Aviation · Mont Blanc Hélicoptères · Blugeon

Partenaires institutionnels

haute savoie le Département · Le printemps du ski · Valais · Loterie Romande www.entraide.ch · sacem

Partenaires médias

digitick.com · rock&folk

ABONDANCE, AVORIAZ, CHÂTEL, LA CHAPELLE D'ABONDANCE, LES GETS, MONTRIOND, MORZINE-AVORIAZ, ST JEAN D'AULPS

CHAMPÉRY, MORGINS, TORGON, VAL-D'ILLIEZ-LES CROSETS-CHAMPOUSSIN

DÉMESURÉMENT RED

BIÈRE AMBRÉE

AKATOA RCS PARIS B 434 403 283

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.